ESQUISSES MORALES

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

PAR DANIEL STERN

[= Mme d'Agoult]

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE ET ORNÉE D'UN PORTRAIT GRAVÉ SUR ACIER

PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

1852

PQ
2152
.A38
A6
1857
SMRC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/esquissesmoral1859ster

ESQUISSES MORALES

Was war ich erst? was bin ich nun?
Was ist zu wollen? was zu thun?

GŒTHE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie,
rue de Fleurus, 9.

ESQUISSES MORALES

PENSÉES, RÉFLEXIONS

ET MAXIMES

PAR DANIEL STERN

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
J. TECHENER, LIBRAIRE
RUE DE L'ARBRE-SEC
PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE
M DCCC LIX

SABLE
COLLECTION
SABLE

AVANT-PROPOS.

Ce petit volume, écrit en quelques heures à peine, et que l'on aura parcouru en moins de temps encore, est pourtant, s'il m'est permis de le dire, l'œuvre de toute une vie. Je ne saurais me rappeler ni où, ni quand, ni comment je l'ai fait; il me semble qu'il s'est fait en moi comme à mon insu. Le sentiment et l'instinct y ont eu plus de part que l'esprit; l'art, on ne s'en apercevra que trop, n'y entre pour rien. De là des défauts nombreux, sensibles pour

tout le monde; mais de là peut-être aussi un intérêt d'une nature particulière pour quelques-uns.

Sous presse dans le courant de l'année 1847, publiées pour la première fois en 1849, ces réflexions, principalement celles de la seconde partie qui se rapportaient à un moment précis de notre vie politique, présentaient, après une première crise révolutionnaire et présentent plus que jamais aujourd'hui, des lacunes considérables.

Je n'y aborde presque aucune des questions dont les derniers événements ont suscité l'examen. Je dis mon opinion sur les mœurs d'une monarchie expirante, sans rien préjuger des mœurs d'une république et d'un empire qui n'étaient pas nés. Il en résulte que plus d'une vérité estimée courageuse ou ha-

sardée au moment où je l'exprimais, court le risque à cette heure de paraître timide ou trop incontestable, tant les imaginations réputées les plus chimériques ont été de nos jours, étonnées et dépassées par l'événement. Je ne change rien néanmoins à ce que j'ai écrit; non-seulement, à mon sens, ces sortes de retouches, faites longtemps après coup dans des circonstances très-différentes, sont rarement heureuses, mais encore il y a comme un manque de sincérité dans un tel travail, et cette considération seule suffirait à m'en dissuader.

Il ne me reste donc qu'à prier le lecteur de vouloir bien, avant de porter un jugement trop sévère sur ces pensées, les replacer en esprit à leur date, dans l'ordre de choses établi au moment où

elles furent écrites. Elles pourront ainsi peut-être regagner en intérêt rétrospectif ce qu'elles perdent en à-propos.

En tout cas, j'ai le droit d'espérer que l'on n'y méconnaîtra pas l'effort d'un esprit consciencieux qui, pour rappeler une formule célèbre, a cherché en tout temps et ne se lassera jamais de chercher

La vérité par la liberté,
La liberté par la vérité.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

La seconde édition des *Esquisses morales* s'est écoulée rapidement, avant même que la critique, bienveillante et empressée, ait mis fin aux éloges dont elle a honoré l'auteur. Il n'avait pas fallu moins de huit années pour que la première édition fît son chemin, dans le silence absolu des journaux; d'ou j'avais dû conclure, malgré de pré-

cieuses amitiés, dues tout entières à la lecture de ce petit livre, qu'entre mes *pensées* et celles de mes contemporains il n'existait aucune affinité quelconque.

D'où provient cette différence, à huit années d'intervalle, dans le succès d'un ouvrage auquel aucune modification importante n'a été faite? et quelle leçon devrait tirer l'auteur de cette bonne et de cette mauvaise fortune?

De grands événements, sans doute, se sont accomplis entre les deux éditions si diversement accueillies; mais quel rapport entre les révolutions qui changent les empires et l'humble fruit d'une expérience tout individuelle, mûri à l'ombre de la vie privée?

Mes opinions seraient-elles aujourd'hui plus rapprochées des opinions de a majorité qui, en notre pays, décide des institutions politiques, des bienséances sociales, et de cette partie de la morale qui varie selon les temps et les lieux? Je n'ai véritablement aucun sujet de le croire. Il me semble même qu'en aucun temps je ne me suis sentie moins d'accord avec ce que l'on doit, à cette heure, considérer chez nous comme l'opinion publique.

Je n'oserais donc rien présumer quant au sort qui attend cette édition nouvelle des *Esquisses morales;* et je demeure touchée de l'accueil fait à la seconde édition d'autant plus que cet

accueil, trop flatteur pour me paraître mérité, reste à mes yeux l'un de ces heureux accidents dont on jouit, que l'on n'explique pas, et qu'il ne faudrait pas se flatter de voir renaître.

ESQUISSES MORALES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

DE LA CONDITION HUMAINE.

C'est une folie sans seconde, une erreur funeste qui incline l'esprit humain à se considérer toujours comme à part, et en quelque sorte en dehors de la nature. En prenant la place qu'elle lui assigne au sein de la création, l'homme ne se rabaisserait pas, ainsi

qu'il semble le croire, mais il puiserait dans la connaissance des lois qui le rattachent à tout, en le portant, pour ainsi dire, au-dessus de tout, une conscience plus juste et plus paisible de sa destinée. Il ne serait plus à ses propres yeux ce « monstre incompréhensible, suspendu entre deux abîmes, » dont parle Pascal, « gloire et rebut de l'univers, qui doit se mépriser et se haïr soi-même; » mais il accepterait, sans en être humilié ni épouvanté, les conditions d'une existence assujettie à un ordre sage et doux dont la violation seule cause le mal qu'il plaît à son orgueil d'attribuer, en les accusant, à des puissances surnaturelles.

L'homme commet encore dans les sciences morales une erreur analogue à

celle qui retarda si longtemps ses progrès dans les sciences physiques. De même qu'il considérait la terre comme un point fixe, autour duquel tournaient les mondes, de même il se considère volontiers comme la fin de la création, et demande raison au Créateur quand toutes choses ne vont point à sa guise. Il juge mauvais ce qui ne lui agrée pas, insuffisant ou défectueux ce qu'il ne peut faire rentrer dans ses étroites notions de perfection, inutile ce qui est sans rapport direct avec lui. De là ses grands mécomptes et la fausse mesure de ses calculs.

S'il veut enfin se rapprocher du vrai, il est temps que l'homme s'observe et s'étudie, non plus comme un être isolé, mais comme partie d'un grand tout, comme *moment* d'une métamorphose éternelle et infinie, et qu'il ne se sépare point de cette immensité de forces et de

formes qui concourent perpétuellement avec lui à la beauté de l'œuvre divine. Il perdra sans doute, dans ce mode plus rigoureux et plus scientifique d'étude, quelques illusions chères à son orgueil; mais aussi, que de tourments et de troubles lui seront épargnés; et combien la force calme qu'il puisera dans cette virile acceptation de soi sera supérieure à ces vues chimériques, à ces agitations puériles, qui font de lui, aujourd'hui encore, ce *jouet des dieux* dont parlent les poëtes anciens!

En vertu de la loi qui gouverne tous les êtres, par cela même qu'il est le plus parfait des organismes, l'homme en est le plus compliqué et le plus modifiable. La nature, dans son énergie créatrice,

va du simple au composé, en s'élevant et en s'affranchissant de plus en plus. La chaîne qui rattache l'homme à la nécessité est plus légère et moins courte que celle qui retient les êtres inférieurs. L'homme a des mouvements plus spontanés, des jouissances et des souffrances plus variées et plus délicates; il se perfectionne ou se dégrade sensiblement, selon qu'il use bien ou mal de sa liberté, selon qu'il seconde ou entrave les desseins providentiels. Mais ces desseins, quels sont-ils? à quelles religions, à quelles philosophies en demanderons-nous le secret? Hélas! les religions n'ont guère fait autre chose dans le passé que distraire et charmer les inquiétudes de l'imagination par des symboles et des mythes. Les systèmes philosophiques ont trompé par des formules affirmatives les doutes de l'esprit. Ce sont là des guides fallacieux qui con-

duisent le voyageur de cime en cime, lui promettant toujours une vaste et complète perspective du monde, jusqu'à ces sommets où l'air n'est plus respirable, où l'œil, frappé de vertige, n'aperçoit plus qu'abîmes au-dessus, abîmes au-dessous de lui. Interrogeons la raison commune. Elle ne nous éblouit point d'aussi merveilleuses promesses. Elle ne nous entraîne point hors de nous. Elle nous retient, et c'est là sa force, dans les véritables conditions de notre être.

Les sages ont souvent plaint l'homme de cette complexité de nature qui cause ses contradictions. Ils oubliaient que cette complexité est le signe même de son excellence. Ni la rose, ni l'étoile,

ni l'aigle, ni le lion ne se contredisent. Tout homme taillé dans de grandes proportions s'appelle *Million*, comme le héros du poëte slave [1].

Malgré toutes les ignorances qui le *tiennent* encore *à la gorge*, le genre humain est en possession des vérités indispensables au gouvernement de ses destinées; et l'homme n'est si malheureux que parce que, abusé ou distrait, il ne veut pas les chercher, ou ne sait pas les reconnaître où elles se trouvent : dans la contemplation, l'étude et l'amour de la nature. Les vérités essentielles sont simples et en petit nombre, ainsi qu'il convient à une vie dont la durée est courte et l'action limitée. La morale qui en découle n'a également que des

[1]. « Je m'appelle Million, parce que je souffre pour des millions d'hommes. »

MICKIEWICZ (*Dziady*.)

prescriptions peu nombreuses, accessibles à toutes les intelligences. Ni elle n'exalte, ni elle n'abaisse l'orgueil de l'homme. Elle ne lui dit point qu'il est un infime vermisseau, moins encore qu'il est un *dieu*, même *tombé*. Elle lui montre comment, et lui enseigne à quelles conditions, il est, ou plutôt il devient le plus parfait des êtres terrestres.

En lui laissant croire qu'il poursuit un but qu'il s'est posé, la sage et patiente nature conduit doucement l'homme à la fin qu'elle lui assigne.

L'homme est un habile artisan; il sait faire un berceau, il sait faire un

cercueil. Mais il n'a jamais vu le maître qui les lui commande : il ignore pour qui il travaille.

Dès le premier jour de son apparition sur le globe, l'homme n'a cessé de lutter contre les forces tyranniques qui le tenaient captif. Il s'est soustrait peu à peu à leur étreinte. Usant tantôt de ruse, tantôt de violence, il a dénoué ou rompu un à un les liens multiples dont son esprit et son corps étaient enlacés; puis il a marché résolûment à la conquête de l'univers. Asservissant à sa volonté les puissances mystérieuses du nombre, il a mesuré jusqu'à ses derniers confins l'étendue terrestre. Il a parcouru sans pâlir, à travers les plus formidables écueils, l'immensité des océans;

il assiste aujourd'hui, dans la plénitude éthérée, à la formation et au déclin des mondes.

Fixé sur la nuit infinie, son œil, avide de lumière, appelle les soleils et leur donne des noms. Il jette dans les entrailles de la terre une sonde hardie qui fait jaillir à ses pieds les sources cachées; il plonge dans l'abîme des mers, pour en retirer la perle et le corail qui retiennent sur le sein de la beauté ces tissus diaphanes dont il a dérobé aux insectes la merveilleuse industrie. Il contraint les séves étrangères à s'unir, pour charmer par des produits variés ses goûts délicats. Amenés du fond des déserts, les animaux féroces servent de spectacle à ses enfants, qui applaudissent de leurs mains débiles au rugissement de l'hyène et du tigre. Nulle force qui lui résiste, nulle subtilité qui lui échappe. Magicien téméraire, il compose et dé-

compose à son gré la lumière, le son, les gaz impondérables ; il opère la métamorphose des êtres. Tout concourt à ses besoins, tout conspire à son amusement. Il endort la douleur, il suspend la vie. Plus rapide que l'éclair, sa pensée, multipliée à l'infini, vole d'une extrémité du monde à l'autre. Elle pénètre le présent, le passé, l'avenir; ressuscite les races éteintes, donne des lois aux générations qui ne sont pas encore.

Tout cède, tout ploie devant son indomptable volonté. Le trident de Neptune se brise; les foudres échappent aux mains de Jupiter; le trône de Pluton s'écroule : les dieux sont vaincus. Que dis-je? O spectacle inouï, ô majesté, ô grandeur, ô puissance de l'homme! Le voici qui soumet Dieu lui-même. Un mot, un signe, font descendre du haut des cieux, sur l'autel

expiatoire, le Créateur éternel, le chargent de la coulpe qui pèse sur la race humaine, et lui commandent le pardon ! Merveilleux accomplissement d'une destinée sublime !... Mais que se passe-t-il là-bas? Qu'est-ce que cette vapeur étrange qui s'échappe tout à coup par une imperceptible fissure dans le granit du monde primitif? Un éclair fend la nuit; une secousse, un craquement, puis le silence. Ce n'est rien. Ce globule qu'on appelait la terre, cette petite masse opaque vient d'éclater. Un peu de poussière cosmique se répand dans l'espace. Quelques parcelles plus compactes sont poussées par les courants éthérés jusque dans la planète voisine. En voici une que les curieux de l'endroit ramassent soigneusement. Un savant l'examine en tous sens. Il y met une étiquette. Il y trouve un argument à l'appui de son système sidéral. Un

autre savant le combat. Qui les mettra d'accord?

Dernière transformation de ce que fut le monde, dernier vestige de ce que fut la puissance humaine sur la terre.... une conjecture.

CHAPITRE II.

DE L'HOMME.

Dieu créa l'homme mâle et femelle, disent les Écritures. Identité de nature, diversité de mode d'existence; but pareil, moyens différents. Dualité dans l'unité, c'est le mystère et le charme de la destinée humaine.

Il ne faut pas croire que la différence des sexes soit purement du domaine de

la physiologie ; l'intelligence et le cœur aussi ont un sexe. A mesure qu'une culture plus parfaite aura développé l'homme et la femme, chacun selon son génie propre, l'attrait naturel des âmes sera plus sensible et formera des unions morales plus fécondes en vertus.

Les femmes les plus accomplies sont aussi, en raison même de leur perfection, les plus essentiellement femmes par la manière de sentir et de penser. On en peut dire autant des hommes supérieurs. La médiocrité seule est neutre.

La femme aime et respecte dans son époux le père de son enfant. Le père

retrouve avec attendrissement, dans les traits de son fils, l'image de la femme qu'il aime. Nuance insaisissable au premier abord, mais dont la diversité concourt à l'harmonie de l'union conjugale.

Le père aime dans ses enfants les desseins qu'il forme pour eux et par eux. La mère, moins portée aux abstractions, chérit tout simplement leurs caresses. Chacun ainsi reste fidèle à sa vocation; l'homme prépare au dehors l'incertain avenir; la femme retient ou ramène au foyer, par le doux attrait de sa tendresse toujours présente.

Ce qui montre le mieux combien l'homme est destiné, par sa nature même, à la vie extérieure, c'est qu'il a chez lui, quand il est forcé d'y demeurer seul, un sentiment d'abandon et d'isolement presque intolérable. La femme, au contraire, sent la maison remplie, animée de sa seule présence. C'est elle qui constitue, à proprement parler, le foyer. Contemplative, recueillie, sédentaire par nature, son âme est le sanctuaire du Dieu domestique. Elle absente, la maison n'est plus qu'un abri sans consécration, dont la grâce mystérieuse s'est évanouie.

L'homme, en revanche, représente plus particulièrement l'idée de patrie. Le sentiment de la femme s'élève rarement au-dessus de l'amour du sol. Elle chérit les lieux qui l'ont vue naître, les horizons qui ont souri à sa jeunesse. L'esprit de l'homme s'attache plus en-

core aux horizons intellectuels où s'est développée sa pensée. Il aime, il sent vivre en lui cet ensemble d'invisibles éléments qui composent la race, la nation, la patrie idéale.

Plus l'esprit humain pénétrera dans les profondeurs du monde moral, plus il reconnaîtra ces différences naturelles des âmes, mieux aussi les fondements de la famille seront assurés. A la loi de rigueur qui a pesé jusqu'ici sur l'union conjugale, succédera la loi de grâce, plus puissante et plus douce tout ensemble, qui enlacera de ses souples anneaux le père, la mère, l'enfant, ces trois existences inséparables dans l'idée divine, prédestinées à se compléter l'une par l'autre, qui s'appellent et se comman-

dent en quelque sorte dans la vie spirituelle tout aussi bien que dans la vie charnelle.

Ces jours passés, en rentrant chez moi, je fus frappé par un spectacle qui n'avait rien que de vulgaire en apparence, mais qui me jeta en des rêveries profondes. Un homme, jeune encore, d'aspect sérieux mais non triste, traînait une petite voiture sur laquelle un orgue était fixé. Sa femme, marchant à côté, tournait la manivelle. Un enfant, rose et frais, le sourire sur les lèvres, jouait assis sur un siége adapté au-dessus de l'instrument. Ils allaient ainsi par les rues, se fiant à la Providence.... Image touchante de l'association humaine. L'homme, fort et grave, conduit la vie, un peu au hasard, hélas! La

femme, par un travail moins rude, charme sa peine. L'enfant, insouciant, est porté à travers le monde, souriant à sa mère, et se réjouissant de l'existence dont il ne connaît pas encore les sévères conditions.

Trop souvent une femme arrache à l'homme qui l'aime des actes de faiblesse dont elle est fière. Il est rare qu'un homme voie avec plaisir dans la femme qui se donne à lui le moindre symptôme de force. Hercule, pour plaire à Omphale, dut filer la quenouille; nous ne lisons pas qu'en revanche il ait invité la belle reine à la chasse du lion de Némée.

La femme connaît mieux l'homme que l'homme ne connaît la femme. L'amour ayant été chez tous les peuples la principale, presque l'unique affaire du sexe faible, il n'est pas étonnant qu'il y ait porté toute son intelligence et ce merveilleux don d'observation qui lui est propre. Là où les hommes, fatigués d'agir au dehors, ont cherché l'oubli des choses, les femmes en ont cherché l'explication. Elles se sont plu à surprendre, dans l'ivresse des sens et de la raison, le secret de la nature masculine, parce que de ce secret dépendait souvent toute leur destinée. Il y a eu toujours jusqu'ici, il y aura longtemps encore, un peu de Dalilah dans chaque femme.

Si l'homme sauvage reste trop voisin de l'animal, l'homme des civilisations raffinées s'en éloigne trop. Il a rompu avec ces traditions touchantes dont les récits symboliques plaçaient toujours un animal sacré comme témoin ou acteur muet, mais sensible, dans les grands événements de l'humanité. Ainsi, une chienne allaite Cyrus ; Romulus est nourri par une louve ; Moïse garde les brebis, et le Sauveur du monde naît dans une étable.

L'homme des campagnes vit isolé ; l'homme des grandes villes, refoulé. Chacun d'eux soupire après le bien qu'il suppose être le partage de l'autre et qu'aucun d'eux ne possède : le libre et

sympathique échange des idées et des sentiments avec son semblable.

L'homme antique ne connaissait que la vie publique et la vie de famille, le *forum* et le *foyer*. Il n'avait point inventé ce commerce frivole dont les *salons* sont le théâtre, et d'où la passion, la sincérité, le sérieux sont bannis par les femmes qu'on y voit régner en souveraines. Il n'aurait pas même compris ce parti pris de fadeur, de faux semblants, de galanterie équivoque, de bel esprit subtil et sans autre but que celui de faire passer les heures, si courtes pour l'homme qui saurait vivre. Il n'eût pas consenti à abdiquer ainsi chaque soir la dignité de son caractère, à rabaisser son esprit, à travestir son âme

pour le divertissement des femmes coquettes.

Rien de plus rare, de nos jours, qu'une activité bien tempérée. L'homme moderne est inquiet ou abattu. On dirait que les horizons de la vie se sont trop étendus pour la mesure de ses vues et de ses étreintes. Mais, hélas! ne seraient-ce point des horizons d'automne, qui ne s'étendent, en apparence, que parce que les arbres se dépouillent?

L'homme moderne, dont le travail ardu et la science un peu sombre cherchent, dans les entrailles du passé, les

origines cachées et le secret des formations primitives, c'est le mineur persévérant qui arrache aux profondeurs du sol les métaux précieux, mais qui respire, dans une ombre malfaisante, au grand détriment de sa constitution, une multitude de gaz délétères.

Étrange orgueil de l'homme moderne! il a idéalisé jusqu'aux défaillances de son âme. Qu'aurait pensé Caton à la lecture de *Werther*? Et si, par impossible, Alexandre, en rouvrant la précieuse cassette, y eût trouvé, un jour, au lieu de l'*Iliade* qu'il y avait mise, *Hamlet* ou *Childe-Harold*, *Obermann* ou *Faust*, il n'eût pas plus compris de tels héros et de telles souffrances que

ne les comprendrait, aujourd'hui encore, un sauvage de l'Australie.

La tristesse de l'homme moderne, si on l'étudie avec soin, révèle plus encore sa grandeur que sa faiblesse. La conquête du monde fini pouvait combler les ambitions d'Alexandre; mais quel orgueil, si gigantesque qu'on le suppose, ne s'arrêterait consterné au seuil de ce monde infini que nous ouvre la révélation chrétienne?

Par une nuit de printemps, aux approches du matin, Hervé marche au hasard dans les rues de la ville. Pressé

et retenu par un charme invisible, il s'éloigne et revient sur ses pas, distrait, rêveur, recueillant un à un dans son âme enivrée les ravissements silencieux de l'amour satisfait. Tout à coup, à l'angle d'une rue, il se trouve face à face avec un homme dont l'aspect est presque effrayant. L'œil de cet homme est terne, hagard, son teint livide; ses traits sont contractés. Chargé de ses outils, fatigué déjà par l'insomnie, miné depuis longtemps par la fièvre, la faim, l'inquiétude, c'est un ouvrier qui se rend lentement à sa tâche quotidienne, sûr d'arriver trop tôt à cet ingrat labeur, qui ne lui assure pas même l'existence. Sa figure n'a presque rien d'humain. On dirait qu'il n'a jamais ni pensé ni aimé; rien ne le distingue de la brute que la tristesse. Périclès, sortant des bras d'Aspasie, n'eût rien senti à la rencontre d'un tel homme; ou plutôt, son

œil épris du beau, son imagination bercée par les grâces, se fussent détournés avec répugnance du spectacle d'une telle misère. Mais l'enfant heureux et mélancolique des temps modernes s'arrête consterné. Son cœur se serre, une larme compatissante vient mouiller ses yeux; il sent au plus profond de ses entrailles, et c'est par là qu'il égale et surpasse toutes les grandeurs de l'homme antique, il comprend le lien des destinées humaines; et, sans être humilié, il sait reconnaître, aimer et plaindre son frère dans une créature aussi dégradée.

L'homme n'arrive que par de bien lents progrès à comprendre, à aimer son semblable : le dernier sentiment auquel s'élève l'humanité, c'est l'humanité.

Les rapides changements qu'ont amenés dans les conditions de temps et d'espace les découvertes de la science moderne, peuvent faire pressentir pour l'avenir une immense amélioration, non-seulement dans la condition sociale de l'espèce humaine, mais encore dans la constitution physique et morale de l'individu. Lorsqu'il sera donné à l'homme de parcourir avec la rapidité de l'éclair tous les points du globe; quand il pourra passer incessamment d'un climat à l'autre, des neiges éternelles du Septentrion aux chaleurs tropicales, respirer presque au même instant les vapeurs subtiles des hautes montagnes, les courants salins des mers et l'épaisse atmosphère des plaines intérieures; quand

il sera devenu l'hôte familier de l'air, comme il est aujourd'hui l'hôte des océans; quand non plus seulement la table des souverains et des grands, mais la table du moins riche des citoyens sera chargée des produits divers des latitudes les plus éloignées; peut-on douter que l'organisation si souple et si modifiable de l'homme n'arrive, par toutes ces assimilations nouvelles, à un état plus parfait? Joignons à cela le commerce spirituel par le mutuel échange des idiomes et des littératures, la participation facile à toutes les manifestations de la pensée, chez toutes les races, et nous ne pourrons pas mettre en doute que toutes ces influences combinées doivent concourir à la formation d'un être aussi supérieur à l'homme actuel que l'habitant des grandes villes, par exemple, l'est aujourd'hui au rustre de certaines campagnes.

Il n'est point vrai, comme le craignent quelques-uns, que les peuples modernes s'acheminent, par la conformité des mœurs et l'égalité des conditions, vers une existence monotone. Dans la nature comme dans l'art, quand les grands contrastes cessent de s'accuser, les nuances délicates apparaissent. Entrez dans nos jardins, voyez comment, du rapprochement des espèces, naît une infinité de variétés charmantes. A mesure que les oppositions se fondent, de plus douces harmonies se combinent. La musique de Mozart, la peinture de Raphaël, n'offrent ni les tons heurtés ni l'éclat tapageur des œuvres de la barbarie.

L'homme voulait se faire semblable à Dieu; les prêtres ont fait Dieu semblable à l'homme; et la vanité de l'esprit humain s'est contentée.

J'errais un soir sous les ombrages de la villa d'Este. Pensif, je m'arrêtai auprès d'un mausolée dont la longue inscription rappelait apparemment les honneurs, les titres, le rang et les richesses d'un personnage jadis illustre. Un lierre avait poussé, et son feuillage touffu cachait presque en entier la pompeuse épitaphe. Éternelle sagesse de la nature, pensai-je, comme tu voiles avec douceur les vanités éphémères de l'homme!

CHAPITRE III.

DE LA FEMME.

Il y a dans la faiblesse de la femme une puissance attractive que la force de l'homme subit avec étonnement, qu'il flatte et qu'il maudit tour à tour comme une tyrannie, parce qu'il en coûterait trop à son orgueil d'y reconnaître une loi providentielle. Les archives du genre humain, épopées, histoires et légendes, sont remplies de témoignages éclatants de ce charme mystérieux. Ève et Marie, Minerve et Vénus, les Muses et les

Sirènes, Armide et Béatrix, Cléopâtre et Jeanne d'Arc, en sont les figures immortelles. La femme est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je serais tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer ; sa riche chevelure est un foyer électrique ; les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes ; et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes.

La femme est-elle ou non l'égale de l'homme ? Question oiseuse et de pure

vanité, direz-vous peut-être. Ce n'est pas mon avis ; je la trouve importante, par un motif bien simple : de la solution qu'on lui donne, dépendent absolument le système d'éducation qu'on adopte pour les femmes, et la part qu'on leur attribue dans la famille et dans la société. Cela ne laisse pas d'avoir quelque intérêt, et je crois que nous ne ferions point mal de chercher, sans prévention ni courtoisie, ce qu'il serait sage de penser en cette matière. Interrogeons l'expérience, l'observation, le sens commun; en d'autres termes, l'histoire, la science, la raison humaine. Les réponses de l'histoire ne sont, il faut l'avouer, ni diverses, ni énigmatiques. Point d'hésitation dans les opinions; à peine de légères différences dans les lois et dans les mœurs. En tous temps, en tous lieux, l'infériorité, si ce n'est même la perversité, du sexe est

posée en fait, et l'on en déduit en droit son incapacité civile et politique. Chez la plupart des peuples de l'Orient on se croyait souillé par le commerce, même légitime, d'une femme, et l'on s'en abstenait à la veille des sacrifices; les rabbins ne croyaient point la femme faite à l'image de Dieu; aux Indes, on la brûlait comme une propriété de son mari; dans le droit romain, elle est toujours en puissance du père ou de l'époux; les constitutions apostoliques ne lui sont pas plus favorables, et jusque dans l'Évangile, ce livre du faible et de l'opprimé, son infériorité semble attestée par une parole sévère de Jésus à Marie : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Ce consentement universel est, au premier abord, imposant, surtout si l'on ajoute que le génie féminin n'a donné jusqu'ici que d'incomplets et faibles démentis à ces ru-

desses de l'orgueil viril. Dans ses plus brillantes manifestations il n'a point atteint les hauts sommets de la pensée; il est pour ainsi dire resté à mi-côte. L'humanité ne doit aux femmes aucune découverte signalée, pas même une invention utile. Non-seulement dans les sciences et dans la philosophie elles ne paraissent qu'au second rang, mais encore dans les arts pour lesquels elles semblent si bien douées, elles n'ont produit aucune œuvre de maître. Je ne veux parler ici ni d'Homère, ni de Phidias, ni de Dante, ni de Shakespeare, ni de Molière; mais le Corrége, mais Donatello, mais Delille ou Grétry, n'ont point été égalés par les femmes. Et, chose plus singulière, aucune de ces œuvres d'imagination qui retracent en caractères universels les grands mouvements de la passion, les souffrances de l'amour et les types idéals de la beauté féminine,

n'est due au sexe qui les devait si bien connaître. Il y a là de quoi déconcerter un peu les partisans de l'égalité. Voyons si la science leur sera plus favorable. Hélas ! il m'en coûte de le dire, la physiologie moderne leur porte de rudes coups. Elle constate chez la femme une structure plus frêle, une complexion plus molle, et jusqu'à une constitution cérébrale qui lui rendent difficiles cette vigueur et cette continuité de méditation qui font les hommes de génie. Un livre récent, qui a fait sensation dans le monde scientifique, va même jusqu'à prétendre que l'être humain, en se transformant, traverse une période embryonnaire où il a tous les caractères de l'individu femelle, et qu'il ne devient mâle que par la continuité d'un développement ascendant. Faut-il donc nous incliner devant de telles observations et de tels exemples? Que ce ne soit pas

du moins avant d'avoir fait appel à la raison, ce tribunal suprême auquel il appartient, de par l'institution divine, de modifier ou de casser tous les jugements inférieurs. En nous transportant dans l'ordre moral, nous verrons les choses sous un autre jour. Nous comprendrons l'infériorité de la femme dans le passé, sans en rien conclure contre son avenir. En effet, à l'origine des sociétés, quand toutes les luttes, soit de l'homme contre la nature, soit de l'homme contre son semblable, étaient presque exclusivement physiques, la force virile avait une priorité légitime. Il est très-simple qu'elle l'ait consacrée dans les institutions, et que n'admettant point la femme au partage de ses conquêtes intellectuelles, lui interdisant ainsi tous moyens de développement, elle l'ait retenue, non-seulement dans la servitude domestique, mais encore

dans une subalternité mentale très-évidente. Il y a donc lieu de s'étonner que la femme ait pu insensiblement parvenir à ce degré d'affranchissement qui lui permet aujourd'hui d'examiner, de comprendre ses devoirs et de réclamer ses droits. Car c'est en dépit des circonstances les plus contraires que son rôle a été toujours grandissant et que la voici chez nous, non plus esclave, mais compagne de l'homme : compagne subalterne encore, il est vrai, et plutôt de ses plaisirs que de ses travaux ; mais, enfin, reconnue en principe comme un être libre appelé dans une certaine mesure à concourir au progrès social. Il y a loin de là à une égalité parfaite ; mais comment douter que cela y conduise? Les idées modernes tendent toutes, d'ailleurs, à considérer l'être humain dans son unité. Selon cette conception, l'égalité de la femme n'est plus contes-

table. Indispensable à la perpétuité de la race, à la formation et au développement de l'individu, sa coopération dans la famille et dans la société ne permet plus d'incertitude. Une même morale, une éducation analogue, devront lui enseigner les mêmes vertus. Ni la force, ni la justice, ni la tempérance, ni le dévouement, n'ont de sexe. Il faut à la mère qui allaite son fils et qui veille à son chevet autant de courage et de vigilance qu'au soldat qui veille à la sûreté d'une ville. Il faut au gouvernement des affaires domestiques les mêmes qualités d'équité, de clairvoyance et de décision qu'au gouvernement des affaires publiques ; et, comme il est certain que plus l'intelligence s'élève, plus elle conquiert d'espace à l'exercice des vertus, on ne peut plus demander s'il convient de laisser au génie féminin tout l'essor dont il est

susceptible. Or, c'est là, en deux mots, toute la question. Une égale possibilité de développement intellectuel, telle est l'égalité fondamentale; la seule à laquelle il est utile de prétendre, parce qu'elle implique en soi toutes les autres; la seule qu'il est inique, aujourd'hui comme toujours, de ne point accorder.

Ce qui manque essentiellement à l'esprit des femmes, c'est la méthode. De là le hasard introduit dans leurs raisonnements, et trop souvent aussi dans leurs vertus.

On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, et je souhaite-

rais que la mode en vînt dans l'éducation des femmes.

Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves, afin qu'ils n'eussent point de distraction en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crèvent les yeux au rossignol, afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes? On semble appréhender que si leur intelligence n'est aveugle, elles ne soient de moins bonnes ménagères, ou de moins agréables babillardes.

Les hommes de ce pays-ci ne veulent pas qu'une femme soit docte. Ils crain-

draient, disent-ils, d'être moins aimés. Ombre d'Héloïse, levez-vous, et répondez-leur !

Ce qui égare les femmes, c'est l'esprit de chimère. Elles le portent dans tout, en religion, en amour, et jusque dans la politique, quand elles y touchent. Cela provient de leur éducation séquestrée et de l'éloignement où on les veut de toute réalité. Elles ignorent également le monde physique et le monde moral. Toutes choses retiennent à leurs yeux un élément de mystère. La sagesse masculine en a décidé ainsi. Je m'étonne que, voyant les résultats, elle ne soit pas tentée d'essayer d'un autre système.

Toute action directe, toute participation aux affaires publiques, étant par nos mœurs interdite aux femmes, le talent n'est pour elles qu'une excitation vaine; la célébrité les condamne à un isolement retentissant.

Il me déplaît que les femmes pleurent si abondamment. Elles sont victimes, disent-elles; mais victimes de quoi? de leur ignorance qui les rend aveugles, de leur oisiveté qui les livre à l'ennui, de leur faiblesse d'âme qui les retient captives, de leur frivolité qui leur fait accepter toutes les humiliations pour une parure, de cette petitesse d'esprit surtout qui borne leur activité aux intrigues galantes ou aux tracas domestiques. Pleurez moins, ô mes chères

contemporaines ! La vertu ne se nourrit point de larmes. Quittez ces gestes, ces attitudes, ces accents de suppliantes. Redressez-vous et marchez ; marchez d'un pas ferme vers la vérité. Osez une fois la regarder en face, et vous aurez honte de vos gémissements. Vous comprendrez que la nature ne veut point de votre immolation stérile, mais qu'elle convie tous ses enfants à une libre expansion de la vie. Elle ne se sert de la douleur que comme d'un aiguillon au progrès. Votre inerte mélancolie, vos vains soupirs et vos douleurs futiles sont contraires à l'énergie de ses desseins. Encore une fois, séchez vos larmes ; prenez votre part de la science un peu amère et du travail compliqué de ce siècle. La société qui se transforme a besoin de votre concours. Méditez, pensez, agissez ; et bientôt le temps vous manquera pour plaindre vos maux

chimériques et pour accuser les prétendues injustices du sort, qui ne sont autre chose que le juste châtiment de vos ignorances volontaires.

La femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux. Ce n'est ni le grave foyer de la matrone romaine, ni la demeure ouverte et joyeuse de la courtisane grecque, mais quelque chose d'intermédiaire qu'on appelle *le monde*, c'est-à-dire la réunion sans but des esprits oisifs, assujettis aux convenances artificielles d'une morale qui voudrait, mais en vain, concilier les amusements de la galanterie avec les devoirs de la famille. De là le relâchement des vertus domestiques et l'hypocrisie des relations sociales. Ne demandez à de telles

femmes ni la chasteté de Lucrèce, ni la force d'âme de Cornélie, ni ces grâces suprêmes de l'intelligence qui retenaient Socrate au banquet d'Aspasie. Leurs vertus évaporées ou leurs grâces captives les rendent également indignes des respects d'un époux ou des transports d'un amant. Leur jeunesse est mausade et leur vieillesse n'a rien d'auguste. Dans leurs traits effacés, dans leur port incertain, dans leurs attitudes apprises, se décèle le profond désaccord de leur condition sociale avec les lois naturelles. Elles en souffrent, la famille en souffre, la nation même en souffre. Mais la coutume est là, aveugle et impitoyable, qui domine tout.

Les amours, et j'entends les plus nobles, périssent très-souvent par trop

peu de fierté chez la femme et trop peu de délicatesse chez l'homme. L'une excède la mesure de la condescendance et ennuie; l'autre excède la mesure des exigences et révolte. Une conscience plus juste de sa propre valeur chez la femme, un sentiment moins rude de sa supériorité chez l'homme, maintiendraient l'harmonie, et prolongeraient la durée d'un sentiment qui n'est pas aussi essentiellement mobile et éphémère qu'on affecte chez nous de le croire.

Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour, mais que ce soit en reine et non en esclave. Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi; et quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop

qu'elles ont, en quelque sorte, donné l'exemple.

Il est singulier que le plus parfait modèle, le type le plus pur de l'amour féminin, dans toute son énergie, son désintéressement, sa grandeur et sa constance, soit donné à l'histoire et à la poésie, en la personne d'Héloïse, dans un pays où le tempérament et l'esprit des femmes semblent les pousser invinciblement à une coquetterie subtile, légère, égoïste et calculée, qui est l'antipode de la passion.

Les hommes de nos jours ont l'âme si petite, que, s'ils viennent à inspirer

l'un de ces héroïques amours dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret, et qui les sollicitent en quelque sorte à la grandeur, on les en voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoindrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure.

Lorsqu'une femme galante repousse les prétentions d'un homme, il ne voit là qu'un caprice outrageant pour lui; il s'irrite et se venge. Quand, au contraire, une femme honnête, soit pour rester chaste, soit pour demeurer fidèle à un sentiment antérieur, refuse de céder aux sollicitations d'un amant, l'amour-propre du rebuté ne souffre pas; il honore la cause du refus dont il se plaint; son cœur seul est atteint, et le cœur pardonne. Il n'est pas rare de voir ces

amants éconduits devenir les amis les plus dévoués de la belle insensible.

Les hommes de ce temps-ci ne connaissent que deux sortes de femmes : la femme de joie et la femme de peine. L'une qui les amuse après boire, l'autre qui leur apprête à manger. Si, par impossible, l'un d'entre eux venait à rencontrer une compagne véritable, une femme selon Dieu, selon l'amour et la liberté, qu'en ferait-il?

Les femmes qui ont été malheureuses en ménage demandent le divorce; celles qui aiment leurs maris veulent l'indissolubilité du mariage; voilà toute leur

logique. C'est une nécessité de la vivacité de leurs sentiments et de la faiblesse de leur raison de tout rapporter à l'individuel. Qu'elles me permettent, à ce sujet, une réflexion générale. Étant donnés son infériorité présente, ses connaissances bornées et son caractère amolli, la faculté de changer d'époux ne serait pour la femme que la faculté de changer de maître. Qu'y gagnerait-elle? de satisfaire la mobilité de ses caprices? Ce n'est point là le but de la vie. La fin d'un être libre, c'est de parvenir à toute la dignité, à toute l'excellence de sa nature. Or, pour que la femme atteigne cette fin, il est un divorce préalable, auquel je ne la vois pas songer : c'est le divorce avec son ignorance, avec sa frivolité, avec ses passions puériles. Par ce divorce, qu'il dépend d'elle de prononcer dès aujourd'hui, elle entrera en possession d'une liberté morale qui

suppléera d'abord, puis nécessitera la liberté domestique et civile. Sans ce divorce intime, l'autre demeurerait sans fruit; la condition féminine n'en serait ni meilleure, ni pire.

La maternité est une révolution dans l'existence de la femme, et c'est le propre des révolutions de susciter toutes les puissances de la vie. Il faudrait supposer une bien complète déchéance pour qu'en cette crise douloureuse de la nature créatrice, la femme ne sentît pas l'enthousiasme du dévouement palpiter dans son sein. Le premier vagissement de son enfant est l'oracle qui lui révèle sa propre grandeur; et le fer qui détache de ses flancs une créature immortelle en qui elle se voit revivre, la déta-

che du même coup des puérilités et des égoïsmes de sa jeunesse solitaire. Cette rude étreinte des forces génératrices, ce labeur étrange imposé à sa faiblesse, ces espérances, ces angoisses, ces effrois qui l'oppressent, l'exaltent, et éclatent en un même gémissement; puis cette convulsion dernière à laquelle succède aussitôt le calme auguste de la nature rentrée dans sa paix après avoir accompli son œuvre suprême; tout cela n'est point, comme on l'a dit, le châtiment ou le signe de l'infériorité de tout un sexe. Loin de là; cette participation plus intime aux opérations de la nature, ce tressaillement de la vie dans ses entrailles, sont pour la femme une initiation supérieure qui la met face à face avec la vérité divine dont l'homme n'approche que par de longs circuits, à l'aide des appareils compliqués et des disciplines arides de la science.

Les devoirs de la maternité sont compatibles avec les grandes pensées, mais ils ne sauraient s'allier aux goûts frivoles. Une femme, en allaitant son fils, peut rêver avec Platon et méditer avec Descartes. Son humeur en sera plus sereine, les qualités de son lait n'en seront point altérées. Mais qu'elle se pare, se farde, veille, danse, intrigue, son sang s'échauffe, sa bile s'irrite, ses mamelles tarissent, son enfant pâtit : elle devient haïssable ou ridicule. Pourquoi donc les hommes de nos jours redoutent-ils si fort une femme philosophe, et souffrent-ils avec tant de complaisance une femme coquette?

Lorsqu'une Athénienne se déclarait enceinte, on avait soin d'orner sa demeure de statues et de peintures représentant les types les plus purs de la beauté humaine. Les Grecs pensaient que ces images nobles ou gracieuses exerçaient une favorable influence sur la conformation de l'enfant qui allait naître. Je regrette qu'un tel usage ne nous ait point été transmis par ces maîtres en l'art de vivre. Nous sommes trop peu précautionnés contre la laideur. Elle nous cerne, elle nous envahit; elle est aujourd'hui partout, dans le temple, sur la place publique; nous ne savons pas en préserver le foyer, et je crains bien qu'elle n'ait passé dans notre sang avec les goûts barbares de nos mères. Je ferai peut-être sourire plus d'un lecteur en affirmant qu'il existe un rapport intime entre les grâces physiques et les grâces morales, et que l'habitude de

vivre dans un milieu d'où l'harmonie et la beauté sont absentes, laisse des traces fâcheuses dans les esprits. L'esthétique est sœur de la morale. Ennoblissez vos demeures, vos discours et vos actes seront plus facilement portés à la noblesse. Mais j'entends qu'on m'accuse de matérialisme, peut-être même de paganisme. Qu'on me permette de me réfugier derrière une autorité considérable et d'invoquer ici le témoignage non suspect d'une des plus belles lumières de l'Église chrétienne; écoutons Fénelon : « Je voudrais faire voir à nos jeunes filles, dit-il dans son *Traité d'éducation*, la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis sont agréables et ma-

jestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité. »

Pour les femmes qui ne sont que jolies, la transition de la jeunesse à l'âge mûr est brusque, souvent mortelle. Comme en perdant leur beauté elles perdent leur seule puissance, du jour au lendemain elles passent d'un empire absolu sur les cœurs au plus humiliant abandon, des magnificences de l'été aux désolations de l'hiver. Les femmes intelligentes, au contraire, celles en qui les grâces de l'esprit égalent ou surpassent les grâces du visage, ne s'aperçoivent presque point du déclin des ans. Il est lent, presque insensible pour elles ; c'est un long automne où l'éclat pâlis-

sant des fleurs et les nuances de la végétation, qui se colore de teintes plus graves et plus variées, produisent une harmonie touchante qui surpasse souvent en beauté les splendeurs du jeune printemps.

Il est des femmes qui conservent la faculté d'aimer longtemps après avoir perdu celle de plaire; je ne conçois guère d'état plus pitoyable. Il en est d'autres, au contraire, qui inspirent encore l'amour lorsqu'elles ne peuvent plus l'éprouver. Pour celles-ci, le déclin des ans est doux et facile. Elles restent jusqu'à la fin dans la dignité du rôle que la délicatesse de nos mœurs leur a tracé.

Je conseillerais aux femmes, lorsqu'elles viennent à se demander quel est l'effet des ans sur leurs charmes, de consulter moins leur miroir que le visage de leurs contemporaines.

Les femmes bien nées et fidèles à écouter les avertissements de la nature, sentent qu'elles passent de la jeunesse à l'âge mûr, par je ne sais quel caractère touchant et grave de maternité qui domine peu à peu tous leurs sentiments, même le sentiment de l'amour, lorsqu'elles l'éprouvent encore.

Une femme qui n'a point de fille est plus excusable de prolonger sa jeunesse au delà du terme indiqué par la nature que celle qui voit à ses côtés sa fille devenue belle, capable d'inspirer et d'éprouver de l'amour. C'est là un avertissement sévère et doux tout ensemble, auquel une femme doit se hâter de conformer sa vie, sous peine de tomber en mille travers, en mille ridicules, en des égarements infinis.

La plupart des femmes passent sans transition de l'hypocrisie au cynisme. Combien peu s'arrêtent à la sincérité !

On a dit de Marcelle : C'est la femme la plus vraie et la moins confiante du monde. Le contraire peut se dire de la plupart des femmes. Elles sont confiantes, parce qu'elles aiment à parler et que leurs connaissances peu étendues ne leur fournissent guère d'autres sujets qu'elles-mêmes ; elles trouvent le moyen de n'être point vraies jusque dans leurs épanchements, parce qu'elles savent que la vérité leur nuit dans l'opinion des hommes. J'ajoute que ce n'est point leur faute, mais la faute de l'éducation qu'elles reçoivent et des préjugés qui nous mènent.

La nature humaine est si encline à outre-passer en toutes choses la justesse et la mesure, qu'à peine a-t-elle conquis un sentiment ou un principe vrai, elle se hâte de le pousser à l'extrême, au

faux, à l'absurde. C'est ainsi que la pudeur, cette grâce de la chasteté, qui donnait à l'amour chez les modernes des délicatesses inconnues aux anciens, s'est rapidement altérée en s'exagérant dans les âmes féminines, où elle est devenue un sentiment presque dégradant : le sentiment de la honte dans l'amour.

La dévotion des femmes n'est, le plus souvent, que de la coquetterie avec Dieu. Cela occupe, amuse, et n'engage point.

Un homme du monde qu'une longue expérience inclinait à l'ironie, disait un jour à son fils : « Pour bien connaître les femmes honnêtes, il faut avoir beaucoup fréquenté celles qui ne le sont pas. »

Les femmes montrent souvent une intrépidité d'âme d'autant plus admirable qu'elles n'en ressentent pas moins la peur instinctive, naturelle à leur faiblesse. « Vous pâlissez, dis-je un jour à Marcelle? — Oui, me répondit-elle d'une voix altérée, mais en attachant sur moi un regard ferme, je suis épouvantée de mon courage. »

Parce que les femmes ne se battent point en duel, on ne dit point une femme d'honneur. Mais l'honneur n'est-il donc qu'au bout de l'épée? J'aurais cru qu'il était en quelque sorte la fleur de l'honnêteté, et, sur ce point, je suis persuadé que les femmes ne le cèdent ni à leurs amis, ni à leurs amants, ni à leurs frères.

Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit. Cela est vrai surtout pour les femmes. C'est par la passion qu'elles arrivent à comprendre les idées, et souvent à les rendre avec une éloquence supérieure. Mais comme la passion est emportée, mobile, pleine d'inconséquences et souverainement illogique, les idées aussi, chez beaucoup de femmes, sont brusques, heurtées, violentes; elles ne se produisent point avec calme, ni ne se développent avec mesure. Dans ces natures orageuses, les idées sont en quelque sorte les éclairs de l'âme.

Penser est pour un grand nombre de femmes un accident heureux plutôt qu'un état permanent. Elles font, dans le domaine de l'idée, plutôt des invasions brillantes que de régulières entreprises et des établissements solides. Leur propre cœur est cette perfide Capoue qui les séduit et les retient souvent à deux pas de Rome.

Les femmes ne méditent guère. Elles se contentent d'entrevoir les idées sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. Rien ne s'accuse, rien ne se fixe, dans les brumes dorées de leur fantaisie. Ce ne sont qu'apparitions rapides, vagues figures, contours aussitôt effacés. On dirait qu'elles n'ont nul souci de la vérité des choses, et que leur

esprit n'a commerce qu'avec ces personnages énigmatiques de la scène grecque qu'Aristophane appelle les *célestes nuées*, les *divinités des oisifs*.

La supériorité d'esprit chez une femme est un phénomène trop rare encore pour ne pas exciter la défiance du vulgaire. Il en résulte que c'est une supériorité inquiète, armée, et qui use à se défendre elle-même les forces qu'elle devrait consacrer utilement au bien de la famille et de la société.

Un artiste célèbre a dit d'une femme que vous connaissez : C'est l'esprit le

moins chargé de bagage inutile. Éloge inappréciable dans ce temps-ci, où notre vieille société traîne après elle les préjugés, les lieux communs, tous les embarras d'une civilisation compliquée.

Si l'on considère, en les comparant, trois femmes célèbres qui ont fixé les regards de la France moderne, on reconnaîtra dans leur génie, avec les qualités les plus opposées, qu'il faut attribuer, je crois, au milieu très-différent dans lequel elles ont vécu, un défaut identique, inhérent peut-être à la nature féminine. Nourrie de l'antiquité dans une retraite austère, Mme Roland s'est montrée forte et grave. Excitée par le mouvement de la société, Mme de Staël a été surtout animée et judicieuse.

Inspirée par la nature, Mme Sand a paru véritablement éloquente. Mais toutes trois ont outre-passé la justesse, et sont tombées dans l'exagération déclamatoire.

Notre siècle abonde en Lisettes, en Marions. J'y vois quelques Laïs. Béatrix, m'assure-t-on, l'a traversé; apparemment elle n'aura pas rencontré Dante.

L'aspect extérieur des maisons en Orient ne présente d'ordinaire que des murailles nues. Mais, à l'intérieur, l'œil est ébloui par des colonnes sans nombre, des marbres précieux, des fontaines

jaillissantes, par toutes les richesses et toutes les fantaisies de l'art arabe. Malheureusement la porte de ces exquises demeures est presque toujours fermée ; elle ne s'ouvre qu'à l'amitié et à l'amour. Il en est de même de certains esprits, froids et nus en apparence. Pour découvrir leurs magnificences cachées, il s'agit également d'en forcer le seuil ; que faut-il pour cela? presque rien : si toutes les femmes se ressemblaient, le sourire d'une femme.

CHAPITRE IV.

DE LA VIE MORALE.

L'homme naît-il bon ou méchant? ses inclinations sont-elles perverses ou portées au bien? Je demande qu'on tâche de s'entendre sur ce point capital. On s'y efforce en vain depuis des siècles. Et pourtant il y a une morale et des moralistes. On écrit à perte de vue et l'on disserte à perte d'haleine. M'y voici comme tant d'autres....

Le problème est résolu. L'homme est bon, mais les lois sont mauvaises. Voilà ce que j'entends dire aux esprits les plus graves. Mais qui donc a fait ces lois mauvaises? des hommes, apparemment.... Et comment des hommes très-bons ont-ils fait des lois très-mauvaises?

Ne serait-il pas plus exact de dire que l'homme imparfait s'est gouverné tant bien que mal, comme il a pu enfin, plutôt que comme il aurait voulu, par des institutions faites à son image?

Un point encore me paraîtrait bien essentiel à préciser; une préface me

semblerait indispensable à nos codes moraux et judiciaires, qui déterminât quelle est la proportion exacte de liberté et de nécessité dont se composent les actes de la vie humaine. Aussi longtemps que la conscience du genre humain ne sera pas, à cet égard, complétement édifiée, notre prétendue justice sera semblable à ces tireuses de cartes qui rencontrent par occasion la vérité, et que le hasard sert assez souvent pour entretenir l'illusion et le respect du vulgaire.

La suprême sagesse et la suprême vertu, c'est de se rendre libre. S'il était donné à l'homme de s'affranchir de toutes les servitudes où le retient l'ignorance; s'il arrivait à une intelligence complète de sa nature et de sa desti-

née, il voudrait toujours son véritable bien et le bien d'autrui. Il deviendrait sur ce point semblable à Dieu qui, souverainement libre, ne peut pas, néanmoins, vouloir le mal. En un mot, et ce mot renferme à mes yeux toute notion de morale et de progrès, aussi bien pour les individus que pour les peuples : la parfaite liberté chez l'homme n'est autre chose que l'activité de sa raison.

Le plus important, celui qu'on exerce le moins de tous les arts, c'est l'art de vivre. Combien peu d'hommes ont ce juste sentiment des proportions qui, supprimant le détail, ne s'attache qu'aux grandes lignes. Combien peu surtout conçoivent un idéal d'après lequel ils

modèlent leurs actions, auquel ils conforment leurs desseins. Je ne vois partout que la caricature, ou tout au plus la grossière ébauche de ce que pourrait être la vie humaine.

Si nous savions écouter les voix de la nature et suivre l'esprit intérieur, notre vie se composerait d'elle-même selon les lois d'une grande œuvre d'art. On n'y verrait ni contrastes heurtés, ni brusques transitions, ni déclin rapide. Avec le changement des saisons et des âges, l'harmonie première se modifierait sans s'interrompre; elle perdrait peu à peu de sa force et de son éclat, mais elle ne serait jamais altérée : semblable à cette symphonie du maître, où les instruments se taisent un à un sans

que le dessin en souffre, et de telle sorte que l'oreille charmée garde jusqu'à la fin l'illusion d'un parfait ensemble.

Sachons mettre l'art dans la vie et la vie dans l'art.

La complication de la vie m'étonne et me déconcerte. Que de ressorts mis en mouvement pour des opérations si minces ! quel prodigieux entre-croisement de fils pour une trame si lâche et un dessin si pauvre ! Des affections aussitôt brisées que nouées; des projets couvés pendant des années entières, avortés en une seconde; des sacrifices immenses qui ne profitent à personne ;

des renoncements qui ne donnent pas la paix; des passions satisfaites qui ne procurent pas le bonheur; d'ardentes croyances qui aboutissent au doute; des doutes dévorants qui s'engourdissent dans la torpeur; une multitude enfin d'aventures héroïques, plates ou ridicules, pressées sans ordre et sans suite entre le mystère de la naissance et le mystère de la mort, telle est la vie de la plupart des hommes. Que le nombre est petit de ceux qui savent se faire une destinée!

La vie du genre humain me fait l'effet d'une symphonie, composée par un grand artiste, il est vrai, mais exécutée par des sourds.

Les esprits profonds pénètrent la nature des choses; ils reconnaissent la rigueur des lois et lisent à la voûte splendide des cieux l'immuable arrêt qui pèse sur l'imbécillité humaine. Les esprits légers flottent de surface en surface; ils se laissent emporter au hasard de l'événement, entraîner par la mobilité des rapports et leurrer sans cesse par l'apparente nouveauté des phénomènes. Nul cependant n'est satisfait. Les uns gémissent de ne pouvoir rien changer; les autres, de ce que tout change dans le monde.

Le christianisme a prononcé le plus triste des divorces : celui de l'âme et du corps dans l'être humain.

Cette perpétuelle antithèse de l'âme et du corps, du moral et du physique, est une source intarissable d'erreurs. L'homme, dans son existence terrestre, n'est ni une âme sans corps, ni un corps sans âme. Qu'est-ce donc qu'une psychologie sans physiologie et une physiologie sans psychologie? Comment peut-on séparer dans la science ce qui n'est pas séparable dans la nature? L'action et la réaction de l'esprit sur la matière et de la matière sur l'esprit sont à tel point simultanées, incessantes, combinées, qu'il est absurde de prétendre étudier ou traiter isolément l'une ou l'autre de ces deux forces, dont la coexistence et l'union constituent la vie. La morale est l'hygiène de l'âme, comme l'hygiène est la morale du corps. Même principe, mêmes moyens, même fin. Et comme il n'y a qu'un être humain, il n'y a au fond qu'une science qui les

comprend toutes : c'est la *biologie*. Mais cette science est de fraîche date, d'origine récente; son nom d'hier et comme plébéien est suspect et mal noté dans la noble compagnie des vieilles sciences aristocratiques.

La suprême vertu, en même temps que la suprême sagesse, consiste à ne considérer les événements du dehors que dans leur rapport avec notre être intime, et à ne les estimer qu'en raison de leur influence sur notre progrès moral.

La sagesse est cette rare concordance, cette heureuse harmonie des facultés et

des désirs que la nature, en ses jours de largesse, accorde aux hommes d'élite, et qui produit en eux une liberté d'âme parfaite. Le vulgaire se croit sage parce qu'il se sent médiocre.

La faiblesse ou la force d'âme nous attachent à la vie. Et nous y tenons diversement, mais presque également, soit que nous la possédions, soit qu'elle nous possède.

Aimez la vie, la vie vous aimera.

Nous ne savons pas ce qui nous est bon : ne demandons rien aux Dieux, de peur qu'ils ne nous exaucent.

Presque toutes les choses que nous souhaitons fortement nous arrivent un jour. Pourquoi faut-il que ce soit précisément le jour où nous avons cessé de les souhaiter !

Ulysse, jeté sur les rives d'Ithaque, ne les reconnaît pas et pleure sa patrie. Ainsi l'homme dans le bonheur possédé ne reconnaît pas son rêve, et soupire.

J'en connais qui, cherchant le bonheur, ont rencontré la joie : et tout a fini par des larmes.

La différence entre ce qu'on appelle bonheur ou malheur en ce monde est si petite, qu'on ne devrait jamais envier ni plaindre personne.

Notre condition est si misérable, notre pauvre cœur si infirme, que les moments les plus poétiques de notre vie sont ceux qui nous donnent, en un ravissement douloureux, la vue rapide et lumineuse de ce qui *aurait pu* être.

Me promenant, par un beau soir d'été, au coucher du soleil, dans une belle campagne, je mets le pied sur un serpent que je n'avais pas vu, endormi qu'il était sous des herbes sèches. Le serpent s'éveille et me mord ; je le tue. Son venin gonfle mes veines, et met ma vie en danger. A qui nous plaindrons-nous, lui et moi? A quels Dieux demanderons-nous justice? Lui, pour avoir été brusquement tiré d'un innocent sommeil et méchamment mis à mort par un être hostile, auquel il n'avait fait aucun mal ; moi, pour avoir ressenti la douleur et l'angoisse dans une rêverie solitaire où mon âme, doucement émue, se recueillait pour admirer, pour bénir les merveilles de la nature et l'infinie bonté du Créateur?

Se conformer à son malheur, ce n'est pas s'y résigner. L'un est la marque d'un caractère fort; l'autre est le signe certain d'une âme faible.

C'est folie de chercher à se consoler; mais on arrive à noblement se distraire.

Il est peu d'âmes assez préservées pour ne subir aucune atteinte du commerce des hommes, pour n'être pas, du moins passagèrement, troublées par les accidents de la vie extérieure. Mais une âme honnête repousse incessamment,

sans secousse et sans bruit, par un travail organique, si l'on peut ainsi parler, ce qui n'est pas conforme à sa nature; à peu près comme le glacier des Alpes, dont la force interne rejette sur ses bords toute matière étrangère, tout élément qui, tombé du dehors, ternirait sa transparence et l'éclat de son pur cristal.

Nos remords ne sont pas dans la proportion de nos fautes, mais dans la proportion des vertus qui nous restent.

La plus amère punition de nos fautes, c'est qu'elles nous mettent presque toujours dans la nécessité d'en commettre de nouvelles.

A Manille, au temps du carnaval, toute personne masquée a le droit d'entrer dans les maisons où se donne une fête, de prendre part aux divertissements, de causer, de danser aussi longtemps que bon lui semble, et de sortir sans s'être nommée. On comprend que c'est là un privilége dont usent seulement les personnes d'un rang inférieur qui, en d'autres circonstances, n'auraient nul droit à l'hospitalité des grands. Ainsi, à certains moments où l'accès en est moins bien gardé, n'arrive-t-il pas que des passions inférieures se glissent en de grandes âmes? Seulement elles y demeurent peu, ne se nomment point, et se retirent avant le jour, sans avoir quitté leur masque.

Quand un homme se rend coupable d'une faute, le simple respect de la nature humaine nous commanderait de chercher quelle part a le malheur dans sa chute. Tout le contraire arrive. Un homme tombe-t-il dans l'infortune, nous n'avons point de repos que nous n'ayons découvert la part qu'il convient d'assigner dans cette infortune à sa propre faute.

Le même homme qui vous dénigre aujourd'hui, demain fera votre apothéose. Il lui suffit, pour se croire conséquent, que vous soyez mort dans l'intervalle. Quant à la justice, vous l'at-

tendez longtemps. L'horloge à laquelle elle se règle retarde constamment de plusieurs siècles.

On peut, à la rigueur, faire cas d'un homme dont on n'approuve pas la vie. Entre la pensée et l'acte qui y correspond le plus étroitement en apparence, il se glisse encore quelque chose d'étranger ; un je ne sais quoi invisible, inexplicable, qui n'a pas de nom : c'est le hasard, le destin ; c'est le malheur surtout.

A quoi sert l'expérience à une créature qui ne cesse de se transformer ?

Savoir ce que nous avons été ne nous apprend aucunement ce que nous sommes.

Le plus utile enseignement que j'aie tiré de l'expérience, ç'a été d'apprendre à me supporter moi-même.

Ne retournons pas certaines vertus; leur envers est plus laid que bien des vices.

Beaucoup font l'aumône, peu font la charité.

Il y a des gens, et le nombre en est assez considérable, dont la vie est honnête, mais dont l'âme ne l'est point du tout. J'entends ceux à qui une sagacité prudente, un peu timide, a fait reconnaître de bonne heure que la sécurité de l'intérêt personnel conseille presque toujours ce que la morale commande.

C'est un honnête homme. — Quelle louange banale ! — Vous croyez? voyez-y de près.... regardez longtemps surtout.... distinguez bien ; tentez, si vous l'osez, une légère épreuve : puis, vous viendrez me dire ensuite combien vous croyez avoir connu, parmi vos contemporains, de cœurs, d'esprits et de mains honnêtes.

La vertu, la passion ou l'intérêt gouvernent la vie de la plupart des hommes. Tout le monde tombe d'accord sur ce point. Mais un quatrième mobile, assez puissant sur certains esprits délicats, n'a pas été suffisamment observé par les moralistes. Ce mobile, c'est l'amour du beau ou l'esthétique. Les Grecs semblent avoir été généralement plus sensibles à la beauté qu'à la morale proprement dite. Socrate, le juste par excellence, recherche la compagnie d'Alcibiade et célèbre les grâces d'Aspasie. Des vices relevés par tout l'éclat des grandeurs et de l'intelligence ne blessent point son sens moral. Nos vertus modernes sont plus rigides; on dirait même que la beauté leur est suspecte. Il leur déplaît assez de rencontrer dans l'Évangile les parfums de Madeleine.

Dans le commerce avec leurs semblables, les hommes apportent trois dispositions principales : le besoin de la domination, de l'admiration ou de la sympathie. Les grands hommes veulent tout à la fois être obéis, admirés, aimés, non-seulement dans le temps présent, mais encore dans la postérité la plus reculée. Cependant ils inclinent plus ou moins vers l'une ou l'autre de ces ambitions. Napoléon semble n'avoir aspiré qu'à être obéi. Alexandre voulait surtout être admiré. Le dernier mot de César mourant résume une vie où le besoin d'être aimé fut peut-être le plus vif sinon le plus profond de tous. Aussi l'histoire pourrait-elle, en toute justice, le nommer le plus aimable des grands hommes.

L'habitude ou la règle fait les camarades; la passion ou l'intérêt fait les complices; un certain bien commun fait les associés. Il n'est donné qu'à la vertu de faire les amis.

Les moralistes ont dit à l'homme : abaisse, réprime, étouffe en toi l'orgueil. Moi, je lui dis : *justifie-le*. C'est le secret de toutes les grandes vies.

Les nobles cœurs ont d'orgueilleux chagrins et d'humbles joies.

Rendre une éclatante justice aux mérites inférieurs de notre ennemi, c'est une des jouissances les plus raffinées de l'orgueil.

Trop de facilité à pardonner tient moins de la grandeur que de la faiblesse d'âme : quiconque sent fortement ressent longtemps.

Chez certaines âmes, plus hautaines que tendres, le pardon est une forme polie, une sorte d'euphémisme du mépris.

Le pire de certaines inimitiés, c'est qu'elles sont si viles, si rampantes, qu'il faut se baisser pour les combattre.

J'en ai fait l'expérience, pour peu que nous ayons quelque mérite, nos ennemis nous servent beaucoup mieux que nos amis. Par la violence de leurs attaques, ils provoquent les retours de l'opinion. Par la préoccupation inquiète où on les voit de nous, ils inspirent le désir de nous connaître; enfin, par leurs traits acérés, ils éveillent en nous des forces qui peut-être se fussent engourdies au sein d'une amitié indulgente. Ils nous excitent à valoir tout ce que nous pouvons valoir pour donner un éclatant démenti à leurs calomnies. S'ils nous ravissent quelques biens extérieurs, ils nous

font souvent découvrir dans notre âme des trésors ignorés. Leur injustice triomphante nous contraint d'en appeler à Dieu et à la postérité, à la vertu et à la gloire. Sans Mélitus, toute la grandeur de Socrate nous eût-elle été révélée?

Pour si peu que l'amitié nous blesse, elle connaît si bien nos côtés vulnérables qu'elle nous laisse des plaies profondes. La haine n'a ni cette sûreté de coup d'œil, ni cette dextérité de main. Elle frappe fort, mais aux endroits insensibles.

J'ai longtemps cherché à me rendre compte de ce que l'on entendait dans

le monde par un ami, et j'ai fait cette découverte : un ami, c'est un homme qui se croit en toute occasion le droit de vous dire une vérité blessante, de vous donner un conseil inutile, et de vous emprunter votre argent sans vous le rendre.

Nos amis (j'entends ceux dont je viens de donner la définition) ne consentent d'ordinaire à nous reconnaître une vertu qu'après s'être bien assurés qu'elle n'est en rien la censure de leur caractère, que plus d'une tache la ternit, et que, d'ailleurs, elle est plutôt chez nous une heureuse habitude que l'effort courageux de notre volonté. Prudents amis !

Vous voulez que j'écoute vos conseils? donnez-moi donc en même temps vos principes, vos opinions, vos préjugés, vos défauts même, et jusqu'à vos faiblesses, tout votre caractère enfin, et votre humeur surtout, qui me rendra facile de subir votre influence, et salutaire de l'avoir subie.

Mauvais conseil?... mauvaise excuse. Le bon conseil vient au bon désir. On est toujours bien conseillé quand on veut l'être.

Dans le monde, on confond la fréquence des relations avec l'intimité des rapports. Vienne un jour de malheur, et la distinction se fait d'elle-même.

Pour paraître beaucoup plus aimable, il m'a suffi parfois de moins aimer.

Savoir vivre seul est une condition essentielle pour qui veut conserver intactes, en toutes circonstances, la dignité des mœurs et la sincérité du caractère.

Si l'on retranchait d'une fête tous ceux qui s'y ennuient, et d'un convoi funèbre tous ceux qui n'y sont pas tristes, il n'y aurait plus ni fête ni convoi.

La supériorité morale actuelle d'un sexe sur l'autre tient principalement à ceci, que nos mœurs rendent la sincérité presque toujours facile à l'homme. Il a moins souvent intérêt à mentir, d'où il résulte qu'il ne s'enfonce pas aussi avant dans le mal et se relève plus vite de ses chutes.

Il y a une sincérité haïssable ; c'est celle qui ne souffre point à dire une vérité cruelle.

C'est bien peu du mérite de la sincérité, si l'on n'en possède le charme.

L'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine jamais la susceptibilité d'autrui.

Il n'est point de savante hypocrisie s'il n'y entre un peu de sincérité.

Il n'y a de secrets bien gardés que ceux auxquels la vanité fait sentinelle.

Il est des âmes si bien nées que, sans avoir eu peut-être occasion de faire de grandes choses, elles vivent naturelle-

ment, simplement, et comme par droit de naissance, dans un commerce familier avec la grandeur.

Pour être un grand homme, il faut avoir fait de grandes choses ; mais il ne suffit pas toujours d'avoir fait de grandes choses pour être un grand homme.

La vie de famille a ses douceurs et ses influences heureuses ; mais ne lui demandons pas la grandeur, car elle dissipe le recueillement et elle attiédit l'enthousiasme, sans lesquels ne se produit jamais la vie héroïque.

Action, travail ou besogne : c'est la loi imposée à tous, et nul ne s'y soustrait. Bien peu savent agir. Heureux ceux qui travaillent ! Le vulgaire fait la besogne. Puis, la tâche achevée, chacun s'endort d'un même sommeil.

Les pensées et les sentiments d'un grand cœur, je dirais presque sa respiration, sont comme un perpétuel défi à l'impossible.

La destinée sourit aux cœurs audacieux. Elle leur dit comme *Manto* à

Faust : Den lieb' ich, der Unmögliches begehrt.

Alexandre, élève d'Aristote, c'est l'idéal de l'histoire : l'action la plus grande engendrée par la pensée la plus haute.

Que sont les ironies des poëtes auprès des ironies du destin? Le génie d'Aristophane uni au génie de Byron créera-t-il un constraste plus accablant ou plus risible que celui de Jean-Jacques, l'auteur d'*Émile*, jetant ses enfants à l'hospice?

Quelle profonde compassion m'inspire Jean-Jacques! Derrière cette pensée que *la société est un contrat*, je devine

des abîmes de douleur. Un amer désespoir, en effet, a pu seul méconnaître cette vérité qui n'est point vérité de réflexion, mais d'entrailles : que la société est la plus douce en même temps que la plus noble des nécessités humaines. Comment cet amant passionné de la liberté n'a-t-il pas senti que la société seule a pu briser de sa main puissante les liens de fer qui retenaient l'homme asservi aux forces brutales de la nature? Comment n'a-t-il pas reconnu que l'homme isolé est le plus à plaindre des esclaves?

Si bas que descende un grand cœur en ses soupçons, ce n'est jamais assez pour toucher le fond de l'ingratitude humaine.

Les faiblesses des grands hommes consolent le vulgaire. Il les signale ; il les compte ; il se donne beau jeu ; il n'a pas peur qu'on lui rende la pareille. Nul ne remarque les faiblesses du vulgaire. Pourquoi? parce que le vulgaire n'est que faiblesse.

Les plus amers censeurs des grandes ambitions, ce sont les petites cupidités.

Avoir, ce n'est pas *posséder*. Pour posséder les choses il faut une certaine vigueur d'âme; pour les avoir, il suffit d'être riche.

A celui qui trouve naturel de posséder tout, il semble aussi très-simple, à l'occasion, de quitter tout; et c'est là un trait distinctif de l'homme bien né.

Un homme d'esprit a dit : Il n'y a point de caractères, il n'y a que des rapports. C'était constater, avec quelque exagération, la merveilleuse souplesse de l'âme humaine qui se modifie sensiblement à tous les contacts. De là, l'illusion des grands cœurs qui jugent en général trop favorablement les hommes. Tous, à leur approche, valent un peu mieux qu'ils ne valent ailleurs, et cela sans hypocrisie, sans préméditation, par le simple effet d'une loi naturelle qui veut que, pareilles à ce personnage du conte des fées, certaines âmes changent en or

et en pierreries tout ce qu'elles touchent.

Rarement ceux que nous aimons nous trompent; d'ordinaire c'est nous qui nous trompons en eux.

Tout le monde s'entend lorsqu'on parle de *vertus républicaines*. Personne n'oserait dire, parlât-il de Sully, de L'Hôpital, de Turgot, qu'il avait des *vertus monarchiques*. D'où vient cela? Le vocabulaire des institutions nous l'apprend. La république se compose de *citoyens;* la monarchie veut des *sujets*. L'institution qui fonde la liberté publique comporte seule la vertu publique.

On fixe un âge pour entrer dans la vie politique; je voudrais qu'on en marquât un autre auquel il serait commandé d'en sortir. Les générations attardées dans le mouvement des affaires y sont plus nuisibles qu'utiles. D'ailleurs, ni la nature ni l'art ne veulent de brusques transitions; et la dignité de la vie humaine exige qu'un certain recueillement dans la solitude en précède et en prépare la fin.

Le premier jour de la vieillesse n'est pas celui où une ride plisse notre front, où un cheveu blanc se montre à nos tempes; c'est celui où l'imagination s'affaisse sous le poids des souvenirs;

où nous disons *hier* plus volontiers que *demain*, *j'ai fait* plus complaisamment que *je ferai*.

Pleurer notre jeunesse, c'est le plus souvent regretter une belle femme qui nous a trompés.

Ce qui rend parfois la vieillesse très-triste, c'est que nous vieillissons fragmentairement. Une partie de nous-mêmes, encore dans sa vigueur, assiste consternée à la décadence de l'autre. Trop souvent un cœur resté jeune n'a plus pour organes que des sens caducs; quelquefois des sens ardents font le tourment et la honte d'une âme glacée.

La plus belle entre les orchidées naît et s'épanouit sur l'écorce d'un tronc desséché. Ainsi je te vois, pieuse et charmante, parant de toutes les grâces, de toutes les suavités de ta jeunesse, mon triste hiver dépouillé par les vents.

CHAPITRE V.

DU CŒUR.

Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri. Le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux, ce n'est pas d'être haï, mais de haïr; que ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer.

Tout le monde parle de l'amour. Chacun suppose l'avoir éprouvé, une fois au moins, en quelque rencontre de jeunesse, et se croit le droit d'affirmer dans l'âge mûr, suivant que ses souvenirs lui en ont laissé une image riante ou fâcheuse, que l'amour est une charmante faiblesse excusable dans les années d'inexpérience; ou bien que l'amour est une ardeur des sens aussitôt éteinte que satisfaite; ou bien encore que c'est la chimère des imaginations romanesques, et qu'on s'égare et se perd à la poursuivre. Mais la passion, la passion de l'amour, qui l'a connue? Un homme, peut-être, dans un siècle; et celui-là voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti? Et s'il le dit, qui le comprendra?

D'où vient qu'à l'aspect d'Euphémie, Hervé sent courir dans ses veines un frémissement qui lui révèle que cette femme, aperçue pour la première fois, ne lui est point étrangère? d'où vient qu'il reconnaît dans son regard, dans son accent, dans son attitude, comme une apparition idéale des sentiments les plus intimes de son propre cœur? Parle-t-elle, il demeure ravi qu'elle exprime avec une grâce si touchante les pensées qui, rudes et sombres, le tourmentent et l'irritent. En sa présence, il se sent tout à la fois exalté et apaisé; et s'il lui faut quitter cette présence devenue soudain indispensable à son repos, une étrange tristesse, mêlée de volupté, le saisit. Il tombe en proie à mille désirs contraires. Il voudrait mourir, il voudrait vivre; il veut la revoir, il veut être aimé; il l'est déjà, il le sera toujours.

La nature a créé cette femme pour

lui; s'il ne l'eût pas rencontrée, c'était fait de leur destinée à tous deux. Mais ainsi, combien leur vie sera belle et noble! Que leur importent désormais les vicissitudes du sort? L'homme et la femme qui s'aiment d'une passion véritable ont en eux le foyer de la vie idéale. De l'union de leurs instincts, de leurs pensées, naît ce qu'on peut appeler le *sens divin* des choses, et c'est ce qui les tient si fortement, si indissolublement unis; car chacun d'eux sait bien que, séparé de l'être qui le complète, il perdrait aussitôt ce don suprême, cette grâce surnaturelle sans laquelle il ne saurait plus vivre. Ne redoutez pour de tels amants ni lassitude, ni dégoût. Ils ne connaissent point la satiété qui met sitôt fin aux plaisirs des amants vulgaires. Pour eux la défaillance des sens est une volupté supérieure, parce qu'alors, affranchies des liens de la chair, leurs

âmes se cherchent et se confondent dans une ineffable paix. Naïfs comme des enfants, car la passion ramène aux énergiques simplicités de la nature, ils se complaisent dans leur mutuelle beauté; leur sourire est un grand enchanteur qui transforme le monde. Tout en eux et autour d'eux suit un rhythme si facile et s'ordonne en une si douce harmonie, qu'ils se demandent surpris l'un à l'autre pourquoi donc tous les hommes ne goûtent point des félicités pareilles. Et comme ils sont compatissants! comme ils plaignent les maux, les erreurs, et surtout les plaisirs de ceux qui n'aiment point! Ils sentent en leur cœur une source de joies inépuisables qu'ils voudraient épandre sur l'humanité tout entière. Et quand l'heure sacrée a sonné pour eux, quand un enfant est né de leurs embrassements.... A genoux! à genoux! Taisez-

vous, ô parole humaine, vous avez été trop souillée et trop profanée. Immortalité de l'amour, nous t'adorerons en silence !

L'amour, dites-vous, est un sentiment passager. Quelle erreur est la vôtre ! De toutes les passions qui animent le cœur humain il n'en est point à qui une plus longue durée soit nécessaire. Il faut, pour qu'il arrive à cette perfection qui seule peut remplir l'âme tout entière, qu'il ait traversé mille épreuves : la présence et l'absence, la santé et la maladie, la prospérité et l'infortune, le monde et la solitude, la faute même et le mutuel pardon. Il lui faut enfin la consécration suprême de la fécondité. Une telle passion ne se produit point dans les froides régions où vous végétez.

Vous en concluez qu'elle n'existe pas; moi je conclus seulement que c'est vous qui n'existez pas.

L'amour se métamorphose dans la société humaine; il suit et exprime en ses formes mobiles toutes les phases de l'histoire. Chez les Grecs, il est volupté. A ses grâces juvéniles siéent également la tunique ouverte de Sapho et la robe traînante d'Alcibiade. Au moyen âge, il devient passion et ceint la bure d'Héloïse. Aux temps aimables de la Renaissance, galanterie ingénieuse et chevaleresque encore, il enlace au croissant de Diane la salamandre de François Ier. Au siècle du grand roi, il prend les majestueuses allures des choses éternelles. Sous la Régence, débauche capricieuse,

il effeuille sa couronne de roses aux lueurs blafardes de l'orgie. Quant à nous, tristes enfants d'une civilisation vieillie, comment le voyons-nous apparaître? Sous l'aspect effronté d'un vice impuissant qui ne sait plus parler ni à nos cœurs, ni à nos sens, mais qui sollicite notre bourse.

L'avenir réserve encore à l'homme la plus belle des conquêtes morales : l'amour. Quand la femme ne sera plus seulement par manière de dire, mais véritablement et selon l'esprit, la moitié de l'homme, le sentiment de l'amour, qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique, deviendra, dans sa con-

stance et sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine.

L'amour mystique me rappelle cet *oysel alérion* dont parle Alain Chartier, *lequel*, dit-il, *n'a point de piez pour errer sur terre, mais est tout son mouvement par esles qui l'exaustent en l'air.*

Quelle misère que cet amour prétendu platonique dont votre orgueil se targue! Songez donc, ô Batilde, qu'en donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez ainsi faire infiniment moins de cas de l'une que de l'autre. Si je ne me

trompe, cette subtilité de spiritualisme a pour principe un matérialisme grossier.

Aussi longtemps que la science n'aura pas précisé l'action de la force magnétique sur l'organisation humaine, on n'aura pas le secret de ce que nous appelons les amours *indignes;* on ne comprendra pas, on ne plaindra pas assez ces passions subies plutôt qu'éprouvées, qui nous ravissent tout empire sur notre volonté sans aveugler notre jugement : affreux supplice pour une âme bien née; maladie devant laquelle les remèdes moraux sont inefficaces, mais que l'on apprendra peut-être un jour à guérir comme on guérit la fièvre et les fluxions de poitrine.

L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme. Pour l'homme, au contraire, il n'est, le plus souvent, que le sommeil momentané de l'ambition.

En amour, la plupart des hommes ne sont pas exempts d'indélicatesse. L'image de la femme aimée n'est jamais assez isolée sur l'autel pour que d'étranges confusions ne se fassent point dans leur esprit. Lorsqu'ils s'inclinent devant elle, pareils au flot qui vient saluer la rive, ils déposent à ses pieds, malgré eux, le limon de leurs habitudes corrompues, l'écume de leurs souvenirs.

Vous me parlez d'amour, mais nous ne saurions nous comprendre. Pour moi, l'amour est un héros qui conquiert, au péril de ses jours, la domination du monde. Pour vous, c'est un pauvre honteux qui mendie à la dérobée sa précaire existence.

Souvent deux amants s'éprennent l'un de l'autre pour des qualités qu'ils n'ont pas, et se quittent pour des défauts qu'ils n'ont pas davantage.

Le sentiment le plus parfait, le plus doux à l'âme, dans sa plénitude tranquille, c'est l'amitié qui succède à l'amour entre un homme et une femme qui n'ont à rougir ni de s'être aimés passionnément, ni d'avoir cessé de s'aimer avec l'ardeur première de la jeunesse.

Très-peu de femmes, dans l'état actuel de nos mœurs, sont capables d'amitié. Habituée au despotisme ou à l'esclavage, leur âme faible ou altière, toujours emportée au delà du juste et du vrai, ne sait point goûter le charme tempéré d'un sentiment sérieux et solide qui repose sur une égalité parfaite.

Tout concourt à faire de l'amitié entre frère et sœur le sentiment le plus fort peut-être et le plus doux ensemble du cœur de l'homme. Le charme que projettent sur la vie les souvenirs d'enfance, tristes ou gais, toujours attendrissants, et qui ne se retrouvent jamais avec une si complète identité dans les autres affections; l'attrait voilé des sexes qui se fait sentir même dans le commerce des intelligences, en excluant les rivalités jalouses ; la protection et la confiance librement données et reçues, exemptes de cette notion de devoir qui glace si souvent les relations entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse ; toutes ces douceurs, toutes ces grâces, font de la piété fraternelle un sentiment ineffable qui échappe presque complétement, dans son ardeur placide, aux misères et aux déceptions des autres amours.

Me promenant, par une belle journée d'octobre, dans les jardins de la villa Pamphili, soudain je fus frappé de la beauté merveilleuse d'un grand nombre d'arbres verts que je n'avais point aperçus durant l'été, cachés qu'ils étaient par l'épais feuillage des massifs, alors dans tout l'éclat de la végétation, maintenant dépouillés. Humble et patiente amitié, pensai je, c'est ainsi qu'on t'oublie aux heures splendides de la jeunesse et de l'amour ; c'est ainsi que tu apparais, douce et consolatrice, vers le soir de la vie, quand la passion est morte et l'existence dénudée.

Le grand art de consoler les douleurs, c'est d'en distraire avec délicatesse.

L'amour y est plus habile que l'amitié. L'âme affligée n'est point en garde contre sa muette éloquence, tandis qu'elle se cabre et regimbe contre les discours, même les plus insinuants, de l'amitié.

Il y a trois sortes de bonté qu'il ne faudrait pas confondre : celle qui réside dans l'intelligence, celle qui a sa source dans le cœur, et celle enfin qui naît d'une certaine faiblesse, ou, pour me servir d'un mot moderne, d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs. La première, plus grande, plus calme, plus constante, moins sujette à des excès et à des retours, mais un peu froide en apparence, se rencontre plus fréquemment chez les hommes; on la pourrait nommer la bonté virile. La troisième, passagère,

superficielle, capricieuse, est, hélas! seule à l'usage de la plupart des femmes. Quant à la seconde, la bonté du cœur, je la tiens pour aussi rare que le génie.

Pouvoir, en ce monde pervers, être impunément bon, sans réserve et sans mesure, n'est pas donné à tous; c'est l'heureux privilége des forts. Et c'est pourquoi la force m'a toujours paru si enviable.

CHAPITRE VI.

DE L'ESPRIT.

Parler à quelques hommes, échanger par des paroles fortuites qui meurent aussitôt qu'elles sont prononcées l'expression de nos besoins et de nos impressions du moment, c'est une condition commune à tous, une faculté que tous exercent sans plus y songer qu'à respirer ou à se mouvoir. Mais parler à l'humanité dans la langue immortelle de l'art, c'est un privilége suprême réservé à un petit nombre d'êtres qu'on

serait tenté de considérer comme appartenant à une création supérieure, intermédiaire entre l'humanité et ces natures d'essence divine dont notre imagination se plaît à peupler les mondes invisibles. Ce privilége si rare est en même temps une magistrature sacrée. Mésuser d'un tel don est un crime. O poëtes, vous à qui fut donné l'archet d'or, vous dont l'âme, bercée au rhythme de la beauté éternelle, a des vibrations magiques qui ravissent l'humanité et l'attirent sur vos traces, n'abusez point pour l'égarer de cette fascination toute-puissante. Laissez les fantômes de l'erreur s'agiter dans ces régions moyennes où tout change et s'évanouit ; ne les élevez point dans la sphère immuable du génie ; ne les revêtez pas de gloire.

Le génie vient souvent trop tôt; alors il est condamné par le sens commun du siècle. On le jette dans les geôles, on le charge de chaînes, on lui fait boire la ciguë; il se nomme Socrate, Colomb, Galilée. D'autres fois il vient trop tard, et, voulant en vain arrêter à lui le mouvement des choses, il est renversé, foulé aux pieds; il va mourir à Sainte-Hélène. Mais il est de loin à loin des génies venus si bien à leur heure que la gloire semble les attendre au seuil de la vie. Ils ont même fortune que ce roi de Perse dont parle l'histoire, qui fut couronné par les mages dès le ventre de sa mère.

L'homme de génie, c'est celui qui se sent la force et auquel les autres recon-

naissent le droit d'être complétement lui-même.

Le talent dispose, combine, ordonne; il est réfléchi, il peut être audacieux, enfreindre avec succès certaines règles; il a un bon ou un mauvais goût; il est traditionnel ou original, selon une mesure appréciable. Le génie invente; il est spontané; il ne sait ce que c'est que bon ou mauvais goût, ni que tradition. Ses inspirations seront le goût des générations qui viendront après lui; le bon goût sera de lui être semblable. Il ne saurait être audacieux parce qu'il est supérieur aux règles; il n'en connaît point d'autres que de rester lui-même. On ne lui demande pas plus qu'à Dieu s'il n'aurait pas dû faire autrement son œuvre.

Avez-vous parfois contemplé dans nos serres cette plante étrange, de la famille des euphorbiacées, à laquelle les botanistes donnent le nom d'*Euphorbia splendens?* Votre œil ne l'a-t-il pas admirée entre toutes, frappé qu'il était par le contraste de ses rameaux épineux, rugueux et comme desséchés déjà par la mort, avec l'épanouissement vraiment splendide de sa corolle écarlate? Ne vous êtes-vous pas rappelé certaines œuvres du génie, qui paraissent d'autant plus merveilleuses qu'elles sortent plus tardives d'un esprit plus assombri, et qu'elles fleurissent tout à coup, à l'âge désenchanté où le vulgaire ne connaît plus que stérilité, rudesse, humeur fâcheuse et chagrine?

Les intelligences se peuvent partager en deux classes principales : celles qui sont particulièrement sensibles aux formes ; celles qui veulent surtout pénétrer les essences. Les artistes, les enfants, les femmes, appartiennent à la première classe. Platon est un rare et sublime exemple de ces génies harmonieux qui saisissent d'une même perception et embrassent d'un même amour les forces et les formes de la vie.

L'observation a constaté l'existence d'un certain nombre d'animalcules qui naissent après le lever du soleil et meurent avant son déclin. Bien des esprits leur sont semblables, et, prenant les idées à leur milieu, ne soupçonnent jamais ni l'origine, ni la fin des choses.

L'immense majorité des esprits est parasite. Combien peu d'intelligences tirent leur aliment de la substance même des choses et pompent librement, pour ainsi parler, les sucs primitifs! Les autres s'attachent où elles peuvent et comme elles peuvent aux racines, aux tiges, aux rameaux, aux feuilles des premières, pour végéter à leurs dépens. Et, chose humiliante pour l'espèce humaine, inconnue aux règnes inférieurs, il se rencontre encore, en quantité assez considérable, des parasites de parasites.

Deux grandes catégories d'esprits incompatibles : ceux que pressent les no-

bles curiosités ; ceux qui s'amusent aux curiosités vulgaires. Les uns veulent connaître le système sidéral et les mystères de l'âme ; ils interrogent Newton, Leibnitz ou Spinoza. Les autres se demandent comment il se peut faire que le voisin soutienne de si grosses dépenses ou que la voisine n'ait point encore marié sa fille. Ils questionnent les portiers et les femmes de chambre. La plus aisément satisfaite de ces deux catégories ne me semble pas néanmoins la plus enviable.

Pour peu que l'on y prête quelque attention, l'on reconnaît aisément une sorte d'attrait entre les esprits qui ressemble beaucoup à l'amour d'un sexe pour l'autre. Les esprits virils recherchent avec prédilection le commerce

des intelligences féminines, et de ces unions naissent les grandes pensées.

Un poétique symbole de cette union morale du génie des deux sexes, c'est l'entretien de Socrate avec l'étrangère de Mantinée, la belle et docte Diotime, de laquelle il apprit, nous dit-il, « tout ce qu'il savait de l'amour. »

Si vous êtes entré dans quelqu'un de ces temples où la ligne droite et la ligne courbe unissent en une exquise harmonie la rectitude a la grâce, vous aurez eu l'image parfaite de la pensée virile et de l'intelligence féminine rapprochées, combinées, enlacées en une même vie par ce divin artiste qu'on appelle amour.

L'histoire aussi se plaît parfois à retracer, en des tableaux qui ravissent l'esprit, ces aspects charmants de la destinée humaine. Elle met aux mains de la fille de Théon, de l'éloquente Hypathie, la lyre d'ivoire dont les accords harmonieux font tomber à ses pieds, soumis et repentant, le disciple en proie aux passions délirantes. Elle fait entendre à Milton aveugle, adoucies par les pieux accents de l'amour filial, les voix augustes du génie antique. Il semble alors que la grave Clio ait dérobé, pour s'en parer une heure, le tissu magique de la mère des Grâces.

Il y a toute une classe d'esprits que je me permettrai de nommer aristocratiques. Ils sortent peu de chez eux, seulement en voiture, et ne voyagent que par les routes royales, précédés d'un courrier et d'un majordome. Ils traversent ainsi commodément et superbement le monde connu, en aperçoivent les grands aspects et la configuration extérieure, laissant à d'autres, aux esprits plébéiens, à pénétrer dans l'intérieur des terres, à remonter à la source des fleuves, à surprendre dans les anfractuosités des monts le secret des formations primitives.

Il y a des hommes qui personnifient des nations, des races entières. Elles respirent en eux; ils en sont le cœur,

la voix, le génie. Chacun ici nommera Homère, Dante, Calderon, Camoëns. — Gœthe et Shakespeare sont aussi, jusqu'à un certain point, la personnification idéale de l'Allemagne et de l'Angleterre; cependant, par l'étendue même de leur intelligence ils représentent plus encore peut-être leur époque que leur nation. De nos jours Mickiewicz apparaît, sublime et touchante personnification du génie slave. Ses poëmes ne sont autre chose que la tradition polonaise glorifiée. Ses inspirations sont comme les émanations naturelles du sol lithuanien. Sa grandeur, sa force, et jusqu'à ses faiblesses, sont celles de la nation même dont il dit les douleurs et les espérances. La France aussi se présente au monde dans la personne d'un génie tout national : Voltaire. Pourquoi faut-il ajouter que cet esprit prodigieux, qui la caractérise essentiellement, n'a chanté

qu'en l'insultant la plus merveilleuse figure de son histoire? Si l'Allemagne se montre orgueilleuse de son Faust, la Pologne de son Conrad, le Portugal de son Gama, quel sujet de tristesse, de remords pour la France, de ne pouvoir même nommer son héroïne travestie? Ne serait-ce point là un châtiment providentiel de ce génie ironique qui raille chez elle toutes les grandeurs, et semble vouloir perpétuellement refouler tous ses enthousiasmes?

Ce qui domine dans la nationalité française, c'est l'élément géométrique; dans la nationalité allemande, c'est l'élément métaphysique; dans la nationalité italienne, l'élément artiste. Les Grecs, ces enfants gâtés de la nature, avaient tout réuni.

On peut dire sans paradoxe que les Français ne *sentent* pas les arts mais qu'ils les *comprennent*. Ils ne naissent point à beaucoup près aussi artistes que les Allemands et les Italiens; mais ils arrivent par la vivacité de leur intelligence à une perception plus complète peut-être, si ce n'est de telle ou telle beauté en particulier, du moins de l'ensemble des qualités qui constituent la perfection idéale.

La philosophie française a pour père un soldat. Dans ce simple fait on pourrait trouver, peut-être, une explication de son caractère plus positif que rêveur,

et de ses allures plus du bon air que scolastiques. L'épée de Descartes m'apparaît comme un symbole ; j'y crois voir une image expressive de l'inspiration qui domine le génie français dans tous les ordres de la pensée.

Il est fatigant de vivre avec les petits esprits. Comme ils sont incapables d'embrasser l'ensemble des choses, ils ne sauraient donner à aucune sa proportion exacte. Ils chargent les plus minces événements d'un tel amas de commentaires, de considérations, de doléances et de conjectures, qu'on demeure empêché, haletant, et comme étouffé avec eux sous ce lourd bagage de *ratiocinations* superflues.

Ce qui fait que les petits esprits paraissent presque toujours dominer les grands, c'est qu'ils portent la passion dans tout le menu détail de la vie. Il leur importe excessivement que les repas soient pris à telle heure, que les chaises soient rangées dans tel ordre, que le chat mange dans telle écuelle. Les autres, qui ne s'embarrassent point de ces misères et n'ont l'œil fixé qu'au grand but de la vie, laissent dire et faire ces sagesses affairées. De là l'opinion vulgaire qu'ils sont conduits.

Combien l'on retrancherait de paroles de la circulation intellectuelle, si l'on n'en disait que de nécessaires, d'utiles, ou seulement d'agréables! La plupart des propos ne sont que oiseux. La

dignité de l'esprit en souffre. Mais qui d'entre nous songe que l'esprit a sa dignité comme le caractère ?

Le nombre est presque infini des gens qui passent leur vie entière à échanger avec leurs proches, leurs amis et leurs connaissances, des propositions incontestables, telles que celles-ci : Il fait beau; il pleut; les enfants sont tapageurs; il est malsain de s'exposer à l'air humide, etc. Ces personnes semblent même trouver dans ce commerce de paroles insipides une satisfaction véritable. O banalité ! déesse clémente aux esprits stériles, à quel culte n'aurais-tu pas droit si l'ingratitude des hommes n'égalait leur indigence !

Il faut aller au loin, dans les lieux solitaires et d'accès difficile, pour chercher la vérité; l'on ne sort guère de chez soi sans rencontrer l'erreur.... L'homme est paresseux, il aime les compagnies faciles.

Il est de toutes petites vérités qui, à force d'exagération, deviennent de gros mensonges.

Certains esprits d'une trempe particulière, tout à la fois très-délicate et très-forte, peuvent se hasarder impunément jusqu'à ces limites extrêmes du monde intellectuel où la sagesse touche à la folie et semble parfois se confondre

avec elle. Et c'est là, sous des latitudes indécises, en de vagues horizons, à d'étranges et indéfinissables clartés, que se font les plus merveilleuses rencontres de la vie morale.

Rien de plus dangereux, de plus haïssable en politique que les mots vagues. Les mots vagues font les hommes fanatiques; les formules obscures égarent et exaltent les esprits; le malentendu ensanglante le monde.

A propos des *coches*, Montaigne ne parle que de Jules-César. Ainsi, dans la vie, les belles imaginations traversent les vulgarités pour arriver à la grandeur.

Il y a un temps du verbe dont on devrait ne pas tant multiplier l'emploi dans le commun discours, c'est l'imparfait du conditionnel. A quoi servent, je vous prie, sinon à fatiguer l'oreille et la conscience, ces perpétuels : *j'aurais dû prévoir*, *vous auriez dû faire*, etc.? Les esprits fermes ne s'accommodent guère de ces conjugaisons de regrets inutiles.

La différence que l'on remarque entre la manière de causer des Allemands et celle des Français tient principalement à ceci : l'Allemand part de la supposition que vous ignorez la matière qui fait le sujet de l'entretien ; il croit devoir vous en instruire consciencieusement

pour provoquer vos objections et les combattre avec loyauté. Le Français, au contraire, sans trop se soucier du fond des choses, n'est occupé qu'à vous éblouir par une improvisation brillante, et vous quitte le plus souvent sans avoir pris connaissance de votre opinion. D'un côté, pédantisme et longueur; de l'autre, verve superficielle et frivole.

Il y a des gens qui, avec peu de paroles, donnent beaucoup à penser; d'autres qui, avec beaucoup de mots, éveillent peu d'idées. Ils ressemblent à ces deux aiguilles du cadran, dont l'une va très-vite et ne marque que les secondes, tandis que l'autre, plus lente en sa marche, désigne les heures.

La conversation de Lorenzo est étrange. Je la compare aux promenades que je faisais jadis à Venise. Rien de grave, de triste même comme la gondole; rien n'est plus semblable à un cercueil; et pourtant on s'y trouve bien, on s'y sent à l'aise. Ce mouvement rapide, insensible, cadencé; toutes ces grandes choses qu'on entrevoit, furtives et mystérieuses, palais, églises, Rialto, campaniles; ces majestueux échos du passé qu'on éveille à demi; parfois même, à quelque balcon, une fleur solitaire, mélancolique et comme étonnée de se trouver là; le cri poétique et rauque du gondolier; un peu de ciel, beaucoup d'eau, et surtout le silence qui enveloppe et ennoblit encore toute noble tristesse, voilà ce qui me charmait, ce qui m'attachait à ces promenades sans issue. Quelque chose d'analogue retient mon esprit à ces entretiens sans but.

Un esprit aimable est celui qui n'est affirmatif que dans la mesure strictement nécessaire.

Il est des paroles qui montent comme la flamme; d'autres qui tombent comme la pluie.

Il y a une certaine façon de dire les choses qui n'est pas précisément la correction grammaticale, qui n'est pas non plus l'art proprement dit, mais qui tient de l'une et de l'autre. C'est un je ne sais quoi qu'on ne peut ni définir ni enseigner, qui se prend, sans qu'on s'en

doute, dans le commerce intime des grands écrivains; c'est ce qu'on pourrait appeler *le bon air* de la littérature.

Je ne conseillerais à personne d'écrire beaucoup, car j'estime qu'on ne saurait le faire sans se répéter ou se contredire.

Il est souvent fort peu raisonnable d'avoir trop tôt ou trop complétement raison.

Un grand esprit sans amour est un phénomène qui nous surprend et nous attriste. On dirait une de ces nuits d'été

au Septentrion que l'on appelle *nuits d'acier*, dont la clarté morne fatigue l'œil et oppresse en quelque sorte la pensée.

De toutes les douleurs qui torturent l'âme humaine, il n'en est guère de plus cruelle que le doute. L'Homme-Dieu le savait bien, aussi l'a-t-il réservée pour son heure suprême. Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné? C'est le dernier cri de son humanité mourante. C'est la convulsion dernière de sa divine agonie.

Quand un esprit vigoureux est assailli par le doute, il le saisit, le terrasse, le

charge sur ses épaules, et continue de marcher en le portant avec lui.

La foi n'est bien souvent qu'une illusion du cœur, plus souvent encore une révolte de l'imagination contre la raison. « *Taisez-vous, raison superbe!* » s'écrie Bossuet, et s'écrieront avec lui tous les hommes fermement résolus à embrasser les croyances surnaturelles dans leur rigueur. Espérer est plus humain. L'espérance qui n'est, après tout, qu'une foi mêlée d'un peu de doute, ainsi qu'il convient à une créature finie, loin de combattre la raison, en est pour ainsi dire le couronnement. La raison, qui défend de croire aveuglément, conseille d'espérer; et cela suffit bien à une vie où rien n'est absolu, pas même la douleur.

Malebranche est un aigle enfermé dans le temple. Son inquiet instinct cherche l'air libre et la lumière éthérée des cieux. Il frappe à coups pressés, de ses vastes ailes, les voûtes sombres et immobiles du sanctuaire.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION.

La science, d'accord avec l'expérience, nous montre l'homme indéfiniment modifiable, susceptible de grands perfectionnements et de profonde dégénérescence. Il en résulte, pour la famille et pour la société, un devoir impérieux qui est en même temps un intérêt suprême : le devoir de l'éducation. On peut définir l'éducation : le développement le plus harmonieux possible de la vie commune à l'espèce, et de cette

énergie particulière qui constitue l'individu. Une éducation rationnelle ne perd point de vue ce double but. Elle tend tout à la fois à développer dans l'homme ce qui le rend semblable à tous les hommes, et ce qui l'en différencie. Suivant les indications de la nature, elle cultive l'espèce et soigne l'individu. Elle cherche l'unité dans la variété, et la liberté dans l'harmonie. C'est pour avoir exclusivement considéré l'individu ou l'espèce, et pour s'être ainsi éloignés de la nature où tous les phénomènes sont à la fois individuels et relatifs, que les systèmes d'éducation essayés jusqu'à nos jours n'ont aidé que très-imparfaitement, et souvent même ont entravé le cours régulier du génie humain.

L'enfant appartient-il à la famille ou à l'État? L'enfant n'appartient qu'à Dieu. La notion de possession ne s'applique point à une créature libre. Votre autorité momentanée et conditionnelle n'est qu'un devoir et non un droit. Vous êtes des guides et non des maîtres.

L'État ne songe qu'à former des *sujets*. La famille est inhabile à préparer des *citoyens*. L'un et l'autre n'ont encore aucun plan sérieux d'éducation pour la femme, c'est-à-dire pour toute une moitié de l'espèce humaine.

Il faut, pour qu'une société parvienne à toute la perfection dont elle est ca-

pable, que l'éducation y soit universelle. Il faut qu'un vaste système, prenant pour point de départ l'égalité, porte, par une sorte d'élection perpétuelle, les intelligences d'élite aux premiers rangs, et distribue aux autres, à chacune selon la culture dont elle s'est montrée susceptible, une part proportionnée du grand travail national.

Hegel a dit avec cet orgueil candide qui habite les grands esprits : *Je sais à peu près toutes choses, et je crois que tout le monde pourrait et devrait savoir toutes choses.* A l'aide de nos méthodes et de nos disciplines, il serait aisé, en effet, à l'éducation moderne de réaliser pour tous les hommes de loisir le souhait du penseur germanique. Jusqu'à ce

qu'il en soit ainsi, jusqu'à ce que chacun soit mis en possession de la somme de connaissances dont se nourrit aujourd'hui le génie de l'humanité, les études spéciales ne pousseront point de racines; les sciences ne seront qu'un produit artificiel du cerveau qui ne participera point à la vie universelle; et l'on verra subsister, au grand dommage de l'un comme de l'autre, cette différence notable que l'on remarque si fréquemment aujourd'hui entre un savant et un homme.

L'homme s'occupe avec intelligence et amour du perfectionnement des espèces inférieures, mais il semble qu'une sorte de spiritualisme aveugle et outré lui défende de songer à l'amélioration

de sa propre espèce. Et pourtant, plus il traite son âme en souveraine, plus il doit vouloir qu'elle habite un lieu splendide. Le corps humain est bien loin de répondre à l'idée qu'on se fait d'une résidence royale.

La nature a si manifestement voulu le développement des forces physiques avant le développement des forces mentales, qu'une éducation *naturelle*, dans la plus parfaite acception du mot, ne serait, pendant les dix ou douze premières années de la vie, qu'une hygiène pédagogique.

Un médecin célèbre me dit un jour, en parlant sans vergogne le langage de sa profession : « Je vois que dans la plupart des cas on bat les enfants qu'il faudrait seulement purger. » Je voudrais que ces mots devinssent l'épigraphe d'un traité d'hygiène pédagogique.

Dans l'enfant, la nature sommeille et fait un beau rêve. Cruels ! vous l'éveillez en sursaut, avant l'heure. Qu'y a-t-il donc de si pressé ? Craignez-vous que le temps lui manque pour souffrir ?

Vous respectez la vieillesse, c'est bien ; mais respectez donc aussi l'en-

fance ; respectez dans cette âme, à peine émanée du sein de la nature, l'image de Dieu que l'haleine corrompue de la société n'a point ternie encore ; respectez les desseins providentiels qui reposent dans ce berceau. Cet enfant sera peut-être Descartes, Washington, Michel-Ange ; et s'il n'est rien de tout cela, n'est-il pas déjà pour vous le souvenir vivant des ravissements de l'amour, le gage et comme le sourire de votre immortalité ?

Tout votre orgueil se fonde sur la liberté qui paraît en caractères irréfragables dans la race humaine, et pourtant, dans vos systèmes d'éducation, la chose à laquelle vous songez le moins, ou plutôt que vous combattez à outrance, c'est la faculté de librement penser et

vouloir. Vous ne cultivez que deux facultés serviles de l'homme : la mémoire et l'obéissance. Un élève accompli, selon votre pédagogie, est celui dont le cerveau retient tout ce que l'on y met, et dont le caractère subit tout ce qu'on lui impose. Aussi, malgré les constitutions et les codes, qui proclament nos libertés politiques et civiles, sommes-nous en réalité un peuple serf, humblement discipliné à croire la parole écrite, à nous incliner devant l'autorité établie. Observer, penser, vouloir, être enfin par nous-mêmes, en vertu de notre propre force, voilà ce que nous n'apprenons point, ou ce que nous apprenons trop tard.

Inciter à librement vouloir ce qu'il est nécessaire, juste ou utile qu'on fasse,

c'est tout le secret d'une éducation rationnelle.

Sachez convaincre ou persuader, sinon ne vous mêlez ni d'élever, ni de gouverner les hommes.

Penser et vouloir, c'est là tout l'homme. Que faites-vous en interdisant pendant dix années au moins à l'enfant toute pensée, toute volonté propre? Vous le déshabituez de vivre.

Cette méconnaissance des lois naturelles qui nous cause d'incalculables

souffrances durant tout le cours de notre vie, nous la suçons, pour ainsi dire, avec le lait de nos nourrices, et nos systèmes d'éducation prennent à tâche de la perpétuer. Quel contre-sens n'est-ce pas, en effet, de retenir l'enfant comme nous le faisons, au sein des villes, dans un milieu où tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, et jusqu'à l'air qu'il respire, est factice! Quelle cruauté d'astreindre ces êtres où la vie surabonde, ces imaginations vives et mobiles, à une existence sédentaire, monotone, à une science morte qu'ils prennent en haine ou en dégoût! Leur santé s'altère, leur esprit se rebute, leur corps et leur âme s'étiolent; et quand l'éducation sociale s'achève, l'harmonie naturelle est à jamais détruite. S'il arrive un jour qu'une organisation exquise en retrouve le sentiment, ce n'est plus qu'en un regret tardif, douloureux, inutile.

Vous voulez supprimer les bagnes; c'est très-philanthropique; mais, de grâce, étendez le bienfait, et supprimez ces travaux forcés auxquels vous condamnez l'enfance.

En contraignant ces jeunes êtres, comme vous le faites, à recevoir plus de nourriture qu'il ne leur en faudrait, en les bourrant de connaissances indigestes, vous faites des esprits obèses, des cerveaux obstrués, où la vie ne circule plus.

On inflige sans s'en douter à l'enfant qu'on élève dans la famille un odieux supplice : celui de vivre perpétuellement avec des êtres d'un autre âge. La nature veut que l'homme vive en société de ses contemporains. Quelle tristesse n'envahirait pas notre âme si nous étions condamnés à la compagnie exclusive de vieillards voisins de la caducité! L'enfant souffre, par notre continuelle présence, des peines analogues.

Nous avons tous l'orgueil insensé de vouloir sembler parfaits à nos enfants. Nous nous enveloppons d'un nuage, pensant ainsi nous rendre plus divins à leurs yeux. Nous nous trompons grossièrement. Les enfants ont une vue perçante, un sens moral impitoyable qui

leur fait mépriser par-dessus toutes choses la dissimulation. Ils auraient pu respecter, chérir même nos défauts avoués; ils prennent en haine et en dédain nos vertus hypocrites.

Nous savons bien ce que nos enfants nous doivent, mais pensons-nous à ce que nous leur devons? Si nous sommes la sécurité de leur existence, ils sont la grâce de la nôtre. La nature a doué leurs attitudes, leurs gestes, leurs sourires, d'un charme mystérieux, involontaire, qui paye et au delà tous nos soins. Nous exigeons trop d'eux en demandant davantage, et quand nous les nommons ingrats, nous risquons fort de l'être nous-mêmes.

Bien des hommes ne s'aperçoivent pas que, pendant qu'ils croient élever leur enfant, leur enfant les élève. J'ai vu de ces éducations à rebours qui, bien qu'un peu tardives, avaient porté d'excellents fruits.

On ne sait pas combien, dans l'âme d'un enfant, l'instinct de la justice est clairvoyant et inflexible, même alors qu'il est personnellement intéressé. L'enfant souffre bien davantage de votre amour excessif, partial, aveugle, qu'il ne souffrirait de votre sévérité, si rude qu'elle fût, pourvu qu'elle se montrât équitable.

Quand nous avons fait une éducation que nous jugeons accomplie, nous oublions une chose : de rendre grâces à ces éducateurs muets qui ont élevé notre enfant avec nous : le printemps et ses brises embaumées, le vent d'hiver, ses neiges et ses frimas, l'été brûlant et le mélancolique automne : les caresses et les rigueurs, les colères et les sourires de l'*Alma parens*.

Si les hommes se rendent mutuellement la vie si amère dans notre civilisation compliquée, c'est bien moins par méchanceté innée, comme le pensent plusieurs, que par une sollicitude inintelligente qui veut pour autrui ce qu'elle aurait voulu pour soi. Tel père ambitieux croit, de la meilleure foi du monde,

assurer le bonheur de son fils, timide et rêveur, en le poussant dans une carrière brillante, au forum, à l'armée. Tel autre, au contraire, ayant oublié sa jeunesse, retient au foyer les ardentes curiosités de son enfant et lui impose une félicité domestique pour laquelle celui-ci ne se sent nul attrait. Une femme exempte de passions donne pour époux à sa fille, ardente et sensible, un riche vieillard. Un notaire imagine faire merveille en assurant à son fils, né artiste, la survivance de sa charge. Tous, nous sommes si épris de nous-mêmes que nous voulons nous continuer, nous reproduire identiquement dans ceux qui nous survivent. Il en résulte que presque toutes les vocations sont refoulées, toutes les destinées faussées. Que ne regardons-nous la nature? Elle nous montre les harmonies infinies produites par l'infinie diversité. Apprenons d'elle à aimer tous

les modes, toutes les formes de l'existence. Respectons, protégeons les individualités. Cet ordre que nous poursuivons dans la similitude n'est qu'une monstruosité contraire aux vues providentielles. De stériles et inguérissables souffrances sont le châtiment mérité d'une si aveugle sagesse.

A peine croit-on avoir fini d'apprendre à vivre qu'il faut commencer d'apprendre à mourir. Point de repos, point de jour férié, dans cette rude école : la destinée humaine.

Athènes, c'est la jeune mère, au sein fécond, dont le lait pur, abondant et

doux, a nourri notre enfance. Jérusalem, c'est la femme étrangère, prévoyante, expérimentée, qui, pour nous rendre forts, vient sevrer nos instincts et frotter d'un fiel amer le sein trop longtemps cherché de notre belle nourrice.

SECONDE PARTIE.

—

CHAPITRE VIII.

DU TEMPS PRÉSENT.

Le XIXe siècle est en proie aux plus étonnants contrastes que le tableau de l'histoire ait peut-être jamais offerts à l'œil du philosophe. Jamais l'esprit humain n'avait touché d'aussi près l'extrême grandeur et l'extrême misère; jamais la société n'avait paru livrée à un génie plus puissant tout ensemble et

plus contraire à lui-même; jamais elle n'avait aspiré au bonheur en des angoisses plus douloureuses. Tout est contre tout. Dans le même temps que les religions, les races et les peuples se ruent l'un contre l'autre comme en espoir de s'entre-détruire, la science atteste l'unité du genre humain; l'industrie lui aplanit les voies de la paix sur toute la surface du globe, et va porter sur un léger fil, à travers les airs et les vagues en courroux, la parole humaine. Tandis que la proscription, l'exil, la captivité, la faim désolent les cités et les familles; que la maison, la terre, l'État, à tout coup changent de maître; que partout le hasard sert la tyrannie, la conscience du droit s'affermit; l'idée de la liberté s'épure; la permanence des lois se manifeste; et les âmes, pénétrées d'une force nouvelle, rejetant le triste dogme de l'éternelle

damnation, embrassent avec amour la certitude du progrès indéfini vers un Dieu sans colère et sans vengeance.

Cependant une attente générale tient le monde en suspens. Des présages, des miracles, des prophéties, des martyres, annoncent aux uns la rédemption, aux autres le châtiment du siècle. Le merveilleux ressaisit l'empire que l'on croyait acquis à la raison. Le ciel et l'enfer se rouvrent; ils remettent sur pied leurs légions longtemps désarmées. Satan reprend son rôle et défie Dieu. Faisons silence; soyons attentifs; le rideau d'une divine comédie se lève.

Les mœurs modernes ont perdu cette dignité simple qui caractérisait les mœurs antiques. Ce qui nous frappe surtout à la lecture des anciens, c'est l'accord des

croyances, des institutions et des coutumes, d'où naissaient pour l'homme une liberté d'âme parfaite, une sorte de familiarité avec la grandeur, dont Bossuet, seul peut-être chez nous, a, par un art suprême, retrouvé le secret dans ses œuvres. Moins heureux aujourd'hui, nous vivons dans la contradiction. A des institutions profondément religieuses, sorties des entrailles mêmes d'une société encore voisine de la nature, nous avons substitué des établissements politiques conventionnels qui gouvernent la vie extérieure, mais ne régissent point la conscience; ils soumettent le *corps* social, mais ils n'en soumettent point l'*âme*. Aussi voyons-nous en tous lieux un divorce complet entre la raison et la coutume, entre la loi et le préjugé, qui nous inquiète et nous pousse en mille inconséquences ridicules.

Quel long espace de temps un homme, une institution, un peuple peuvent encore continuer d'*exister* après qu'ils ont cessé de *vivre !*

Dogme chrétien, philosophie éclectique, science athée. Pauvre société tiraillée en tous sens ! Que je te plains, pauvre écartelée !

Par suite de ces tiraillements et de ces contradictions, les deux plus constants besoins de l'âme humaine, le recueillement et l'activité, restent aujourd'hui en

souffrance. La discorde est au foyer, la torpeur au forum. L'homme va de l'un a l'autre, pressé par l'inquiétude, ramené par le découragement, et, vainement agité, il meurt sans avoir eu un seul jour le sentiment énergique ou paisible de la vie.

Un des signes les plus frappants de ce malaise dont souffre la société, c'est qu'on ne voit plus briller qu'un instant sur les visages le pur éclat de la jeunesse. Bien avant l'âge les fronts se plissent, les tempes se dénudent, les joues se creusent. D'où vient cela? Hélas! c'est que chacun se fatigue à se fuir soi-même et cherche, dans l'ivresse des sens ou dans l'ivresse de la pensée, l'oubli d'un temps qui a tant promis et si peu donné.

L'ivresse de la vanité surtout est portée au comble. Combien de jeunes gens, parmi nous, se sont interrogés à la veille de leur entrée dans le monde pour savoir s'ils y seraient don Juan ou Faust, Pitt ou Napoléon Bonaparte? J'en connais qui, embarrassés du choix, se sont dit qu'ils seraient dieux, et l'ont essayé.

Les anciens ne connaissaient point ces vanités haletantes. Ils étaient orgueilleux parce qu'ils se sentaient forts, persévérants parce qu'ils marchaient dans une route bien tracée vers un but bien défini. Aujourd'hui l'esprit du passé a perdu ses voies et l'esprit de l'avenir n'a point encore trouvé les siennes.

Utopistes et conservateurs : présomption et impuissance. Tout notre débat social peut se résumer d'un trait : un jeune aveugle qui veut entraîner à sa suite un vieux podagre.

La discorde est partout, la guerre véritable n'éclate nulle part. L'égoïsme matérialiste qui asservit nos cœurs les rend également impuissants pour l'amour et pour la haine.

L'antiquité nous donne un symbole merveilleux de ce temps-ci : Vénus et Mars captifs dans les réseaux de Vulcain. La beauté et l'héroïsme pris aux filets de l'industrie.

J'entends se plaindre et dire en accusant le temps présent : « Tout s'abaisse, tout s'alanguit, tout meurt. » Je regarde, je prête l'oreille, j'écoute les battements de mon cœur et je réponds : « Tout s'élève, tout se transforme, tout se vivifie. » Qui donc a raison? Qui se trompe? La parole profonde d'un grand écrivain va nous mettre d'accord : « En ce temps-là, écrit Chateaubriand, il y avait beaucoup de mort parce qu'il y avait beaucoup de vie. »

CHAPITRE IX.

DES ARTS ET DES LETTRES.

La tendance presque exclusivement critique de l'esprit moderne l'éloigne de plus en plus de cette harmonie dans les institutions et dans les mœurs au sein de laquelle fleurissent les arts. L'esprit de critique, d'analyse ou de division, ce qui est tout un, détruit dans les âmes le sentiment de la perpétuité en dehors duquel le génie plastique ne peut prendre son plein essor. Il faut qu'un peuple n'ait aucun doute sur la

durée des formes religieuses pour élever des temples où la divinité réside. Il faut qu'il croie à la stabilité des institutions pour bâtir des palais et des maisons de ville dans des proportions monumentales. Comment érigerait-il des statues grandioses à des hommes qu'il n'est pas sûr d'honorer demain? Les architectes, les statuaires, les peintres, Ictinus, Phidias, Apelles eux-mêmes, ne sauraient avoir au milieu de nous cette sécurité fière, cette confiance d'immortalité, qui seules impriment à la pensée et à la main ces jets hardis où se marque le génie.

Le mouvement est le caractère essentiel de la société moderne. C'est par les arts du mouvement qu'elle trouvera son expression La musique et l'art

oratoire sont appelés, par la force des choses, à la prééminence sur les arts plastiques jusqu'au jour où les conditions nouvelles de l'état nouveau étant acceptées par la conscience publique, un ordre véritable rendra aux esprits le sentiment de la permanence et l'amour de la stabilité.

Autant l'architecture, dans sa géométrique et solide immobilité, est peu apte à exprimer le vague caractère d'une société où tout se transforme, autant la musique, cet art mystérieux qui rend surtout les aspirations du cœur, et, si l'on peut parler ainsi, les ondulations de la pensée, me semble propre à satisfaire les besoins indécis de nos âmes troublées. Aussi, comme pour se con-

former à son rôle nouveau, la musique a-t-elle conquis des moyens d'expression inconnus aux siècles passés. Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Berlioz, ont remué des masses instrumentales dont les proportions gigantesques eussent effrayé nos pères; et jamais, en aucun temps, aucun virtuose n'a pu produire des effets comparables à ceux qu'ont obtenus de nos jours, secondés par de merveilleux orchestres, la voix de Malibran, l'archet de Paganini et le piano de Liszt.

L'art de la danse semblerait, dans cette conception de la société, devoir jouer parmi nous un rôle considérable; mais il faudrait pour cela que la vigueur et la souplesse du corps humain, la

belle harmonie de ses proportions, profondément altérées par les habitudes de la vie moderne, fussent rétablies par la longue pratique d'une hygiène et d'une esthétique combinées. C'est à la gymnastique de frayer le chemin à l'art de la danse, dont nous ne voyons aujourd'hui que la parodie et la grimace.

L'*art* de la danse, dit-on par habitude; mais n'exigez pas que j'emploie une locution si impropre. La suave harmonie des mouvements humains, exprimant dans ses rhythmes variés les passions fugitives de l'âme, qu'a-t-elle de commun avec cette pédante dislocation des membres, ces pirouettes ridicules, ces poses impossibles, tout ce système d'indécences sans volupté dont

se composent les jouissances chorégraphiques de nos amateurs de ballets?

Je passais hier devant l'hôtel des Invalides, et je contemplais avec respect cette solidité imposante et si bien à sa place, cette simplicité tranquille d'une grandeur sûre d'elle-même, qui ne cherche ni à éblouir ni même à frapper. Versailles, plus vaste et plus superbe, me satisfait moins; on y sent trop la préoccupation de la gloire. Cette contrainte exercée sur une nature aride accuse je ne sais quels instincts tyranniques qui me troublent. Versailles rappelle plutôt une cour splendide qu'un État puissant, à peu près comme Saint-Pierre de Rome représente bien plutôt la papauté que l'Église.

L'habit ne fait pas le moine; espérons qu'il ne fait pas le guerrier, l'homme d'État, le magistrat, le poëte. Quelle pitoyable idée il nous faudrait concevoir de la société où nous vivons, dont l'habit est si absurde et si ridicule, que la peinture est aux expédients et la statuaire aux abois, quand il leur est commandé de reproduire un de nos grands hommes contemporains!

Tout ce qui se fait et se dit aujourd'hui reste à l'état d'ébauche et d'à-peu-près. Qu'en dirait Fénelon, qui se plaignait au siècle de la perfection littéraire des discours *fredonnés* qu'il lui

fallait entendre? Nos plus grands talents ne prennent la peine de rien achever; ils *fredonnent*, pour ainsi dire, leur pensée. Et si j'osais étendre l'expression, au risque qu'on la trouvât fort impertinente, je dirais que nos hommes d'État fredonnent leur politique, et que nos plus hommes de bien ne font que fredonner leur vertu. A tout il manque la suite, le rhythme, la mesure.

En commençant ses expériences, Lavoisier s'étant aperçu que sa vue ne possédait pas la sensibilité et la force suffisantes pour apprécier les divers degrés d'intensité de la flamme, s'enferma pendant six semaines dans une chambre tendue de noir où régnait une obscurité complète. Combien d'esprits, dans

les temps modernes, affaiblis par un trop grand éparpillement d'idées, auraient besoin de recourir à un pareil remède! S'abstenir et se concentrer, c'est le conseil à donner aujourd'hui à celui qui voudra conquérir une grande force de vue morale.

Les écrivains de ce temps-ci qui ont prétendu à la nouveauté ont impudemment volé Fourier et Saint-Simon. Mais, pareils à ces voleurs qui deviennent assassins de peur que leur victime ne les accuse, ils ont renié la doctrine, après l'avoir pillée.

Un rêveur de nos jours a écrit six volumes d'un beau style pour nous in-

troduire dans une vague cité philosophique qu'il a nommée la *ville des expiations*. Une femme d'esprit demandait quand donc il bâtirait la *ville des explications?* Mais la mort l'a surpris à soixante-dix ans, avant qu'il ait songé à en poser la première pierre.

M. X..., dites-vous, est un chef d'école? Aucunement; c'est un chef d'atelier. Ce qu'il nous donne pour une doctrine n'est tout au plus qu'une industrie philosophique.

De toutes les espérances de 1830, l'une des plus complétement avortées,

ç'a été l'espérance d'une révolution dans l'art dramatique. Un jeune essaim de poëtes crut de très-bonne foi, et fit croire pendant quelque temps au public, que Shakespeare n'était sublime que parce qu'il était souvent grotesque, et qu'à tout coup le machiniste transportait les personnages de ses drames d'un palais dans un désert, d'une prison dans un jardin. Les chefs de la nouvelle école pensèrent devoir, en de longues préfaces, démontrer la beauté du laid, son utilité, sa nécessité. Ils surprirent le goût public par un mélange assez nouveau, il est vrai, de vulgarités et de rodomontades; ils prêtèrent à leurs héros un langage d'une bouffonnerie si solennelle, que les spectateurs, ne sachant s'ils devaient pleurer ou rire, se hâtaient de battre des mains, afin de se tirer d'embarras. La vogue dura peu; ce fut l'éclat d'un feu d'artifice : beaucoup de bruit

et de fumée, puis un échafaudage informe que l'on démolit le lendemain.

Le lendemain, en effet, une belle jeune fille de la race d'Israël ramenait au Théâtre-Français *Athalie* et *Camille;* et le public applaudissait de rechef, ne se souvenant déjà plus qu'on lui avait prouvé la veille que Corneille et Racine étaient de pauvres poëtes.

Le bourgeois se soucie peu, au fond, d'école classique ou romantique. Il n'a pas plus d'affinités avec *Oreste* ou *Britannicus* qu'avec *Hamlet* ou le *comte d'Egmont*. Ce qui lui plaît, le ravit, l'enchante, ce sont les luttes de la sagesse domestique contre les passions enthousiastes; c'est le triomphe de la prudence sur l'audace. Au cinquième

acte, une position acquise, une place obtenue, une fortune faite, un mariage sortable, sont choses qui dilatent son cœur. Il rentre à la maison satisfait, il jette un coup d'œil sur ses registres : le commerce va bien, la paix fleurit, l'industrie prospère ; il va faire les plus heureux songes.

La bourgeoisie a son aristocratie : jeunesse turbulente et blasée, hanteuse de bourse et de coulisses, qui veut des sensations vives et des plaisirs faciles. A celle-là, il faut une littérature plus tapageuse ; il faut pour attirer ses regards des couleurs tranchées, des formes bizarres, une langue hurlante et glapissante ; il faut à tout coup l'imprévu, l'inexplicable, l'impossible ; il faut enfin aller tout au rebours de la nature. La recette est aisée. On invente le ro-

man-feuilleton, et les lettres françaises reçoivent une atteinte mortelle.

Qu'ils sont merveilleux, qu'ils sont éblouissants, ces aristocrates de plume, ces marquis, ces princes du journalisme! Montmorency, La Trémoille, Duras, venez voir, venez apprendre ce que c'est qu'un gentilhomme. Insolents comme des laquais, familiers comme des moineaux, charlatans, rodomonts, tapisseurs sur rue, ces chevaliers de la piaffe, drapés d'écarlate, se pavanent sur leurs coursiers empanachés, dans leurs carrosses plaqués d'armoiries, escortés de chasseurs, de nègres, de nains, d'odalisques. Cherchant, hier, à pied, dans la crotte, un dîner incertain, un gîte precaire, ils ne sauraient aujourd'hui dîner

que d'ortolans, habiter que palais et villas splendides. Comme ils méprisent la vertu indigente! comme ils dédaignent le génie resté pauvre! La décence du langage, la probité des mœurs, quelles misères à leurs yeux! La conscience! comme ce mot suranné les fait sourire! Et comme ils s'entendent entre eux pour écarter, écraser de leur superbe le talent honnête qui croit encore à l'étude, au travail, à l'équité des jugements publics! Comme on le vole impunément dans l'ombre où on le repousse! comme on partage ses dépouilles! Mais, hélas! ô caprice, ô vanité, ô néant! voici déjà que le public s'ennuie. Il bâille au récit de ces *Cagliostro*, aux aventures de ces *Fils du Diable*. Palais, carrosses, festins, nègres et odalisques, je vous vois disparaître en un clin d'œil. Don Juan, don Juan! prends garde à M. Dimanche.

Il semble qu'on ne puisse plus aujourd'hui trouver l'originalité que dans l'extravagance ; encore l'extravagance même est-elle devenue banale et comme taillée sur certains patrons à la mode. On dirait de ces travestissements qui se louent à tant par heure pour le bal masqué, et qui reviennent invariablement les mêmes : pierrots, arlequins, débardeurs, passant de l'un à l'autre dans ce carnaval des lettres.

Ce qui manque surtout à l'art moderne, c'est l'ampleur et la simplicité. L'art, comme la vie moderne, multiplie le détail et se rétrécit, s'appauvrit, dans

cette richesse mensongère. N'attendez point d'un bavard qu'il touche jamais à l'éloquence.

Il existe des femmes qui, par un fol amour de la parure et du luxe, vendent leur honneur et leur liberté. On leur a donné le nom de femmes entretenues. A la lecture de quelques écrivains surchargés d'ornements étrangers, et dont l'indigence naturelle se cache mal sous un faste d'emprunt, je serais tenté de dire qu'il y a aussi des *styles entretenus*.

Il y a l'art serf et l'art libre ; l'artiste subalterne qui s'asservit à la nature, et l'artiste, si bien nommé *maître*, qui la

possède. Pour l'un, le but suprême est de copier une forme ; pour l'autre, c'est de faire obéir la forme à sa pensée.

Nous jugeons que l'œuvre du peintre X.... est belle. Un frémissement involontaire nous révèle que la beauté respire dans l'œuvre de Raphaël.

La critique aujourd'hui dispute très-doctement sur le *réel* et l'*idéal*. J'aurais cru que la Vénus de Milo et la Madone *à la chaise* avaient, sans tant parler, résolu le problème.

Idéaliser, ce n'est point, comme certaines gens le comprennent, *embellir* la nature. Comment l'homme mortel et borné embellirait-il la nature infinie, impérissable ? Idéaliser, c'est choisir dans la reproduction de la forme, entre ce qui est survenu fortuitement et ce qui était voulu, prémédité dans le dessein providentiel. C'est discerner l'œuvre éternelle de Dieu de l'œuvre accidentelle de l'homme.

Un portrait qui satisfait la famille et les serviteurs, une ressemblance qui fait japper d'aise le chien du logis, voilà l'art inférieur, l'idéal du vulgaire. Que ce portrait soit de la main de Titien, qu'il reproduise les traits de l'Arioste, par exemple, la famille sera probablement

mécontente, le chien ne jappera point ; mais, trois siècles après, Byron dira en le contemplant : « *C'est la poésie du portrait et le portrait de la poésie.* »

La mémoire est poëte en ce sens qu'elle laisse tomber le détail, pour ne conserver que les grandes masses. Elle fait le travail de l'artiste quand il *idéalise* son modèle en ne reproduisant que les lignes simples et caractéristiques. De là cette locution proverbiale : que les choses *s'embellissent* dans le souvenir.

C'est une erreur déplorable de la pensée humaine de considérer la vérité

sévère de la science comme incompatible avec la beauté des fictions poétiques. Pour ma part, je suis convaincu que les poëtes trouveront dans les connaissances positives tout un rajeunissement de l'art, un éclat plus pur, un charme plus viril. Croit-on, par exemple, qu'il y ait moins de ravissement pour l'imagination à se représenter la plénitude éthérée, animée par des orbes lumineux qui naissent, grandissent, décroissent et meurent, qu'à voir le ciel sous la figure d'une voûte immobile parsemée de clous d'or? N'avons-nous pas tous été pénétrés de l'émotion la plus vive à la lecture d'une pathétique histoire du cœur, nommée d'un nom scientifique, et rattachée, dans tous ses développements, à l'inflexible rigueur d'une loi naturelle[1]? Quelle étroitesse de conception de ne pas juger

1. Les affinités électives.

poétique la claire vue de ces forces qui s'attirent, se repoussent, se combinent dans l'immense diversité de la forme, et de s'opiniâtrer, au delà du temps où elle était commandée par l'ignorance, à cette poésie enfantine qui ne sait reproduire que le mensonge des choses?

Je crois qu'on peut considérer comme épuisées, ou peu s'en faut, ces conceptions théogoniques qui dominaient l'art chez les peuples anciens, et dont l'art moderne, jusqu'à nos jours, n'a cessé de s'inspirer. A mesure que la science projette ses clartés sur les secrets de la vie, le merveilleux perd son prestige, le mythe, le symbole et l'allégorie s'évanouissent. Le *surnaturel*, comme on disait naguère, nous trouve incrédules, et

nous laisse insensibles. Mais, en revanche, la grandeur même de la vie humaine, ses relations avec l'universalité des choses, mieux comprises, offrent au poëte des phénomènes nouveaux, des harmonies et des images plus vraies tout ensemble et plus sublimes.

L'esprit purément gaulois, si sagace à pénétrer le cœur humain, n'a presque point d'affinité avec la nature. Voyez, par exemple, ce qu'inspire à Montaigne la vue de la campagne de Rome. *L'aspect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fondasses, incapables d'y recevoir nulle conduite de gens de guerre en ordonnance. Le terrain nu, sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout autour et plus*

de dix milles à la ronde; et quasi tout de cette sorte fort peu peuplé de maisons. Qu'on se représente le même tableau tracé par l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, ou par le grand écrivain auquel nous devons les *Affaires de Rome!* L'élément panthéiste des races germaniques s'est infiltré peu à peu dans cette noble famille intellectuelle qui remonte à Jean-Jacques, à Bernardin de Saint-Pierre, et se continue par Chateaubriand, Senancour, George Sand et Lamartine.

Je ne crois pas qu'aucun poëte, aucun philosophe, ait jamais eu une plus belle conception de la nature et de l'homme que ne l'a eue Gœthe. Jamais aucune

intelligence n'a autant approché Dieu. Et l'on accuse un tel génie de n'avoir point aimé! Reproche ingrat autant qu'absurde. La passion a-t-elle trouvé souvent des accents aussi pathétiques que ceux du jeune Werther? L'amour de l'humanité a-t-il inspiré un plus noble langage que celui de Faust mourant? Mais, sans nous arrêter à des œuvres isolées, contemplons, s'il se peut, l'ensemble de cette œuvre immense, qui est pour l'Allemagne comme une patrie idéale, et pour le XIXe siècle la glorification de ses sentiments et de ses idées. Combien l'amour de la vie universelle, sous toutes ses formes, dans tous ses modes, à tous les moments de ses transformations infinies, y éclate, y rayonne! Il n'est pas un doute de l'esprit humain auquel Gœthe n'ait donné une réponse pacifiante, pas un antagonisme dont il n'ait cherché la concilia-

tion, pas une vulgarité qu'il n'ait ennoblie, pas une révolte qu'il n'ait apaisée en lui montrant toujours le bel ordre des choses et le vaste dessein d'une nature bienfaisante, au sein de laquelle il place l'homme comme un agent libre, actif, joyeux et sympathique. On peut dire de Gœthe qu'il a élevé la bonté à la puissance d'une philosophie, et c'est pour cela, sans doute, que vos petites sensibilités d'aventure, ne pouvant le suivre en ces hauteurs, préfèrent l'accuser d'égoïsme.

« *Monsieur Gœthe, vous êtes un homme*, » dit l'empereur Napoléon, en allant, suivant sa façon brusque, droit à l'auteur de *Faust* qu'on lui présentait à Weimar. Il savait, ce grand remueur d'automates, tout ce que cette parole

renfermait de louanges. Il entrait dans le sentiment du *Coriolan* de Shakespeare, qui, en apostrophant le peuple mutiné, s'écrie avec un indicible dédain, après avoir épuisé toutes les injures : *You fragments!*

Personne ne connaît Gœthe en France. On juge, je devrais peut-être dire on condamne, sur un roman de jeunesse et sur la moitié d'un drame médiocrement traduit, le plus vaste génie des temps modernes. — « Vous voilà bien, diront nos beaux esprits. Ne faudrait-il pas, pour comprendre votre poëte, se donner la peine d'apprendre une langue? que n'écrivait-il en français? Il n'a que ce qu'il mérite, après tout. *Comment est-on Allemand?* » Si ce n'est ce qu'on

dit, c'est du moins ce qu'on pense dans un pays où l'infatuation de l'ignorance atteint des proportions inconnues aux autres peuples.

Dans le style de la plupart des écrivains d'aujourd'hui, le mot *Dieu* recouvre de son ampleur un vide de la pensée. Charlatanisme ou paresse d'esprit. Rappelons-nous, pour résister à la tentation, ce mot de Spinoza : « *La volonté de Dieu, c'est l'asile de l'ignorance.*

C'est un procédé naturel de l'esprit humain pour sauvegarder son amour-

propre de déclarer *divin* tout ce qu'il ne saurait comprendre. M. de Maistre a largement usé de cette méthode en proclamant la guerre la plus divine des choses, et le bourreau le plus divin des êtres.

Les efforts les plus persévérants de nos artistes modernes n'arrivent point jusqu'à un art complétement chrétien. Ils se mettent en route pour Jérusalem et s'arrêtent à Alexandrie.

Les églises du moyen âge, c'étaient les ardents soupirs de la foi de tout un siècle fixés, *informés*, comme dirait la philosophie, par la souveraine magie de

l'art. Les églises que construisent nos convenances administratives me font l'effet de prisons bâties à la prière.

J'entrai l'autre jour à l'église de Saint-Germain des Prés. Mes yeux furent attirés par deux compositions empruntées à la passion du Christ. Je les contemplai longtemps, non sans quelque surprise. Il y avait là un sentiment profond des divines nouveautés de l'Évangile, uni à je ne sais quelle placidité forte qui révélait l'étude de la nature antique. Quand je demandai le nom de l'artiste auquel nous devons les pages harmonieuses de ce christianisme virgilien, ma surprise fit place au respect. J'appris que ce jeune maître, digne d'un temps meilleur, avait su mettre dans

sa vie l'accord que je voyais dans ses peintures, et que cette œuvre touchante qui exhalait comme un parfum de sincérité, c'était la fervente invocation d'une âme chrétienne.

Le vulgaire n'est pas capable d'apprécier une œuvre d'art dans son ensemble et selon les conditions essentielles du beau, qu'il ignore. Il ne sait ce que c'est que *composition*, *proportion*, *développement logique*. L'art si difficile des transitions, le secret des nuances, la préparation des effets, les délicatesses du style, le choix des circonstances et jusqu'à l'habileté des omissions, tout cela échappe à ses perceptions grossières, qu'aucun exercice intellectuel n'a raffinées. Il n'est guère sensible qu'au *choix*

du sujet. C'est par là qu'il est tout d'abord attiré ou repoussé. Puis il se laisse prendre à la déclamation, à l'emphase, à la banalité surtout des sentiments et des paroles dans laquelle il se retrouve lui-même avec délices.

Ceci ne veut pas dire que le vulgaire n'applaudisse très-souvent une œuvre sublime. Mais il y applaudit précisément ce qui ne l'est point. Il la saisit par le côté qui touche à terre. Ce qui le ravit dans Molière, ce sont les coups de bâton de Scapin, et dans Dante, la trompette grossière de *Graffiacane*.

Le vulgaire formant l'immense majorité, c'est lui qui décide en général du premier succès d'une œuvre d'art. Il faut un certain courage au poëte pour savoir attendre le second succès, le seul définitif, parce qu'il se forme peu à peu de l'opinion des intelligences d'élite, opinion isolée d'abord, puis insensiblement communiquée de l'un à l'autre, et définitivement imposée à la multitude, qui, n'ayant jamais de raisons à donner de la sienne, une fois l'impression du moment passée, ne sait plus pourquoi elle a applaudi, et ne défend point ses arrêts arbitraires contre le jugement motivé du petit nombre.

Ce sont bien toujours nos contemporains qui nous jugent en dernier ressort

dans cette postérité reculée à laquelle nous en appelons des injustices du présent ; seulement ce ne sont plus que nos contemporains immortels. Les autres, leurs arrêts, leurs opinions, leurs calomnies, leurs discours et leurs livres, s'ils en ont écrit, et jusqu'aux vers qui ont rongé ces livres, ont disparu dans l'infini silence de l'infinie poussière.

Les artistes et les femmes, ces êtres de sentiment et d'imagination, sont aujourd'hui dans une relation fausse avec la société où tout se fonde sur le calcul. De là un malaise également senti et partagé qui les rapproche.

On flatte les artistes, on flatte les femmes, on les paye surtout, mais on ne les honore point sérieusement. Ce qui manquerait aujourd'hui à Phidias ou à Diotime, s'ils revenaient parmi nous, ce serait l'entretien et la louange de Socrate.

Les romans sont faits pour les cœurs débiles, comme les tableaux de paysage sont faits pour les impotents qui ne sauraient quitter leur chambre. Quelle expression absurde : un sentiment, un événement *romanesques !* — Vous croyez presque avoir dit un sentiment, un événement *impossibles !* — Pauvres gens, vous me faites pitié ! Apprenez donc qu'aucun livre ne révélera jamais la

dixième partie de ce qui s'agite et gronde au fond de l'âme humaine, et que la vie a des contrastes, des complications, des chocs, des violences, des *impossibilités* telles que vos plus audacieux poëtes trembleraient à les reproduire.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse? — Acceptez l'un de ces onctueux romans qu'écrivent, dans l'intérêt de votre salut et de vos plaisirs, nos Tartufes littéraires.

CHAPITRE X.

DE L'ARISTOCRATIE ET DE LA BOURGEOISIE

Après 1830, l'ancienne noblesse a volontairement abdiqué le seul rôle honorable qui lui restât dans nos luttes sociales. En jetant un regard sur son brillant passé, elle y aurait vu son honneur et sa gloire attachés à l'action et au dévouement, à cette protection chevaleresque du plus faible dont elle eut le périlleux privilége au sein d'une société qui s'établissait, s'agrandissait, s'organisait par les armes. Elle aurait

dû comprendre qu'aujourd'hui, dans le combat du juste contre l'injuste, le glaive de la parole remplace l'épée des preux, et que notre civilisation pacifique ne veut plus d'autres conquêtes que celles de l'intelligence. Alors, supérieure encore par les loisirs que lui assurent ses richesses, elle aurait pu disputer, avec un immense avantage, aux fils du peuple, le domaine de la pensée. Nous l'eussions vue s'élancer dans les chaires et dans les tribunes; affronter les dangers des explorations difficiles ; devancer les découvertes de la science et les inventions de l'industrie plébéiennes ; partout au premier rang, se créer enfin, par la puissance d'une volonté forte, une noblesse nouvelle. Hélas ! Où faut-il la chercher? sur le *turf*, au lansquenet, dans les obscures ruelles de nos vulgaires Laïs, dans les antichambres encombrées du roi de la bourgeoisie !

La jeune noblesse, ennuyée de bouder contre la force des choses, s'est mise à voyager, il est vrai, mais dans quel but et de quelle manière? Elle est allée dans les pays qui lui étaient inconnus, à la découverte d'elle-même. Elle a vu avec une satisfaction mêlée d'envie que partout ailleurs qu'en France l'aristocratie gardait sa puissance et son prestige. Elle a fait reconnaître sa parenté légitime avec ces illustres représentants du privilége; puis elle est rentrée dans ses foyers, plus vaine, plus maussade, plus aveugle et plus ridicule qu'elle n'était partie.

Les femmes de l'aristocratie n'ont pas mieux compris que les hommes comment elles pourraient reconquérir l'influence que leur donnèrent si longtemps les mœurs chevaleresques de nos pères, et que les mœurs modernes vont leur enlever sans retour. Elles n'ont point su profiter de cette leçon brève et nette des trois journées. Pareilles aux idoles du psaume, ni leurs yeux ne voient, ni leurs oreilles n'entendent. La moquerie et le persiflage sont les seules armes qu'elles opposent à la société nouvelle, pensant, dans leur naïf dédain, avoir raison de tout par un bon mot ou par une impertinence. Aucune des idées généreuses qui se produisirent dans les premières années de la révolution de juillet ne trouvèrent accès dans leur esprit. Elles ne saisirent de cet ébranlement qui tirait, pour ainsi dire, des entrailles de la société, pour les amener à la surface,

les principes et les hommes nouveaux, que le côté ridicule. La mesquinerie d'une cour sans étiquette, les gaucheries des parvenus, le luxe emprunté des bourgeoises, fixèrent exclusivement leur attention maligne. De tout ce qui se dit et s'écrivit alors, elles ne retinrent que les sarcasmes de *la Mode*. Mais, pendant qu'elles s'amusaient à ces badinages moqueurs, la société marchait, se transformait, leur échappait, et lorsque plusieurs enfin s'en aperçurent, il était trop tard. On parlait une langue qu'elles n'entendaient plus. La baguette magique des enchantements s'était à jamais flétrie dans leurs mains distraites.

La bourgeoise n'a point hérité de ce sceptre des fées. Type respectable et

ennuyeux, assemblage de roides vertus, d'étroites capacités, de lourdes élégances, la bourgeoise, qu'elle soit femme de banquier, de marchand ou de notaire, décèle dans son maintien, sa parure et ses discours, qu'elle n'eut jamais commerce avec les Grâces. Son intelligence comme son corps manque de souplesse; elle ignore l'art délicat de s'insinuer dans les âmes; elle démontre et ne touche point; elle sait commander, mais non de l'accent qui persuade. Sa raison n'a rien d'aimable, sa gaieté n'a rien de sympathique. Près d'elle, on ne rêve jamais, on n'oublie rien; son entretien vous rappelle à tout coup les devoirs inférieurs de l'existence. Dans la rectitude inflexible de ses vues bornées, elle écarte rudement l'idéal, discute l'enthousiasme, ramène les essors du cœur et de la pensée aux prudences mesquines d'une moralité vulgaire.

L'influence de la bourgeoise est considérable au foyer, tant qu'elle y peut retenir; c'est une influence négative qui prévient certains désordres, mais en resserrant le cercle de l'activité. Elle obtient la régularité des habitudes, mais non l'harmonie des facultés. Elle comprime les vertus, étouffe en germe le dévouement, enseigne la monotone sagesse des égoïsmes honnêtes. Mais du jour où son époux ou son fils entre dans la vie publique, il lui échappe; il va chercher ailleurs les délassements de l'esprit et ce charme de l'abandon si bienfaisant après la contention du travail.

De là l'empire d'une classe de femmes qui achèvent de corrompre et d'abaisser nos mœurs. Je veux parler de

celles qui vendent l'amour. Pour plaire à de telles femmes, je me trompe, pour en jouir, que faut-il faire? une seule chose. Elles n'ont à la bouche que le mot de Iago : *make money*. Vous voulez leurs propos grivois qui vous désennuient, leurs reparties effrontées qui réveillent vos esprits engourdis, leurs regards provoquants qui irritent vos sens blasés : *make money*. Vous voulez, pardessus tout, le plaisir vaniteux de les montrer à de pauvres hères qui soupirent à les voir si jolies, si parées, tentation inaccessible à la modicité de leur fortune : *make money*. Jouez à la bourse, trichez au jeu, vendez vos consciences, ruinez vos familles, déshonorez votre nom : que leur importe? *make money*.

Les demoiselles de la bourgeoisie, dès qu'elles ont une dot, ne veulent plus épouser que marquis, comtes, princes ou ducs. Les barons sont dédaignés. Que dire d'une vanité si risible? Les filles nobles sont excusables de ne se vouloir marier qu'avec leurs pairs. Sept ou huit siècles de traditions expliquent et justifient bien des choses. Permis à elles de penser que la noblesse du sang implique la noblesse du caractère ; mais ces filles de bonnetier, d'épicier, sont-elles aussi excusables, dites-moi, d'acheter à prix d'or une couronne de comtesse ?

Ce qui a fait la grandeur de la noblesse, et ce qui doit l'absoudre aux yeux les plus prévenus, c'est la faculté de dévouement qu'elle a exercée en beau-

coup de moments très-importants de notre histoire. Aujourd'hui, cette faculté semble lassée, épuisée en elle. Dans son récent commerce avec le tiers état, elle a pris de lui, non l'ardeur, la persévérance au travail, qui est le dévouement des classes moyennes, mais une certaine prudence égoïste, une sorte de calcul en partie double qui règle la dépense du cœur avec autant d'exactitude et de parcimonie que la dépense de la caisse.

Parmi les causes multiples qui ont amené l'abaissement de la noblesse française, il en est une qui échappe aux politiques, mais que les physiologistes devront signaler : c'est la funeste tradition des mariages sans amour. La nature offensée se venge, par l'abâtar-

dissement des races, de ces unions cupides où ni le cœur, ni les sens même n'ont de part. L'amour est le divin soleil qui vivifie et fait fleurir la plante humaine. L'ombre et le froid qui règnent dans vos maisons, le morne orgueil qui pèse sur vos familles, ne voient pousser que des plantes étiolées.

Une certaine frivolité spirituelle et brillante fut longtemps chez la noblesse française comme la grâce de son héroïsme. Aujourd'hui, cette frivolité surannée n'est plus que le ridicule de son impuissance.

Je me sens singulièrement attristé en voyant la frivolité incurable de la noblesse française après de si cruelles épreuves. On dirait ce papillon échappé aux mains du naturaliste, qui balance dans les airs ses ailes effacées et se remet à voltiger sur les fleurs, emportant avec lui l'aiguille d'acier qui le transperce.

L'esprit aristocratique est éminemment artiste. C'est le sentiment de l'individualité et de la forme, porté à son plus haut degré de puissance, qui donne à la personne, à la famille, à la *maison*, à la race patricienne, cette valeur idéale, et j'oserai dire plastique, qui constitue également la beauté des œuvres de l'art. Cette vivante unité du nom, cette relation hiérarchique si consciencieusement

observée par tous les membres d'une même famille, cette solidarité de l'honneur traditionnel qui embrasse jusqu'au dernier des serviteurs et compose un tout organique, n'est-ce pas l'harmonie des rapports et la diversité dans l'unité cherchée par l'artiste? Cette convention noble et gracieuse dans les manières et dans le langage, qu'est-ce autre chose encore que l'expression idéale de la peinture et de la statuaire? La vie aristocratique est conventionnelle comme la vie de l'art; mais les conventions qu'elle observe sont fondées, ainsi que les lois de l'esthétique, sur la connaissance des conditions les plus nobles de la nature humaine : la simplicité dans la grandeur. L'aristocratie aussi a sa grimace comme l'art. Ce que la *manière* est au style, un parvenu l'est à un gentilhomme.

La propriété territoriale participait en quelque sorte à la condition aristocratique et contribuait à en entretenir le sentiment. Elle perpétuait, à travers les siècles, en vivantes figures, les souvenirs, les espérances, les joies, les peines, toute l'existence idéale d'une famille. Quoi de plus poétique et de plus vraiment humain que ce respect pour l'arbre vénérable planté par le trisaïeul, qui protége de son ombre les jeux des petits enfants, les amours des jeunes époux? Quoi de plus touchant que ce banc vermoulu au pied de la colline, où l'aïeule octogénaire va se réconforter au soleil, et rappeler à sa mémoire un instant réjouie qu'elle y vint le jour de ses noces et qu'elle y reçut un premier baiser? Que d'âmes errantes dans ces vallées paisibles, que d'ombres aimées dans ces bosquets, le long de ces hautes charmilles, vous parlent au passage de

vertu, de gloire, d'amour! Combien ce chœur invisible d'esprits familiers qui planent dans l'air donne à ces scènes rustiques de grandeur et de charme! Quel langage dans le murmure des eaux! Quels accents dans les voix de l'écho mélancolique! Combien ici tout est vivant, solennel et doux! Ne sentez-vous pas combien ce qu'il y a de matériel dans la richesse et d'égoïste dans la possession s'ennoblit, se spiritualise?

Hériter de l'arbre qu'a planté mon aïeul et du champ qu'ensemençait mon père, c'est hériter d'une portion de leur cœur et de leur pensée, c'est continuer leur vie. Hériter de quelques coupons de rentes et de quelques actions de chemins de fer que je revendrai demain,

ce n'est plus qu'accomplir à mon profit une disposition de la loi. Il y a un abîme entre le principe de ces deux héritages; le même abîme existe entre la famille patricienne et la famille bourgeoise.

Le patricien dit *ma maison;* et il attache ainsi, en véritable artiste qu'il est, à une figure sensible, la notion de perpétuité dans la famille. Le bourgeois ne pourra jamais dire *ma maison*, par un motif bien simple : c'est que sa maison ne représente pour lui qu'un placement de fonds momentané, et que, les plus graves ou les plus touchants événements de sa vie s'y fussent-ils accomplis, il la vendra demain à qui lui en offrira un prix considérable. Ni le lit nuptial, ni le berceau du premier-

né, ni la dernière bénédiction maternelle attachée en quelque sorte à ces murailles, ne les sauveront en leur donnant à ses yeux un caractère sacré. Il mettra sans hésiter la cognée au chêne séculaire que planta son aïeul, et supputera avec complaisance le nombre de planches qu'il entassera dans son chantier. L'esprit industriel n'honore point les souvenirs, d'où il résulte quelque chose d'aride dans la vie des classes bourgeoises, dont la femme surtout, cet être sensible et recueilli, ressent l'influence attristante.

Je crois qu'on pourrait expliquer par ce rapport essentiel entre le sentiment aristocratique et le sentiment artistique le penchant des femmes pour les mœurs

patriciennes. La femme est un être de sentiment et d'imagination ; elle ne généralise point ; l'abstraction n'est pas naturelle à son esprit ; l'individu est tout pour elle ; elle ne voit les choses que par images. De là le dissentiment que l'on peut remarquer dans la société nouvelle entre les tendances féminines qui voudraient ramener les traditions aristocratiques, et les tendances masculines qui s'en éloignent avec excès.

On peut dire de la famille bourgeoise qu'elle est très-fortement liée, mais par l'intérêt commun ; la famille aristocratique était surtout liée par la solidarité du point d'honneur. Le principe qui la tenait unie était d'une nature supérieure, ce qui a fait longtemps sa suprématie

légitime et ce qui explique encore en partie le prestige qu'elle conserve.

Le règne de la bourgeoisie ne sera jamais le règne de l'art. Aux yeux du bourgeois, à ces yeux toujours fixés sur le côté matériel des choses, l'art est une inutilité coûteuse. Le génie poétique est superflu comme la grâce, comme l'enthousiasme, comme l'amour. Le bourgeois fera bien faire, à l'occasion, le portrait de sa femme; il ne haïra point de voir à l'exposition du Louvre un cadre destiné à décorer son salon, ou quelque madone de plâtre qu'il se propose d'offrir à l'église de l'arrondissement dont il convoite les suffrages, mais ce ne sera pas sans en avoir longuement débattu le prix avec l'auteur.

Il a besoin, pour jouir d'un tableau ou d'une statue, de pouvoir se dire que c'est là une excellente affaire, que l'artiste est quelque peu sa dupe, et qu'enfin cette valeur mobilière qu'il vient d'acquérir est susceptible de s'accroître avec le temps. S'il achète aujourd'hui le *Penseroso*, il se réjouira demain en apprenant la mort de Michel-Ange.

L'homme *de qualité* avait bien parfois des façons un peu superbes à l'égard de l'artiste, mais pourtant il sentait sa maison illustrée par un hôte de la sorte, et savait comprendre combien il rehaussait l'éclat de son nom en pratiquant noblement une hospitalité dont les largesses lui étaient rendues en œuvres immortelles. Le bourgeois

n'a pas la vue si longue, et méprise souverainement ces êtres sans prévoyance qui ne possèdent rien, ne produisent rien dont on ne puisse se passer, et ne font nulle économie. Il observe avec déplaisir que sa femme et sa fille paraissent charmées de ces bagatelles d'un haut prix; il voudrait les voir s'intéresser davantage à la hausse du trois pour cent, à la baisse de l'emprunt d'Espagne. Il souffre cette infériorité de l'esprit féminin comme il souffre le goût du fard et des dentelles.

Qu'est-ce que l'aristocratie des manières? l'esthétique en action, le sentiment de l'art porté dans les plus petits détails de la vie. Et pourtant nous voyons très-généralement aujourd'hui

la noblesse ne montrer en fait d'art qu'un goût très-équivoque, et les artistes, à leur tour, rester très-étrangers à la pratique des belles manières.

Faut-il opter entre la délicatesse énervée des mœurs aristocratiques et l'énergie sans grâce des mœurs démocratiques? Ma préférence n'est pas douteuse pour ces dernières; mais je voudrais une conciliation, et je crois qu'il appartiendrait aux femmes de la tenter.

Vous me dites que la démocratie n'a pas moins de défauts que l'aristocratie : c'est possible; mais elle retient à mes

yeux une supériorité incontestable. En accomplissant la grande loi du travail, à laquelle la noblesse moderne s'est soustraite, la démocratie est restée en conformité avec les desseins providentiels, et marche seule aujourd'hui dans les voies de la liberté, que partout et toujours l'homme a conquise à la sueur de son front.

Le patriciat s'était fait un Dieu à son image; sa religion était un anthropomorphisme très-nettement accusé dans les formes les plus précises. La démocratie moderne, sans le savoir, incline au panthéisme par cette logique cachée des choses qui fait qu'à force de s'étendre en tous sens elle perd le sentiment de la personnalité. Dans ses concep-

tions, l'État absorbe l'individu, l'humanité absorbe l'État, la nature absorbe Dieu.

L'existence de l'homme moderne s'étend de plus en plus; toutes les barrières s'abaissent devant lui; toutes les limites reculent; il communique avec les pays les plus distants, avec toutes les races, avec tous les âges; il s'associe au mouvement du monde tout entier; il pénètre dans les profondeurs de la nature. N'est-il pas à craindre que, dans cet essor excentrique, il ne perde la force de concentration qui est pour lui une condition d'équilibre moral? N'aura-t-il pas besoin, plus tôt qu'on ne pense, d'être rappelé à lui-même, retenu par quelque chose d'immuable? Son existence, prête à déborder dans

l'universalité des choses, ne devra-t-elle pas rentrer en de certaines limites, s'il ne veut perdre la conscience du *moi*, le sentiment de la personnalité? Sous ce rapport, la propriété, ramenée à ses conditions vraies, organisée selon la justice, exercerait une influence heureuse que semblent trop méconnaître ceux qui, non contents de l'attaquer dans ses abus, la voudraient détruire entièrement. La propriété a une valeur idéale qu'il ne faut pas confondre avec sa valeur matérielle. *La maison*, *la cour et le jardin*, selon la belle conception d'un philosophe allemand, composent le milieu nécessaire au complet développement de la famille, et le développement de la famille, à son tour, est indispensable au plein développement de l'individu. Craignons, par les spéculations trop mathématiques d'une civilisation où les forces semblent vou-

loir se soustraire aux formes, de détruire le charme de la vie. L'existence humaine n'est pas une équation algébrique ; la nature y a mis, comme partout, la grâce ; c'est ce qu'oublie trop aujourd'hui la rigidité de l'esprit démocratique.

CHAPITRE XI.

DU PEUPLE.

On a beaucoup écrit sur le peuple et pour le peuple en ces derniers temps. Ce n'est pas là un hasard, ce n'est point la rencontre fortuite de quelques écrivains en quête de sujets nouveaux. A toutes les époques importantes de la civilisation, il y a eu pour les penseurs et pour les poëtes un thème donné, commandé, on pourrait dire, par une sagesse invisible. Les dieux, les rois, les grands, tout ce qui régnait sur les ima-

ginations, voilà jusqu'à nos jours les sujets habituels de l'art. Les *Romanceros* et les *Niebelungen* ne chantent que les exploits des princes et les amours des chevaliers. Un seul poëme dans le passé a fait exception en donnant au peuple le rôle principal; ce poëme, c'est l'Évangile, livre divin qui devance de dix-huit siècles la pensée humaine. La gloire d'avoir, le premier, rattaché la poésie contemporaine à cette inspiration évangélique revient à Gœthe. Marguerite, la douce, la pieuse Marguerite dont l'ignorance surpasse la science de Faust, dont l'humilité abaisse l'orgueil d'Hélène, Marguerite dont le tout puissant amour justifie le coupable et ravit l'incrédule jusqu'aux sphères radieuses de la vérité éternelle, Marguerite, c'est la fille du peuple. Tous aujourd'hui obéissent, sans le savoir, à cette impulsion secrète du génie moderne. Tous, sans com-

prendre pourquoi, substituent peu à peu dans leurs conceptions le peuple aux dieux, aux rois, aux grands, parce que, selon le dessein providentiel, l'avénement du peuple doit être l'œuvre du XIXe siècle.

Ce qui fait subir à l'homme une altération profonde et vraiment douloureuse, ce n'est pas le spectacle des pouvoirs et des richesses auxquels il ne saurait prétendre ; l'admiration et l'obéissance sont des attributs de sa nature qui ne l'humilient ni ne lui coûtent; mais c'est le désaccord de son intelligence avec sa destinée, c'est l'impossibilité où il se voit si souvent de mettre en œuvre, pour son propre bien

et celui de ses semblables, les forces qu'il a reçues de la nature. Dans la société telle qu'on nous l'a faite, cette possibilité de parvenir à l'exercice complet de ses facultés n'est assurée à personne; car, si les classes inférieures sont beaucoup plus que les autres comprimées par la misère, les classes riches se laissent conduire par un tel esprit d'aveuglement, que la plupart des vocations innées ne trouvent point d'issue dans une sphère où tout semblerait devoir les favoriser. Nos systèmes d'éducation contraignent l'enfance; nos coutumes contraignent les femmes; nos préjugés contraignent les hommes. Tous, au lieu de nous conformer aux grandes nécessités providentielles, nous nous faisons serfs de mille nécessités arbitraires, frivoles et contradictoires; et par là nous arrivons, sans nous en douter, à une égalité lamentable : l'éga-

lité d'une existence *contraire à Dieu et ennuyeuse à elle-même*[1].

Pourquoi la mode s'attache-t-elle si vite à nos opinions les plus sérieuses? Pourquoi s'empare-t-elle en France de toutes les manifestations de la pensée publique, en les exagérant jusqu'à l'absurde? Des voix éloquentes ont appelé la sollicitude générale sur la condition du peuple. On a revendiqué ses droits, on a plaint ses misères, on a cherché les moyens d'y porter remède; c'étaient là des sentiments vrais et des idées justes. Mais bientôt une émulation jalouse de popularité a égaré les défenseurs de la cause populaire. Au lieu d'un tableau

1. Job.

vrai, les uns, spéculant sur la peur du riche et sur le goût dépravé du vulgaire, ont tracé, en de monstrueuses ébauches, des personnages difformes : types odieux qui révoltent la nature et qui devaient accroître la répulsion qu'inspirent encore, à beaucoup d'esprits délicats, les masses incultes. D'autres, enclins à une poésie philanthropique, ont écrit livres sur livres pour démontrer par des récits égaux en extravagance à ces romans de chevalerie dont se délectaient nos pères, que seul le peuple est en possession de toutes les vertus, de tout le génie des temps modernes. Il serait superflu de combattre ici l'erreur coupable des écrivains qui ont cherché l'idéal du peuple dans le sang et la boue. J'aime à croire qu'aucun de mes lecteurs n'aura donné accès dans sa pensée à de telles monstruosités ; mais je crois utile de faire observer combien les exa-

gérations des romans de la chevalerie communiste se sont écartées du but et nuisent à la juste cause qu'on prétend servir. Rien de ce qui est en dehors du vrai, et je n'en excepte pas l'éloquence, ne prend racine. Or, il n'est point vrai que la classe pauvre ait seule des vertus, ni même qu'elle en ait plus que la classe riche. Soutenir ce paradoxe, c'est propager une idée fausse autant que dangereuse ; c'est vouloir établir que le sens moral se perfectionne en raison inverse de la civilisation : thèse chagrine d'un génie morose qui enlève aux champions du progrès leur arme la meilleure. Car on arrive de cette façon à rendre très-douteuse, aux yeux de beaucoup de gens, la nécessité d'améliorer la condition du peuple. En effet, s'il était vrai que les plus nobles vertus fleurissent dans la misère et que le règne de la justice fût mieux établi dans les âmes

incultes que dans les esprits cultivés, on pourrait se tenir en repos et peut-être même, à un point de vue spiritualiste, redouter des changements qui mettraient en péril cette moralité supérieure. Mais l'expérience est là pour nous apprendre qu'il n'en va pas ainsi. Heureusement pour la grandeur de l'humanité, la conscience s'épure en même temps que l'esprit s'élève. Quoi qu'en disent les amateurs de la vie sauvage, certaines douceurs de la vie matérielle favorisent le développement des vertus morales que la misère comprime. Un ancien déjà l'avait dit : Nulle vertu ne peut convenir à un esclave. Or, le peuple est encore, ou peu s'en faut, à l'état d'esclavage. Courbé sur la charrue ou sur le métier, surchargé de fardeaux comme une bête de somme, accablé de fatigue, mal nourri, mal vêtu, le prolétaire se rapproche, par une dégrada-

tion qui se continue de père en fils, de la condition des brutes. Peu à peu, dans les pâleurs et l'amaigrissement du jeûne et de l'insomnie, il perd jusqu'à l'apparence d'un être humain. Comment veut-on qu'il en ait les plus exquises vertus?

Le poëte qui se sentirait le courage de descendre dans les profondeurs de la société et qui aurait visité tous les cercles de cet enfer terrestre, en reviendrait, comme le Florentin, pâle d'effroi, l'imagination frappée de visions ineffaçables. Et s'il parvenait à les retracer sous l'inspiration simple et forte du génie antique, cette *Comédie humaine* égalerait peut-être, par la grandeur des désolations et des épouvantes, la *Divine Comédie*.

Ce n'est pas la beauté de diction, moins encore l'abondance ou l'éclat qui manquent à quelques ouvrages adressés au peuple, c'est un certain accent de l'âme auquel seul il est sensible. Pareil à cette marchande dont parle Théophraste, il reconnaît l'*étranger* à ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est absent, et dont rien ne remplace pour lui la touchante éloquence.

Je voudrais que nos langues, polies jusqu'à l'excès et déjà un peu émoussées, s'allassent retremper dans le langage populaire. Elles y retrouveraient ces accents qui leur manquent aujour-

d'lui, et que l'art le plus ingénieux ne saurait suppléer. La langue italienne, sortie d'une cour, a été nommée *lingua cortigiana*. On en peut dire autant de la part des langues européennes qui se sont trop éloignées du peuple. Elles ont perdu la franchise de leurs allures en s'étudiant à une démarche plus noble, mais plus compassée ; et l'on se prend parfois, en admirant leur maintien irréprochable, à regretter la liberté moins correcte de leurs grâces premières.

Ce caractère aristocratique prédomine surtout dans la langue française. Louis XIV, il y a deux siècles, la conduisit avec lui à Versailles, comme pour la mieux préserver du contact populaire dans une orgueilleuse solitude. Le

peuple, aux jours de la Révolution, a bien ramené le roi à Paris ; mais il semble avoir oublié à Versailles la langue de La Bruyère et de Racine.

On a beaucoup vanté tout récemment les ouvriers-poëtes. Une publicité plus complaisante que judicieuse les a excités à la production, tout ce tapage de louanges autour de compositions médiocres était peu réfléchi et n'a point été utile, loin de là. Il y avait une légèreté presque cruelle à se tant hâter de greffer nos vanités de journalisme sur les tiges vierges de l'arbre populaire ; c'était mêler à une séve jeune et vigoureuse la séve appauvrie d'une vieillesse malade, et d'ailleurs, un peu de réflexion aurait fait comprendre à ces

prôneurs inconsidérés que les ouvriers qui sont aujourd'hui capables d'écrire selon les règles grammaticales sont, par cela même, les plus incapables de spontanéité poétique. A mi-chemin d'une érudition récente et superficielle, charmés, un peu étourdis par des accents qui les frappent pour la première fois, leur cerveau, pareil au cerveau des enfants, retient avec une facilité prodigieuse, mais sans se rien assimiler, tout ce qu'ils entendent. Ils imitent, copient, reproduisent, croyant de très-bonne foi inventer; et l'on a pu voir que leur goût encore peu exercé ne savait même pas toujours choisir les vrais modèles. Est-ce à dire qu'un ouvrier ne saurait être un grand poëte? Nullement, mais c'est reconnaître que les conditions présentes sont défavorables, et que l'on agit sans discernement en attirant à la lumière éclatante du

jour des talents qui, restés dans l'ombre domestique, eussent charmé les loisirs de la famille, tandis que, abusés par une publicité imprudente, ils deviennent, je le crains, pour ceux qui les possèdent, une occasion de trouble, de malaise, et peut-être d'amers désappointements.

Quoi qu'on en puisse penser, le peuple n'est pas envieux par instinct; il ne le devient qu'à force de souffrir. Pour peu que son existence soit tolérable, il accepte avec un bon sens digne d'être admiré les inégalités nécessaires à l'harmonie sociale. Il est porté à jouir simplement, sans arrière-pensée, et presque comme d'un spectacle de la nature, des splendeurs et des pompes de la vie des grands. Il s'intéresse ai-

sément à eux et compatit avec une candeur sincère à toutes celles de leurs souffrances qu'il peut comprendre : à la perte de leurs proches, de leurs enfants ; à la perte même de ces richesses dont on le suppose si jaloux. Reconnaissant de peu, il se montre fidèle à ceux qu'il a trouvés une fois sensibles. Il me semble souvent, à voir parmi ces déshérités du sort si peu de fiel, de si longues patiences et de si courtes rancunes, à les voir, comme parle Bossuet, *si doux envers la vie* et envers la mort, que s'il y a tant d'hostilité dans les situations, tant de défiance dans l'attitude mutuelle des membres d'une même famille, cela tient à des préjugés peu profonds, à un malentendu qui pourrait être facilement dissipé par un homme d'État qui l'aurait à cœur.

La poésie grecque, dans ses ingénieuses conceptions, nous parle de faunes qui vivaient au fond des bois et troublaient souvent par leur rire moqueur les joies et les amours des mortels. Ces satyres et ces faunes ont quitté les forêts ; ils habitent aujourd'hui nos esprits et nos cœurs comme pour insulter de plus près à nos voluptés les plus secrètes. Le peuple, heureux ignorant, ne connaît point ces divinités jalouses.

Oui, plus heureux que nous, le peuple, dans sa simplicité énergique, a des élans et des enthousiasmes qui nous sont refusés. Il se livre tout entier à ce qu'il admire ; il aime ou il hait véritablement de *tout son cœur*, tandis que nos âmes sceptiques, en proie à d'intes-

tines divisions, ne savent plus ni aimer ni haïr que fragmentairement. Nous ne sommes jamais ravis que par une partie de notre être. Il y a dans chacun de nous un comique intérieur qui raille la sincérité de nos dévouements, et glace, par ses sarcasmes, nos passions les plus vives.

Le dévouement chez l'homme du peuple n'est point, comme chez nous, une magnificence de l'esprit ou une noblesse du sentiment. Dans ces organisations vigoureuses, dans ces natures incultes et intrépides, il tient pour ainsi dire à la chair; il coule avec le sang dans les veines; c'est un dévouement d'entrailles qui ne se connaît pas soi-même, mais que Dieu connaît.

Il y a des gens qui se persuadent, ou plutôt qui feignent d'être persuadés, qu'en demandant, selon la simple et belle formule de Saint-Simon, l'*amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*, les réformateurs modernes veulent que l'homme du peuple aille en carrosse, mange dans de la vaisselle plate, se vêtisse d'étoffes de prix. — Qui donc, demandent-ils très-judicieusement, en raisonnant dans une telle hypothèse, pétrira notre pain, taillera nos habits, ensemencera nos terres ! — C'est le procédé des petits esprits d'affubler d'extravagance les grandes idées, afin d'en avoir raison par le ridicule.

Sont-ils donc vraiment atteints de démence ceux qui croient non-seulement possible, mais nécessaire, une société qui assurerait au travailleur ces conditions de sécurité et de salubrité sans lesquelles son existence n'est qu'un lent et inutile martyre, où l'angoisse du jour prévoit, sans pouvoir la conjurer, la détresse du lendemain? Sont-ils insensés ceux qui demandent qu'une nation telle que la France institue pour la vieillesse et l'infirmité de ses armées industrielles des retraites honorables, sur le modèle de ce majestueux asile qu'un geste du grand roi ouvrit un jour à ses soldats invalides? Serait-il impraticable ce système d'éducation souhaité par tant de bons esprits, qui, prenant pour point de départ l'égalité civile, saurait, en des épreuves graduées, élire perpétuellement des intelligences supérieures destinées au travail de la pensée, et

donner aux autres, avec les connaissances spéciales de métier et de profession, des notions générales qui les rattachent à la vie commune par un lien spirituel?

Égalité est un mot trop équivoque dans le langage politique. Il est sujet à trop d'interprétations; il y faut trop de commentaires. Les esprits simples le confondent avec *uniformité* et s'entêtent ainsi d'un idéal absurde. Quoi qu'il en puisse coûter à certaines vanités de le reconnaître, les hommes ne naissent égaux ni en force, ni en beauté, ni en génie. La nature est hiérarchique; mais elle met dans chaque homme une tendance à proportionner ses désirs à ses facultés qui lui donnerait le bien-être moral, si des lois vicieuses ne venaient

jeter la perturbation dans cette harmonie native. En créant pour les uns des besoins factices, la société se voit forcée de refuser aux autres la satisfaction des besoins légitimes; en consacrant, par l'inégalité de l'enseignement, des priviléges qui perpétuent les aristocraties artificielles, elle refoule et opprime ces aristocraties naturelles que la liberté verrait se produire non-seulement sans préjudice, mais encore dans l'intérêt évident du bien public. N'en déplaise à nos spartiates de cabinet, il importe peu au bonheur des hommes qu'ils mangent au même plat, soient vêtus de la même étoffe, habitent en des demeures pareilles. Ni la dignité, ni la douceur de la vie humaine, ne sont à ce prix; tout au contraire. L'homme périrait d'ennui si la variété des modes d'existence ne correspondait à la diversité des organisations; et

cette part égale et semblable aux jouissances de la vie extérieure, si elle n'était la plus irréalisable, serait encore la plus mesquine des conceptions philosophiques.

Oh ! qu'il en serait autrement, si nous savions, sans poursuivre une égalité chimérique, fonder parmi nous le règne de la justice : la justice qui distribuerait à chacun la science, le travail et la richesse publique, non point par portion égale, mais par portion suffisante, mesurée aux besoins. Sans cette relation essentielle entre la vie intérieure et la vie extérieure, qui doit naître un jour, j'en ai la conviction, des efforts combinés de l'éducation nationale et de l'économie politique, toutes nos réformes prétendues égalitaires

ne seront que des leurres ; nos institutions les plus républicaines tromperont encore l'attente par d'irréalisables promesses d'une félicité qui n'aurait rien d'humain.

Votre système ne manque pas de grandeur ; mais il exhale je ne sais quelle odeur de sang qui me le rend suspect. Votre idéal est une sublimité politique. Quel dommage qu'on n'y touche qu'en visant au cœur de son semblable !

Les habiles disent, le vulgaire répète, que pour captiver le peuple il faut caresser ses inclinations perverses, et que tout le secret de ceux qui prennent de

l'empire sur son esprit consiste à le flatter dans ses plus bas instincts. Ces dédaigneuses sagesses n'ont oublié qu'une chose, c'est de consulter l'histoire, qui constate absolument le contraire. La plupart des grands mouvements qu'elle signale, les résolutions spontanées dont elle a gardé le souvenir, sont inspirés par un sentiment généreux. Une parole de justice retentit; mille cris de dévouement lui répondent. Et si la pureté du premier mobile s'altère dans la lutte prolongée ou dans l'enivrement du triomphe, c'est que les passions du peuple subissent, tout aussi bien que notre politique savante, la loi d'imperfection qui gouverne toute chose humaine.

Le peuple ne veut pas, comme on le prétend, le luxe et le libertinage dans l'oisiveté; il demande le bien-être au prix du travail; et s'il a aujourd'hui des paresses, des imprévoyances, des débauches qui expliquent et justifient pour quelques esprits superficiels sa condition misérable, c'est que son travail le plus assidu reste insuffisant et n'apporte qu'une amélioration éphémère, presque insensible, à des maux sans remède. A quoi sert d'être mieux un jour à qui voit devant soi toute une vie de détresse? Ce n'est pas là peut-être le raisonnement, mais c'est à coup sûr l'instinct qui pousse l'homme du peuple au cabaret, où, pour emprunter le langage d'un moraliste, il va *boire l'oubli des douleurs!*

Vous dites : « Le peuple est une brute stupide, souvent féroce ; » et vous ne songez pas qu'en pensant excuser votre indifférence, vous vous montrez plus coupables encore. En effet, ce qui rend le fils du peuple si digne de pitié, c'est moins ce qu'il souffre comme homme, que l'impossibilité où il se voit, le plus souvent, de devenir homme. Quel spectacle accablant que celui de ces innombrables multitudes dépouillées, par la faute d'une société égoïste ou distraite, des attributs de l'humanité qu'elles apportent en naissant aussi bien que chacun de nous ! Doutez-vous que le prolétaire ait une âme susceptible d'aimer, capable de discerner le bien du mal, le vrai du faux? D'où vient donc qu'il reste une brute et que vous n'éprouvez à son approche que répulsion? Interrogez vos consciences, et répondez.

Si vous voulez prêcher au peuple les vertus du foyer, commencez par mettre du bois dans l'âtre; puis vous serez éloquent tout à votre aise. Si vous venez lui vanter les douceurs de la famille, portez du pain à ses enfants, de crainte que leurs cris n'interrompent la suite de vos discours. Si vous désirez enfin faire goûter à son esprit les joies de l'intérieur, ne négligez pas de faire mettre auparavant des carreaux à sa fenêtre, de peur que le vent d'hiver n'entre avec vous dans la chambre et ne glace sur vos lèvres la parole évangélique.

L'habitude de la propreté est un des premiers signes de cette estime de soi, qui est le commencement et la fin des bonnes mœurs. Tant que le prolétaire ne sera pas arraché à cette malpropreté domestique dans laquelle il demeure par ignorance, n'espérez pas le rendre sensible à certains scrupules d'une honnêteté délicate. Tant qu'il ne respectera point son corps, vous essayerez en vain de lui faire comprendre qu'il doit respecter son âme.

L'air et l'eau sont les deux agents naturels, partout présents, de cette propreté extérieure qui est un indice presque certain, et comme un signe avant-coureur de la pureté morale. Que l'air et l'eau circulent librement, abon-

damment dans vos villes; faites-les pénétrer dans toutes les demeures, et vous serez surpris, au bout de bien peu d'années, en reconnaissant que vous avez purifié les consciences, là où vous croyiez n'avoir fait autre chose que purifier l'atmosphère.

L'Église avait fait du jour du repos *le jour du Seigneur*, sainte et sublime association d'idées que l'État laïque a laissée se rompre dans l'esprit du prolétaire. Là où le travail cesse aujourd'hui, la débauche commence, et, chose triste à dire, le loisir sacré du septième jour, loin de rappeler l'homme du peuple au sentiment de la dignité humaine, ne fait que le pousser plus avant dans l'animalité par l'influence dégradante des

divertissements et des spectacles grossiers qui lui sont offerts.

Ce qui a fait la puissance si prolongée du catholicisme, c'est qu'il est né au sein du peuple, qu'il a été prêché dans les rues et dans les carrefours, non par des docteurs ou des érudits, mais par des hommes de *bonne volonté*, et que, malgré les erreurs politiques du sacerdoce, qui a souvent renié l'esprit de sa tradition, le culte est demeuré, à travers toutes les vicissitudes des temps et des mœurs, l'expression la plus complète et la plus idéale de la grande âme populaire. Il n'a pas cessé de présenter à la vive imagination des enfants du peuple ses dogmes les plus mystiques sous des figures sensibles, en des rites

frappants, variés, associés aux mouvements des saisons, aux métamorphoses de la nature. Pleine de condescendance pour les *pauvres d'esprit*, la philosophie catholique n'a pas repoussé ces miracles naïfs, ces familières légendes qui rapprochaient Dieu, en quelque sorte, et le montraient si facilement accessible. L'art religieux, obéissant à une inspiration vraiment populaire, secondait cette grande pensée. La cathédrale, en appelant dans son sein les multitudes, leur offrait tout à la fois un magnifique lieu de repos, un spectacle imposant et le noble attrait de cette égalité devant Dieu, qu'elle faisait apparaître aux yeux du pauvre et de l'opprimé comme en un rêve splendide.

L'éducation du peuple? Tous en parlent ; plusieurs s'y croient appelés, quelques-uns s'y efforcent avec cœur et conscience ; mais je ne vois pas qu'on emploie les moyens d'y réussir. Une jeune fille, se plaignant un jour à moi de la sottise d'un de ses professeurs, me disait avec une naïveté expressive : « Je ne puis cependant pas lui *montrer à me montrer*. » Elle faisait ainsi, sans y songer, une piquante censure de nos méthodes. L'État, qui croit élever le peuple, ne le connaît pas mieux que la famille ne connaît l'enfant. L'existence factice que nous nous sommes faite dans la société moderne nous rend, au bout de peu d'années, à tel point étrangers aux mouvements naturels de l'âme, que l'on nous voit tout déconcertés lorsque nous nous trouvons en présence de la vérité des instincts et de la spontanéité des passions. Nous ne comprenons plus

rien aux curiosités, aux répugnances, aux obstinations, aux colères, pas plus de l'enfant que du peuple qui lui est semblable par tant de points. Nous avons oublié la langue qu'ils parlent. A ces êtres tout sensitifs, en qui toutes les forces de la vie se pressent et éclatent, pour ainsi dire, nous enseignons une science abstraite au moyen de sèches disciplines. Nous ne leur expliquons pas le monde extérieur, dont les mouvantes figures frappent leur imagination et éveillent leur curiosité; non contents d'enfermer leurs corps dans des chambres où l'air et la lumière manquent, nous emprisonnons leur esprit dans d'obscures formules où il étouffe. Ce n'est point ainsi que le Fils divin du charpentier, ce grand éducateur des peuples, qui disait : *Laissez venir à moi les enfants*, attirait et captivait les simples d'esprit. Se promenant par

les blés en fleur, sur le rivage de la mer de Tibériade, au bord du torrent de Cédron, dans les solitudes de Bethsaïde, il enseignait, au sein même de la nature vivante, la doctrine de vie. Sa rustique sagesse empruntait ses paraboles aux images familières à l'œil du laboureur. au passereau des toits, au figuier du chemin, à l'eau pure des fontaines, au grain de sénevé, qu'il idéalisait en en faisant le signe sensible des vertus spirituelles. Le sublime docteur de la sagesse grecque, lui aussi, conduisait ses disciples sur les rives de l'Ilissus ; et, trouvait-il des incrédules, il attestait la vérité de sa parole en jurant *par ce platane*. Rapprochons-nous avec eux de la nature TOUTE VIVANTE, comme l'a dit une femme poëte ; elle seule possède le mystérieux attrait qui charme véritablement l'enfance de l'homme, et cette autre enfance des sociétés, le peuple.

A-t-on songé, par exemple, à ce que quelques éléments d'histoire naturelle ajouteraient d'intérêt à la vie du travailleur? Croit-on que si l'homme des campagnes connaissait la formation des terres qu'il cultive, la vie organique des plantes dont il se nourrit; s'il savait nommer les constellations qui brillent au-dessus de sa tête et suivre leur marche radieuse dans l'immensité; s'il se rendait compte des merveilleux phénomènes de la métamorphose infinie, au sein de laquelle il vit aveugle et sourd; s'il était informé, par des publications faites expressément pour lui, des progrès de l'agriculture et de l'industrie; si enfin, en traçant son sillon, il pouvait s'associer par la pensée à ce beau mou-

vement du travail humain auquel il coopère : croit-on, dis-je, que son existence, bornée aujourd'hui aux plus grossiers intérêts matériels, ne prendrait pas un charme tout nouveau et ne se relèverait pas à ses propres yeux comme aux nôtres? Quel élément de paix et de bien-être apporté dans la vie domestique, si la ménagère, mieux instruite, savait les propriétés, l'usage et l'habile économie des objets qu'elle emploie; si quelques connaissances en hygiène la mettaient à même de préserver sa famille et ses serviteurs des maladies engendrées par l'ignorance et des accidents causés par l'absence de précautions et de soins! Et si, après le labeur du jour, dans ce repos du soir dont le riche et le désœuvré ignorent la poétique, l'incomparable douceur, quelque mélodie populaire chantée en chœur, quelque lecture édifiante tirée de nos

annales, venaient resserrer l'union des âmes par une émotion sympathique, n'y aurait-il pas, sous ces humbles toits qu'habite aujourd'hui le silence du découragement ou le reproche mutuel que provoque l'irritation de la misère, des joies nobles et pures que le plus fortuné d'entre nous pourrait envier?

Il ne faut point trop compter sur les livres pour l'éducation du peuple. Le travailleur n'a guère le temps de lire; l'érudition d'ailleurs n'est point son fait. Peu de volumes, bien choisis, suffiront toujours aux méditations de ces esprits que l'action emporte. Nous commettons une grave erreur de jugement en ne concevant point d'autre mode d'éduca-

tion que l'éducation de l'école. L'État en doit une autre à ses enfants, et plus particulièrement à ceux auxquels le loisir des études scientifiques et littéraires n'est point donné. C'est la grande éducation qui se fait, sans classiques ni professeurs, par la noblesse et la dignité des habitudes de la vie publique. C'est l'éducation que recevait le peuple d'Athènes et de Rome, par cette heureuse entente des arts, par ce concert harmonieux de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de la danse, au Parthénon, au Pœcile, aux Propylées, au Forum, aux Thermes, au Capitole, qui donnait au milieu même dans lequel vivait le peuple une grandeur imposante et presque religieuse, par laquelle le caractère de ses mœurs était en quelque sorte déterminé. Quelles impressions veut-on que l'homme du peuple reçoive aujourd'hui dans ces

théâtres où l'on ne joue pour lui que des farces triviales, dans l'estaminet du coin, sale et obscur réduit où l'attend la brutale ivresse des boissons frelatées? A quelles influences n'est-il pas livré dans ces bals ignobles où une musique lascive le provoque à des danses sans pudeur, et jusque dans nos églises où le goût perverti d'un sacerdoce étranger aux plus simples notions de l'esthétique, a remplacé la beauté sévère des pompes anciennes par je ne sais quel mélange bâtard et impie des sensualités du siècle avec les mystères de l'amour divin?

« Viens voir quelque chose de beau, » disais-je un jour, en appelant à la fenêtre un enfant qui jouait au fond de la

chambre. *Est-ce que cela vit?* demanda-t-il, avant de quitter le jeu qui l'occupait; mot profond et révélateur. L'enfant et le peuple aussi n'aiment que ce qui a vie. Ne vous étonnez point si vos prédications, vos systèmes, toute votre pédagogie scolastique les trouve distraits, inattentifs et presque dédaigneux.

L'on ne reconnaît pas assez chez nous la puissance de l'art musical. On semble ne pas comprendre quelle influence la musique exerce sur les mœurs. Nous avons perdu le beau sentiment qu'en avaient les peuples anciens, les Égyptiens, par exemple, qui défendaient sous des peines sévères d'altérer les chants attribués à Isis; les Grecs surtout, comme on peut le voir dans ces entretiens su-

blimes où Platon cherche les lois de la chorée dans leurs rapports avec la morale, et conseille au musicien *d'exprimer dans ses accords le caractère d'une âme tempérante, forte et vertueuse.*

Une chose cependant, aujourd'hui qu'on se préoccupe avec tant de raison de la destinée du peuple, devrait donner à la musique une importance très-grande à nos yeux. La musique est l'art populaire entre tous. Le travailleur ne connaît guère les autres ; pour les exercer, il faut du loisir, et le loisir lui manque. Mais la musique, douce et invisible compagne, s'allie au travail, en trompe la monotonie, en soulage la fatigue. Le rhythme, la mesure, la cadence, impriment aux mouvements de

la vie physique une sorte de dignité supérieure, par laquelle ils s'élèvent au-dessus de l'animalité et prennent, si l'on peut ainsi parler, le caractère humain. Le laboureur chante à son sillon, pour ranimer l'ardeur de ses bœufs et son propre courage ; le tisserand chante à son métier, dont le bruit devient harmonie ; le marinier chante à sa rame, et suit avec complaisance le son longtemps prolongé de sa voix sur les flots silencieux ; tous, à leur insu même, sont pénétrés par un charme paisible qui les réconcilie, pour quelques instants du moins, avec les rudesses du sort.

« Monseigneur, ce peuple vous appartient, » disait un jour à l'enfant qui fut Louis XV un précepteur servile

Prenons garde d'imiter ces détestables flatteries. Je ne vois pas sans chagrin les éducateurs du peuple le traiter déjà en enfant royal et lui dire dans leur langage adulateur : « Altesse, c'est à vous qu'appartient le monde. »

Le sentiment qui a fait si longtemps la supériorité de la noblesse et lui a souvent tenu lieu d'une morale plus pure, c'a été cet orgueil du nom, ce respect des ancêtres exalté jusqu'au fanatisme et devenu pour elle comme une conscience de caste infiniment plus sévère et plus délicate que la conscience individuelle. L'homme du peuple ne connaît pas ses ancêtres; son nom n'a guère d'autre valeur ni d'autre sens à ses yeux que la marque imprimée par le

berger sur les flancs de ses brebis afin de les distinguer plus aisément dans la masse du troupeau. Il ne trouve donc point en lui les nobles inspirations d'un honneur traditionnel. Raison de plus pour l'élever le plus tôt possible au *respect de soi*, sentiment identique dans l'âme du souverain et dans l'âme du prolétaire, appelé à remplacer dans les démocraties l'orgueil de race. Mais qu'a-t-on fait jusqu'ici pour élever l'homme du peuple jusqu'à cette estime de soi? Hélas! notre vocabulaire même témoigne contre nous : *les gens du commun*, *les hommes de rien*, *les masses*, *la canaille*, *la populace*. Nous n'avons pas encore renoncé à ces façons de dire insultantes que nous ont transmises les dédains du patriciat, et qui accusent chez nous une grande irrévérence pour la nature humaine, en même temps qu'une méconnaissance

complète de ce principe d'égalité dont nous faisons tant de bruit.

L'homme de peine, disons-nous en voyant passer dans nos rues le prolétaire dont le travail, sans trêve ni récompense, assure nos loisirs et nos joies. Avons-nous jamais réfléchi à tout ce que cette appellation renferme de censure pour l'État, chargé de la répartition équitable des prospérités publiques entre les membres également, quoique différemment utiles de la grande famille nationale?

Les poëtes primitifs dont la renommée, pareille à la Béatrix de Dante,

brille d'un plus radieux éclat et s'élève en passant d'un siècle à l'autre, n'ont été que les interprètes éloquents des multitudes et les rhapsodes de ces fictions merveilleuses que créa partout le génie populaire. C'est ce qui fait l'étendue et ce qui assure la durée de leur gloire. La lyre du poëte, aux époques tardives où la civilisation l'isole et rompt en quelque sorte ses affinités avec le peuple, exprime en modulations plus savantes, plus variées, plus délicates, les passions individuelles ; mais elle a perdu le secret de ces harmonies grandioses où l'humanité tout entière, comme un chœur immense, semble chanter ses douleurs et ses joies, ses craintes et ses espérances immortelles.

CHAPITRE XII.

DE LA RELIGION DES CONTEMPORAINS.

Pour bien comprendre toute la tristesse de ce temps-ci, il faut, je crois, au delà de toutes les causes fortuites, remonter à la cause essentielle : l'affaiblissement continu et universel de la foi chrétienne dans les âmes.

Ni la science, ni la morale philosophique, ni cette vue simple et juste des choses que j'appellerai le *sens humain*, ni cette raison du cœur que nous enseigne le mutuel secours dans le travail de

la vie, ne sont encore suffisamment répandues parmi nous pour tenir lieu au grand nombre de cette foi touchante qui nous fait tous issus d'un même couple, porter la peine d'une même transgression et participer à la vertu d'un même sacrifice. Nul lien commun ne retient plus les cœurs ni les esprits. L'économie sociale est troublée jusqu'en ses fondements. Nous assistons à une complète déroute de la conscience humaine.

L'Église catholique règne encore, non assurément sur l'esprit ou le cœur de la société française, mais sur ses habitudes; et là où les principes sont si faibles et les passions si mobiles, commander aux habitudes n'est-ce pas en réalité commander à l'existence?

La société, aujourd'hui, s'émeut comme aux premiers temps du christianisme. Les mêmes questions se posent ; le même antagonisme se déclare. Comme alors, une attente vague tient en suspens les esprits. La femme, attristée au sein d'une famille sans amour, demande s'il n'est pas d'autre destinée pour elle que la compression du cœur et de l'intelligence. Le prolétaire, cet esclave moderne, demande si la misère et l'ignorance sont la loi définitive de sa condition maudite. La terre même semble lassée de ses anciens maîtres et demande quel est l'usurpateur, quel est le possesseur légitime. A tout cela, que répond l'interprète de la vérité éternelle, le ministre de Dieu ici-bas, le

prêtre? Il dit que l'amour est une folie, la pensée un péril, la servitude un devoir, l'indifférence une grâce, le silence une piété, l'inanition du corps et de l'intelligence un sacrifice agréable à Dieu. Et cette sagesse de mort s'imagine pouvoir dompter toujours les frémissements de la vie indignée!

Résignation, *obéissance :* c'est le premier et le dernier mot de la sagesse sacerdotale; c'est le glas monotone de cette cloche des funérailles qui mène une à une au tombeau toutes nos espérances, toutes nos ambitions, tous nos rêves!

La société officielle *affirme* encore, mais elle ne *croit* plus. Sa religion n'est qu'une politique. La société non constituée, qui se dégage peu à peu de ce mensonge des choses, ne croit pas encore, mais elle cherche et espère. Le sacerdoce s'est rangé du côté du passé. Il n'a pas compris que le doute sincère est plus près de Dieu que le culte hypocrite.

La religion fleurit, dit-on. Plût au ciel qu'elle ne fleurît point à la surface d'une société corrompue! Car, pareille à ces plantes des eaux bourbeuses, elle couvre d'une parure mensongère les turpitudes du siècle et mêle à leurs miasmes pestilentiels, sans en atténuer la contagion, de suaves et trompeurs parfums.

Vos églises sont chauffées a la température la plus délectable. De mignardes peintures en décorent les riants plafonds. Les sons enivrants d'une musique d'opéra bercent l'oreille charmée et réveillent dans les cœurs de tendres souvenirs. Le velours et la soie s'arrondissent en moelleux coussins et vous invitent à la prière. Mille parfums s'exhalent de la dentelle et des tissus précieux qui couvrent les épaules de vos délicates pécheresses. L'atmosphère que l'on respire ici est comme chargée des langueurs d'un printemps éternel. Un jeune prédicateur monte en chaire. Il prodigue, dans ses périodes sonores, ces fleurs de sacristie dont la grâce artificielle est agréable au goût dévot. Des

quêteuses, au regard insinuant, reçoivent vos dons et vous les rendent en sourires.... Vous vous applaudissez de ce que de telles églises sont pleines? N'appréhendez-vous point qu'elles ne le soient trop? Pour ma part, je crains, les voyant ainsi remplies, que Dieu n'y trouve plus de place.

Vous restaurez les églises; à la bonne heure. C'est plus facile, mais peut-être moins urgent que de restaurer les âmes.

Quelle foule! Que de carrosses, que de laquais, que de grandes dames, que de beaux jeunes gens, que de personnages illustres! D'où vient cette multi-

tude qui semble ravie? Écoutons ses propos :

« Le beau regard! dit une femme; la touchante pâleur!

— Son geste est bien étudié, dit un auteur tragique; il rappelle Talma.

— Il a cité Danton, murmure un étudiant; il est républicain....

— Quelle erreur est la vôtre! Hier, tout son discours glorifiait Bonaparte.

— Pourquoi a-t-il tronqué ce vers d'Horace? » demande un érudit.

Je demande à mon tour de qui l'on parle; d'un avocat, d'un comédien, d'un député? Non vraiment. Du successeur de Bossuet, de Massillon, de Bourdaloue; du plus illustre apôtre de la foi moderne; du célèbre révérend Père Isidore.

De quel aveuglement les zélateurs de la foi ne sont-ils point frappés! Est-ce bien à la face des prodiges accomplis sous nos yeux par la science, est-ce bien à l'éclatante lumière que projettent de toutes parts les découvertes du génie moderne, qu'ils osent risquer leurs miracles ridicules? Est-ce au XIXe siècle que l'on s'engage dans la querelle des deux tuniques, et qu'on fait apparaître la reine des cieux pour annoncer à des enfants l'abondance de la récolte prochaine? « *Taisez-vous, raison superbe!* » s'écriait jadis, dans sa hautaine sagesse, le grand docteur de l'Église de France. « Taisez-vous, superstition arrogante! » s'écrie à son tour la raison outragée. Et s'il vous faut absolument des miracles, faites-en donc devant lesquels nous puissions nous prosterner tous! Retrouvez cette éloquence miraculeuse des Paul, des Tertullien, des Ambroise, qui mé-

tamorphosait les âmes. Arrêtez au seuil de vos temples les despotes hypocrites. Entonnez ces cantiques sublimes qui brisaient les chaînes des captifs. Affranchissez les esclaves. Parlez-nous la langue de saint Bernard, et entraînez-nous sur vos pas à la conquête des vérités saintes! Mais, de grâce, épargnez-nous ces honteuses supercheries que le dernier des jongleurs fait aussi bien, mieux que vous. Laissez là vos médailles, vos images, vos scapulaires, qui guérissent du mal de dents et assistent les femmes en couches! Si Dieu est avec vous, guérissez les maux du peuple qui *crie vers lui du fond de l'abîme*. Aidez la société dans son pénible travail d'enfantement. Obtenez par vos prières la réponse conciliatrice à nos doutes, à nos dissentiments, à nos désespoirs. Et si vous ne le pouvez, *taisez-vous* du moins, et reconnaissez dans l'humilité de votre si-

lence que vous subissez comme nous l'épreuve douloureuse de l'attente et de l'incertitude.

Qu'est-il besoin de vos docteurs et de vos miracles pour *prouver* Dieu? Dieu n'est-il pas une sublime nécessité de la pensée humaine?

La conscience humaine s'agite; elle est assaillie, pressée de doutes aigus. Troublée dans ses joies, inquiète dans sa paix, en proie à des perplexités qui ressemblent à des remords, la société moderne, qui a vu tout à coup surgir de ses profondeurs un sphynx redoutable, sent que l'énigme, bien ou mal expli-

quée, sera son salut ou sa perte. Martyrs chrétiens, confesseurs, apôtres intrépides, c'est vous qui, il y a dix-huit siècles, avez, au prix de votre sang, vaincu le sphynx antique. Levez-vous! le sphynx est ressuscité. Vos fils dégénérés se détournent de la lutte périlleuse; le souffle du Dieu des combats s'est éteint dans leurs cœurs pusillanimes; ils ne veulent plus que le repos, et s'efforcent de retenir avec eux dans une sécurité trompeuse l'esprit du siècle qui se précipite. Martyrs chrétiens, secouez vos linceuls! Sépulcres, ouvrez-vous! Morts, redevenez vivants! Car les vivants sont morts, ensevelis à jamais dans la paix inerte de l'indifférence.

Au temps de la décadence de Rome, le dégoût de ce monde corrompu et le pressentiment d'une vie supérieure poussèrent à la solitude les âmes d'élite. Les thébaïdes virent accourir les Jérôme, les Paul, les Marie. Moins heureuses aujourd'hui, les grandes âmes en révolte contre la société se réfugient en des thébaïdes intérieures, où, plus délaissées encore, elles vivent, non plus dans la foi ardente et révélatrice, mais dans le morne recueillement d'une espérance voilée. Moins favorisé que les premiers chrétiens, le Juste n'est plus soutenu d'une assistance miraculeuse. Les corbeaux ne descendent plus des nuées pour lui porter le pain céleste; les taureaux sauvages ne lui parlent point; les lions compatissants ne viendront point creuser sa fosse.

FRAGMENTS.

ÈVE.

La première de toutes les révolutions dont le genre humain garde la mémoire, cette révolution symbolique et sacrée d'où naît dans la suite des temps tout le progrès de l'homme et des sociétés, nous la voyons apparaître dans les Écritures sous le nom et sous l'image d'une femme.

Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, mais heureux et immortel : « Tu ne mangeras

point du fruit de l'arbre de science, ou bien tu mourras. »

L'homme se résigne à cette inactive et insensible félicité; mais la femme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de liberté, accepte le défi. Elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. A tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu; elle entraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion.

Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit, les voue à la mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans les larmes. Ève reste à jamais, pour sa triste et fière postérité, la personnification glorieuse et maudite de l'affranchissement du génie humain.

Cette genèse est l'histoire de toutes les révolutions.

Les puissances de la terre, quel que soit le nom qu'on leur ait donné, théo-

cratie, aristocratie, monarchie, ont dit toujours et partout au faible qu'elles voulaient retenir dans l'esclavage : « Si tu veux savoir, tu mourras. »

Et quand l'esprit de liberté a parlé au faible pour l'inciter à secouer l'esclavage de l'ignorance, elles ont dit : « Celui qui parle là, c'est le serpent, c'est le tentateur, c'est le démon ; c'est la philosophie, c'est la démocratie, c'est l'esprit du mal ; écrasons-le. »

Mais l'esprit de liberté est immortel, et la Révolution, cette Ève perpétuellement rajeunie, préfère encore à cette heure, comme aux premiers jours du monde, le bannissement, l'anathème, la douleur et la mort, à la paix honteuse de l'ignorance et de l'esclavage.

Sachons donc chérir et respecter, honorons plus que jamais aujourd'hui l'Ève immortelle, toujours jeune et toujours ardente, qui garde en son cœur

les deux plus nobles dons de la vie terrestre : l'inspiration de la liberté et la vertu du sacrifice.

L'EXIL.

Entre les afflictions qui menacent l'existence de l'homme, l'exil est, sinon la plus terrible, du moins la plus difficile à se représenter dans toute son étendue.

L'exil! Que de peines inconnues, que de poignantes et muettes douleurs, que de larmes dévorées ne renferme pas cette vague parole, dont le sens est profond et multiple à ce point qu'il ne s'est peut-être jamais révélé tout entier à un même homme. Car chacun, selon le temps et les circonstances, selon ses traditions, ses habitudes, ses goûts ou sa fortune, selon l'ardeur de sa lèvre ou la délicatesse de ses instincts, en boit,

à des coupes diverses, les amertumes infinies.

Mais c'est à l'exilé français surtout que la terre étrangère réserve ses rigueurs les plus intolérables ; à ce joyeux enfant de la Gaule, que la nature a fait, par une contradiction étrange, le plus sympathique, le plus expansif assurément dans le monde idéal, mais aussi le moins cosmopolite, en réalité, de tous les hommes.

Soit paresse ou dédain, soit difficulté organique, le Français du XIXe siècle, visiblement prédestiné à servir de lien, de communication électrique entre les peuples, n'a paru jusqu'à ce jour ni empressé à les connaître, ni capable de les comprendre. Peu curieux de nouveautés, parcequ'il se croit lui-même, de très-bonne foi, créateur de toutes les nouveautés du monde moderne, il n'est susceptible que de très-faibles efforts

pour saisir les idées qu'il n'a pas conçues, et trouve aisément absurdes les mœurs, les coutumes et même les idiomes des autres peuples. Hormis la langue latine et catholique, qu'il respecte, ou du moins qu'il a respectée jusqu'ici, et qu'il fait asseoir à son foyer sans admettre toutefois en sa compagnie ses deux nobles filles d'Italie et d'Espagne, il n'a pénétré l'intimité d'aucun idiome étranger, et l'on est parfois surpris de voir jusqu'à quel point il méconnaît le génie des nations les plus voisines. De là, pour le Français, un isolement absolu, que l'on a peine à se figurer dans l'état présent de la civilisation européenne, dès qu'il se voit jeté, fût-ce à quelques heures seulement, hors de sa frontière; de là le sentiment d'une sorte de captivité intellectuelle qu'il porte partout, même au sein de l'hospitalité la plus large; une pesanteur à *monter*

l'escalier d'autrui, qui contraste avec son naturel alerte et intrépide ; de là enfin une sorte d'étonnement triste, toujours renouvelé, qui fait de l'exil la peine la plus contraire à ses instincts, un châtiment qui ne saurait se tempérer par l'habitude, et comme une douloureuse suspension de la vie.

—

LA VIEILLESSE.

Je n'ai jamais compris qu'une âme vraiment grande pût s'épouvanter à l'approche du déclin des jours. En dehors même des idées chrétiennes qui font de la vieillesse exempte de passions une époque d'expiation, de renoncement et le passage d'un lieu d'exil et de larmes à une vie d'éternelles félicités, il y a dans l'appré-

ciation philosophique de l'existence humaine un préservatif suffisant contre la révolte et le désespoir qu'engendre dans beaucoup d'esprits la nécessité de vieillir.

Chaque âge a ses joies, ses satisfactions propres, et je ne craindrais pas d'affirmer que la vieillesse a les plus nobles et les plus constantes. L'enfance, toujours comprimée par une autorité contre laquelle son instinct s'irrite, dominée par des volontés qu'elle ne comprend pas ou qu'elle juge dans leur inconséquence, l'enfance ne connaît guère que des bonheurs furtifs et sans durée. Si ses chagrins ne laissent pas de traces, ses plaisirs non plus ne se prolongent pas dans la mémoire. Les grandes sources de la joie et de l'orgueil humain lui sont fermées ; elle ne connaît ni la contemplation, ni l'enthousiasme, ni la méditation, ni le dévoue-

ment. Ces satisfactions souveraines de l'âme naissent de la connaissance du beau et de la liberté; or, l'enfance est emprisonnée dans son ignorance, esclave de sa faiblesse; c'est une création qui s'achève et qui n'est point encore en possession d'elle-même; ses joies sont d'une nature inférieure; l'être raisonnable ne saurait les regretter.

La jeunesse, hélas! est si ardente, si impérieuse envers la destinée, qu'elle se trouve à l'étroit dans le cercle du possible. Comme un torrent qui ne reflète ni la rive ni le ciel, elle gronde, écume, bondit, dévaste; elle se précipite vers une fin imaginaire. Le sentiment d'une énergie dont elle abuse est à la fois son orgueil, sa joie, son tourment; la jeunesse ne vit pas, elle aspire à vivre.

L'âge mûr semblerait devoir être le plus heureux, puisqu'à la fougue des désirs insatiables succède un calme qui n'est

pas encore l'indifférence, une sagesse qui va se contenter du possible et jouir de la réalité. Mais que ce calme est mensonger! Que cette sagesse est trompeuse! C'est à cet âge que se fait sentir plus vivement le besoin des richesses, de la renommée, du pouvoir, de toutes les jouissances qui prennent leur source dans le suffrage d'autrui. L'esprit, éclairé par une demi-expérience, devient sévère, frondeur, défiant, inflexible. On n'est plus imprudent, inconsidéré; on n'est pas encore bon, indulgent; c'est à peine si l'on parvient à être équitable, et l'équité n'est pas à elle seule un sentiment qui remplisse le cœur fait pour aimer. L'âme, revenue des illusions généreuses de la jeunesse, s'attache aux objets sensibles; elle poursuit la fortune, les honneurs, tout ce qui impose aux hommes; et qui ne sait combien la fiévreuse poursuite de ces

biens extérieurs répand d'amertume dans la vie, et combien les rivalités qu'elle crée entre nous et nos semblables sont contraires au véritable bonheur !

La vieillesse, au contraire, ne prétend rien pour elle ; elle n'a plus rien à apprendre, rien à convoiter, rien à poursuivre ; elle est si près de la fin des choses qu'elle les voit sous leur jour véritable, sans illusion et sans colère. Elle peut être indulgente pour tous, car elle n'a plus ni autorité ni responsabilité directes ; autour d'elle, l'âge a tout émancipé. Tout la convie à être bonne, tout lui apprend à exercer une haute mansuétude. En avoir fini avec toutes les passions, toutes les chimères, toutes les fatigues de la vie, se reposer dans la plénitude d'un sentiment essentiellement grand et vrai, n'est-ce pas là un sort enviable? Sourire, sans jalousie,

à des joies dont on a connu le néant; compatir, sans déchirement, à des souffrances que l'on sait aussi éphémères que les joies; pouvoir tout comprendre, tout dire; vivre réconcilié avec soi-même par la connaissance d'autrui, avec autrui par la connaissance de soi-même; créer autour de soi une atmosphère de paix et de sérénité où viennent se retremper les âmes blessées au choc des passions, c'est là une noble, une sainte tâche; c'est un bonheur calme et auguste, fait pour les esprits élevés et les grands cœurs.

Ne craignons donc pas de vieillir, car la souveraine bonté n'est possible qu'à la vieillesse, et la souveraine bonté c'est le souverain bonheur des nobles âmes.

—

LA PLAGE DE SCHEVENINGUE.

Août 1855.

Le soleil plonge tristement dans les flots glacés. De lourds nuages passent avec lenteur au-dessus de ma tête. Le ciel est sans clarté, la mer sans couleur et sans mouvement. Longeant la dune monotone qui s'étend à perte de vue et me cache l'aspect varié des terres fertiles, je marche en silence sur la plage humide où se marque l'empreinte de mes pas solitaires.

Où vais-je?... Que suis-je venu chercher ici?... Marchons.

Ma vie, à son déclin, est triste comme ce soleil mourant dans les flots glacés. Mes ennuis sont lents et lourds comme ce nuage qui passe au-dessus de ma

tête. Mon espérance est sans clarté comme le ciel, stérile comme la dune que recouvre à peine une herbe sèche. La trace que je laisserai dans la mémoire des hommes sera semblable à l'empreinte de mes pas sur le sable humide.

Où vais-je?... Que suis-je venu chercher ici?... Marchons.

La brise du soir s'élève; elle gonfle la voile du pêcheur. Le voici qui s'avance vers la haute mer. Il va jeter ses filets dans les eaux profondes. Demain, à l'aube du jour, il reviendra content; il aura fait quelque prise heureuse dont sa femme et ses enfants se réjouiront. La barque qui me portait a fait eau de toute part; c'est en vain que mes filets ont plongé dans l'onde amère; mon retour n'a réjoui personne.

Où vais-je?... Que suis-je venu chercher ici?... Marchons.

Le phare s'allume sur la hauteur; il avertit le navire égaré de fuir ces côtes perfides. Un goëland traverse les airs en y jetant son cri plaintif. Les lueurs de mon esprit ne me montrent plus que ce que je dois fuir. Le cri de mon cœur reste sans réponse.

Où vais-je?... Que suis-je venu chercher ici?... Marchons.

Je m'achemine vers la cité. J'entre dans le bois séculaire. La lune a monté à l'horizon; elle pénètre discrètement l'épais ombrage.... Salut, chênes antiques! Salut, ô bois sacré, qui répandis tes douces fraîcheurs sur le front brûlant de Descartes, et qui enveloppas de ton mystère divin la sublime pensée de Spinosa, salut! Ici je ralentis le pas; je

marche avec respect ; mon âme se recueille.... Vagues rayons glissant dans les profondeurs sombres ! Souffle des nuits, frémissement auguste des hautes cimes, Esprits immortels, parlez, oh ! parlez-moi ! Je me prosterne et je vous implore. Car, je le sens, c'est vous, oui, c'est vous seuls que je venais chercher ici ; c'est vers vous que je suis venue. Arbres sacrés, Esprits immortels, acceptez mon culte secret, recevez-moi ! Soyez à jamais mon abri, mon repos, ma vie cachée, mon espérance !

—

LE COLISÉE.

Mai 1856.

En un printemps déjà bien loin de moi, mais toujours présent à ma mémoire, j'allais souvent m'asseoir sur quelque pierre disjointe des gradins du

Colisée. Distraite, inattentive, je ne regardais ni n'écoutais rien et pourtant je recueillais en moi, comme une vague harmonie, le silence et les bruits, les ombres et les clartés, les fraîches brises et les souffles brûlants qui se succédaient ou se confondaient dans la lenteur inquiète de ma journée solitaire.

Ici, le pèlerin à genoux suivait en se traînant sur l'arène les traces ensanglantées de la *Via crucis*, et murmurait les tristes litanies du Sauveur des hommes. Là-bas, le rossignol caché dans l'amandier en fleur jetait aux profondeurs du ciel bleu sa note vibrante. Plus près de moi, le merle furtif enlevait au buisson de myrte sa baie amère; le lézard miroitait en fuyant sur le pan de mur chauffé du soleil; et tout au haut du massif amphithéâtre, frémissante, avide, enivrée, la blonde abeille puisait aux calices des violiers le doux miel

chanté des poëtes. Tout était mouvement dans cette immobilité ; calme dans cette destruction ; espérance dans ces ruines....

Et maintenant, ô mon âme, voici que tu es devenue semblable à l'enceinte dévastée. Voici que rien n'est plus entier de ce qui fut ta vie. Voici que tout est renversé, mutilé, brisé, ô Dieux implacables ! Et pourtant, ô mon âme, tu n'accuses point le sort ; tu ne changerais contre nulle autre ta sévère destinée ; car, à chaque printemps nouveau qui fleurit sur tes ruines, tu revois l'amitié, pieux pèlerin, suivre, en priant, la trace de tes muettes tristesses ; la jeunesse, l'amour et la grâce viennent chanter à l'abri de ta force éprouvée ; le travail, abeille obstinée, tire encore quelques sucs de tes joies amères, et porte son doux miel aux enfants qui souffrent.

—

ENVOI

A CLAIRE-CHRISTINE.

Premier sourire du sort, grâce de mon infortune, orgueil de mes peines secrètes; pardon, récompense et promesse du sévère destin; enfant de mon cœur, vie de ma vie, que ne puis-je te chanter sur un mode immortel!

Pourquoi les Dieux n'ont-ils pas donné à ma voix l'accent des poëtes? Pourquoi la Muse ne m'a-t-elle pas enseigné son art divin? Lyre de Sapho, luth de Co-

rinne, pourquoi ma main ne saurait-elle rappeler à vos cordes détendues l'âme envolée?

Ce ne serait pas pour chanter le vainqueur olympique ; ou le char doré de Cypris; ou la douce ivresse que donne Bacchus ; ou l'*Opale*, ou l'*Onyx*, ou les *Parfums de Diane;* je ne ferais point résonner la corde du carnage; je ne dirais pas le glaive d'Harmodius, caché sous la branche de myrte.

Je chanterais une jeune fille, une enfant; sa sérieuse innocence; son front qu'éclaire la pensée; son œil limpide et bleu; sa lèvre où le mensonge ne passa jamais. J'essayerais de dire le surprenant accord que l'on voit paraître en sa personne de force et de douceur, de candeur et de sagesse, de droiture et de clairvoyance.

Je dirais le tressaillement maternel, lorsque l'enfant, née dans les larmes, grandie dans l'absence, apparut soudain à mes yeux dans sa grâce virginale. Ainsi, après les ténèbres agitées d'une longue nuit, aux douces clartés du matin, le lac, surpris et charmé, contemple le blanc lotus, épanoui sur son sein pendant la tempête.

Premier sourire du sort, grâce de mon infortune, orgueil de mes peines secrètes; pardon, récompense et promesse du sévère destin; enfant de mon cœur, vie de ma vie, que ne puis-je te chanter sur un mode immortel!

FIN.

TABLE.

Avant-Propos..... Page i
Préface de la troisième édition..... v

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

De la condition humaine..... 1

CHAPITRE II.

De l'homme..... 14

CHAPITRE III.

De la femme..... 33

CHAPITRE IV.

De la vie morale..... 72

CHAPITRE V.

Du cœur..... 114

*

CHAPITRE VI.

De l'esprit..... 131

CHAPITRE VII.

De l'éducation..... 158

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VIII.

Du temps présent..... 177

CHAPITRE IX.

Des arts et des lettres..... 186

CHAPITRE X.

De l'aristocratie et de la bourgeoisie..... 222

CHAPITRE XI.

Du peuple..... 248

CHAPITRE XII.

De la religion des contemporains..... 294

FRAGMENTS.

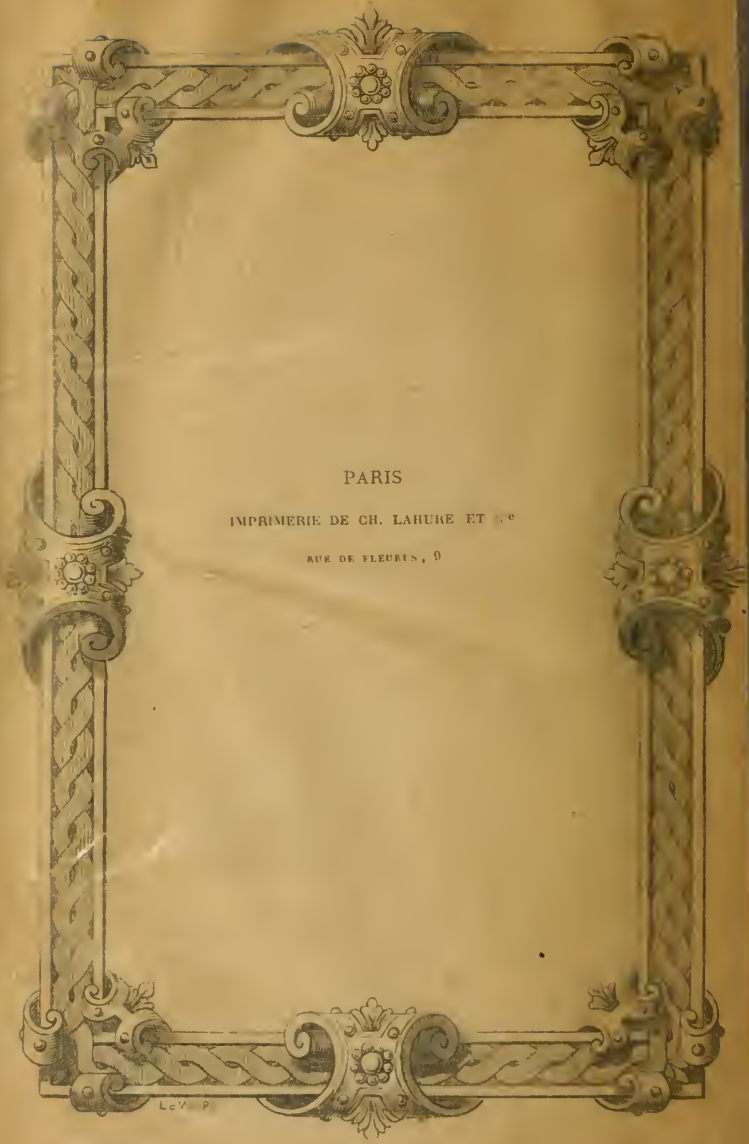
Ève..... 307

L'exil..... 310

La vieillesse..... 313
La plage de Scheveningue..... 319
Le Colisée..... 322
Envoi à *Claire-Christine*..... 325

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rue de Fleurus,



PARIS

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie

RUE DE FLEURUS, 9